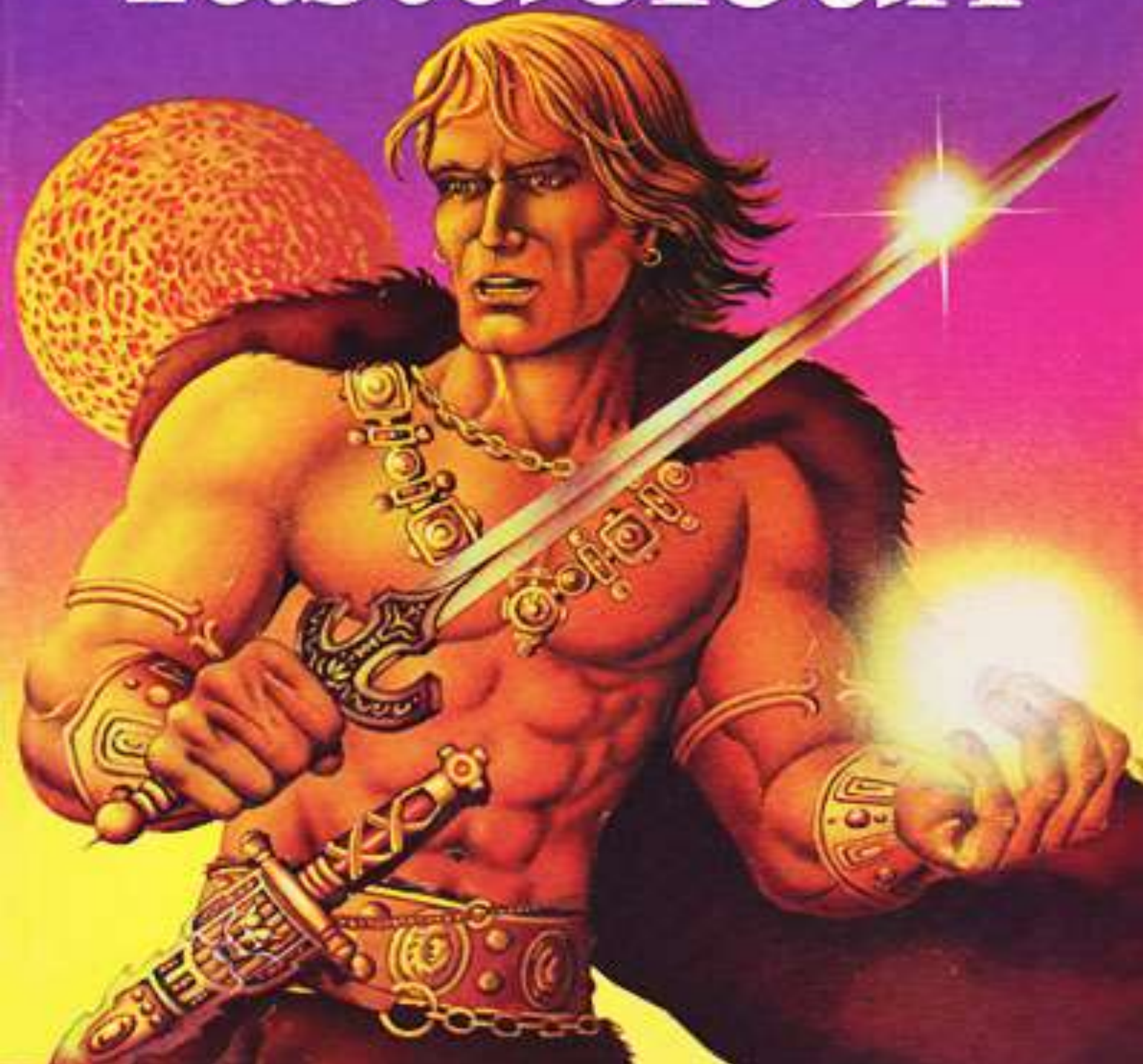




JACK VANCE

# Cugel l'astucieux



JACK VANCE

# Cugel l'astucieux

Terre mourante - 2

Traduit de l'américain  
par Paul ALPÈRINE



J'ai Lu

*Cet ouvrage a paru sous le titre original*

THE OVERWORLD

© Jack Vance. 1965

*Pour la traduction française :*

© Éditions Opta, 1966

## LE MONDE SUPÉRIEUR

Sur les hauteurs dominant la rivière Xzan, à l'emplacement de certaines ruines antiques, Iucounu le Magicien Rieur avait construit un castel à son goût. C'était un assemblage hétéroclite de pignons élancés, de balcons, de chemins de ronde, de coupoles, le tout flanqué de trois tours de verre en spirale, de teinte verte, à travers lesquelles les rayons rouges du soleil serpentaient en reflets irisés.

Derrière ce castel, à travers la vallée, de basses collines ondulaient à perte de vue comme des dunes. Les rayons mouvants du soleil y traçaient des taches d'ombre et de lumière en forme de croissants. À part cela, ces collines nues et solitaires n'avaient rien de remarquable. Prenant sa source dans la Vieille Forêt, à l'est d'Almery, le Xzan coulait à leur pied, après quoi, trois lieues plus loin à l'ouest, il mêlait ses eaux à celles du Scaum. À leur jonction se situait Azenomeï, une cité qui datait d'un temps immémorial. Elle était à présent renommée pour sa foire, qui attirait les foules de toute la région. C'est à la foire d'Azenomeï que Cugel avait monté une baraque pour la vente de talismans.

Cugel était un homme aux talents multiples, avec un caractère à la fois maniable et obstiné. Il avait la jambe longue, la main adroite, le doigt léger, la langue subtile. Ses cheveux, pareils à une fourrure du plus beau noir, étaient plantés bas sur son front, rejetés bien en arrière, juste au-dessus des sourcils. Ses yeux au regard perçant, son long nez fouineur et sa bouche amusante donnaient à sa figure quelque peu inclinée et osseuse une expression de vivacité, de candeur et de bonhomie.

Il avait connu bien des vicissitudes qui lui avaient enseigné la souplesse, une discrétion avisée, une maîtrise composée à la fois de bravade et de dissimulation. Entré en possession d'un vieux cercueil de cuivre – après avoir disposé de son contenu – il y avait découpé un certain nombre de losanges métalliques. Dûment marqués de sceaux et de signes cabalistiques, il les offrait en vente à la foire d'Azenomeï.

Malheureusement pour Cugel, à moins de vingt pas de sa baraque, un certain Fianosther avait ouvert une baraque plus grande que la sienne, avec des articles plus variés et d'apparence plus valable, de sorte que chaque fois que Cugel arrêta un passant pour lui vanter sa marchandise, ce dernier dédaignait l'étalage d'un article inférieur à celui qu'il venait d'acheter chez Fianosther et poursuivait son chemin.

Au troisième jour de la foire, Cugel ne s'était dessaisi que de quatre plaques, à des prix à peine supérieurs au coût du cuivre, tandis que Fianosther n'arrivait pas à servir tous ses clients. La voix enrouée à force de s'égosiller vainement pour attirer des acheteurs, Cugel ferma boutique et se dirigea vers la baraque de Fianosther, afin d'examiner son mode de construction et le système de fermeture de la porte.

Dès qu'il l'aperçut, Fianosther lui fit signe d'approcher.

— Entre, mon ami, entre. Comment vont les affaires ?

— À franchement parler, pas trop bien, répondit Cugel. Je suis à la fois perplexe et déçu, car mes talismans ne sont pas forcément inutiles.

— Je peux répondre à ta perplexité, dit Fianosther. Ta baraque se dresse à l'emplacement du vieux gibet. De ce fait, elle doit subir des influences maléfiques. Mais je crois avoir remarqué que tu t'intéresses à la façon dont les poutres de ma baraque sont assemblées. Tu t'en rendras mieux compte à l'intérieur, mais il faut d'abord que je raccourcisse la chaîne de l'*erb* captif qui garde le local pendant la nuit.

— C'est inutile, fit Cugel. Ma curiosité n'était que superficielle.

— Quant à la déception que tu éprouves, reprit Fianosther, elle ne doit pas durer. Vois plutôt mes rayons. Tu remarqueras qu'ils sont sérieusement dégarnis de marchandise.

Cugel le constata effectivement.

— En quoi cela me concerne-t-il ?

Fianosther lui désigna un homme tout de noir vêtu, qui se tenait de l'autre côté du chemin. De petite taille, cet homme avait la peau jaune et il était chauve comme un œuf. Ses yeux avaient autant d'expression que des nœuds dans une planche ; sa bouche était large et tordue en un rictus chronique.

— Voilà Iucounu le Magicien Rieur, annonça Fianosther. Dans un instant, il va entrer chez moi pour essayer de m'acheter certain grimoire rouge, le recueil de jurisprudence de Dibarcas le Majeur, qui étudia sous le Grand Phandaal. Mon prix est plus élevé que ce qu'il veut mettre, mais c'est un homme patient et il va marchander au moins trois heures d'affilée. Pendant ce temps-là, son castel restera inoccupé. Il contient une vaste collection d'instruments de thaumaturgie, d'accessoires, de philtres, d'objets curieux, de talismans, d'amulettes et de grimoires. Je suis très désireux de me procurer de tels articles. Dois-je t'en dire plus long ?

— Tout cela est fort bien, dit Cugel, mais pourquoi Iucounu laisserait-il sa demeure sans gardien ni domestique ?

Fianosther écarta largement les mains.

— Pourquoi pas ? Qui oserait dérober quelque chose à Iucounu le Magicien Rieur ?

— Justement c'est cette pensée qui m'arrête, répondit Cugel. Je suis un homme de ressource, mais pas d'une folle témérité.

— Il y a une fortune à gagner, exposa Fianosther. Tu trouveras là-bas monts et merveilles, d'incalculables trésors, ainsi que des charmes, des philtres et des élixirs. Mais rappelle-toi, je n'exige rien, je ne suggère rien ; si tu es surpris, je témoignerai que tu m'as seulement entendu m'extasier sur la fortune d'Iucounu le Magicien Rieur ! Mais le voici qui arrive. Tourne vite le dos pour qu'il ne voie pas ton visage. Trois heures il restera ici, je m'en porte garant !

Iucounu entra dans la baraque et Cugel se pencha pour examiner un homoncule confit dans un bocal.

— Mes salutations, Iucounu ! s'écria Fianosther. Pourquoi avoir tant tardé ? J'ai refusé des offres magnifiques pour certain grimoire rouge, tout cela à cause de vous ! Mais voyez cette



cassette ! Elle a été découverte dans une crypte des environs du vieux Karkod. Elle est encore scellée, et qui sait la merveille qu'elle renferme ? Mon prix très raisonnable est de douze mille tercès.

— Intéressant, murmura Iucounu. L'inscription – voyons voir... Hum. Oui, la cassette est authentique. Elle contient des arêtes de poisson calcinées, que l'on utilisait comme purgatif dans tout le Grand Motholam. Elle vaut de dix à douze tercès en tant que curiosité. Je possède des cassettes de plusieurs millénaires plus anciennes, remontant à l'Âge de l'Embrasement.

Cugel avança d'un air détaché vers la porte, puis gagna la rue, où il se mit à faire les cent pas, en examinant sous tous les angles la proposition émise par Fianosther. À première vue l'offre semblait raisonnable : Iucounu était ici ; son castel était là-bas, regorgeant de richesses. Il n'y aurait sûrement aucun risque à y opérer une simple reconnaissance. Cugel se dirigea donc vers l'est, le long des rives du Xzan.

Les tours de verre en colimaçon s'élevaient sur le fond bleu foncé du ciel et les rayons écarlates du soleil s'insinuaient dans leurs volutes vert-bouteille. Cugel s'arrêta, fouilla attentivement du regard la campagne environnante. Le Xzan coulait sans bruit. Tout près, à demi caché parmi les sombres peupliers, les mélèzes vert pâle et les saules pleureurs, il y avait un village – une douzaine de cabanes en pierre habitées par des mariniers et des cultivateurs riverains, tous des gens absorbés par leurs occupations.

Cugel observa l'accès au castel : un chemin sinueux, pavé de sombres carreaux bruns. Il décida qu'en s'approchant sans hésiter, il aurait plus de facilité à expliquer sa présence au cas où il serait interrogé. Il se mit à gravir la colline, et le castel d'Iucounu se dressa au-dessus de lui. Arrivé dans la cour, il s'arrêta pour contempler le paysage. Au delà de la rivière, les collines ondulaient à perte de vue dans la pénombre.

Cugel alla vivement vers la porte, frappa, mais ne reçut aucune réponse. Il réfléchit. Si Iucounu possédait comme Fianosther une bête de garde, elle pourrait faire entendre un cri

si elle était provoquée. Cugel lança donc des appels en variant les tons : grognant, miaulant, braillant. Silence à l'intérieur.

Il avança sur la pointe des pieds vers une fenêtre, jeta un coup d'œil dans une salle aux draperies gris clair, où il n'y avait qu'un tabouret sur lequel gisait le cadavre d'un rongeur sous une cloche de verre. Cugel contourna le bâtiment, examinant chaque fenêtre devant laquelle il passait, et il finit par arriver devant le grand vestibule de l'ancien château. Il escalada prestement les marches de pierre rugueuses, se faufila entre les créneaux d'un des parapets de fantaisie d'Iucounu et pénétra sur-le-champ dans la demeure même.

Il se trouvait dans une chambre à coucher. Sur une estrade, six gargouilles qui supportaient un lit tournaient leurs têtes vers l'intrus avec des regards furieux. En deux enjambées, Cugel se glissa furtivement sous une voûte qui conduisait à une pièce extérieure. Là, les murs étaient verts et le mobilier noir et rose. Il sortit de la pièce pour gagner un balcon qui entourait une salle centrale, sur laquelle des fenêtres en encorbellement projetaient de très haut dans les murs un flot de lumière. Tout en bas, s'apercevaient des casiers, des bahuts, des rayons et des étagères contenant toutes sortes d'objets : la merveilleuse collection d'Iucounu.

Cugel se tint coi, inquiet comme un oiseau, mais la qualité du silence le rassura : c'était le silence d'une maison vide. C'est égal, il violait la propriété d'Iucounu le Magicien Rieur et la vigilance était de mise.

Cugel descendit un escalier en spirale qui l'amena dans une vaste salle. De stupeur il resta cloué sur place, rendant ainsi à Iucounu l'hommage d'une admiration sans bornes. Mais son temps était limité ; il devait se servir rapidement et s'esquiver. Sortant son sac, il parcourut la salle et choisit avec soin des objets de grande valeur et de faible volume : une corne d'ivoire dans laquelle résonnaient des voix du passé ; une scène de théâtre en réduction où des diabolins costumés se tenaient prêts à jouer d'antiques bouffonneries ; une sorte de grappe de raisins en cristal, chaque grain procurant une vision brouillée des mondes démoniaques ; une baguette magique faisant jaillir des friandises diverses ; une bague ancienne avec des



inscriptions cabalistiques ; une pierre noire entourée de neuf zones de teinte indéfinissable. Il négligea des centaines de pots d'onguents et de philtres, évitant de même des bocaux où macéraient des têtes humaines.

Maintenant, il était arrivé devant des rayons bourrés de volumes, d'in-folio et de grimoires. Il fit une sélection méticuleuse, prenant de préférence les ouvrages reliés de velours pourpre, la couleur caractéristique de Phandaal. Il sélectionna de même des cartons de gravures et de cartes anciennes. Le cuir manipulé dégageait une odeur de moisi.

Il revint par un autre côté vers l'entrée de la salle, s'arrêtant devant un casier qui présentait des coffrets métalliques, cerclés de ferrures rouillées fort anciennes. Cugel en choisit trois au hasard ; ils étaient d'une lourdeur imprévue. Il ne fit que passer devant quelques appareils massifs dont il aurait aimé étudier l'utilisation, mais l'heure tournait et il devait songer à regagner au plus tôt la baraque de Fianosther, à la foire d'Azenomeï.

Cugel se renfrogna... Cette perspective lui parut, à bien des égards, irréalisable. Il était fort douteux que Fianosther consentît à lui payer à leur juste valeur ses marchandises ou, plus exactement, celles d'Iucounu. Il serait peut-être judicieux d'enterrer une partie du butin dans un lieu désert...

Mais il y avait là un renforcement que Cugel n'avait pas encore remarqué. Une lumière douce coulait comme de l'eau contre la paroi de cristal qui séparait de la grande salle cette alcôve. Au fond de cette dernière, une niche présentait un objet compliqué du plus charmant effet. Autant que Cugel pût s'en rendre compte, on eût dit un carrousel en miniature, où caracolaient une douzaine de belles poupées qui semblaient vivantes. Sans nul doute, c'était un objet de grande valeur et Cugel se réjouit de trouver une ouverture dans le panneau de cristal. Il s'y introduisit, mais à peine avait-il avancé qu'un deuxième panneau transparent lui barra le chemin, formant un couloir qui menait évidemment au manège magique. Cugel s'y engagea en toute confiance, pour être bloqué par un autre panneau qu'il ne vit qu'en se cognant dessus. Cugel revint sur ses pas et fut satisfait de trouver une entrée qui devait être la bonne. Mais ce nouveau couloir l'amena par des angles droits

vers un nouveau panneau transparent. De guerre lasse, Cugel décida de renoncer au carrousel et de quitter le château. Il fit demi-tour et se sentit plutôt désorienté. Était-il venu du côté gauche – ou du côté droit ?

... Cugel était toujours à la recherche de la sortie quand Iucounu rentra dans son château à l'heure prévue.

S'arrêtant devant l'alcôve, Iucounu décocha à Cugel un regard empreint de surprise amusée.

— Que vois-je ? Un visiteur ? Et moi qui ai été assez négligent pour vous faire attendre ! Cependant je constate que vous vous êtes bien diverti et je ne dois pas avoir de remords. (Iucounu eut un gloussement joyeux, puis il fit semblant de remarquer le sac de Cugel.) Qu'est-ce que cela ? Vous avez apporté des objets que vous voulez me soumettre ? Parfait ! J'ai toujours le souci d'enrichir ma collection, de manière à compenser l'usure des ans. Vous seriez surpris d'apprendre combien de fripons cherchent à me dépouiller ! Par exemple ce marchand de boniments dans sa petite échoppe de pacotille – vous ne pouvez imaginer ses efforts désespérés dans ce sens ! Je le tolère parce que, jusqu'à présent, il n'a pas eu l'audace de s'aventurer dans mon castel. Mais venez ça, regagnez cette salle, afin que nous examinions le contenu de votre sac. Cugel fit une gracieuse courbette.

— Avec plaisir. Comme vous le supposez, j'attendais, en effet, votre retour. Si j'ai bonne souvenance, la sortie est par ce passage... (Il fit un pas en avant, mais se trouva de nouveau arrêté.) Il me semble avoir pris un mauvais tournant.

— Apparemment, répondit Iucounu. Si vous levez les yeux, vous remarquerez un motif de décoration au plafond. En suivant le trajet des lunules, vous serez guidé vers la salle.

— Bien sûr ! dit Cugel, en s'avancant d'un pas vif suivant les directions indiquées.

— Un moment ! l'interpella Iucounu. Vous avez oublié votre sac !

Cugel retourna le chercher à contrecœur, avança une fois de plus et déboucha enfin dans la salle. Iucounu eut un geste aimable.

— Si vous voulez passer par ici, je serai enchanté d'examiner votre marchandise.

Cugel jeta un regard songeur vers le couloir menant à la porte d'entrée.

— Je ne voudrais pas abuser de votre patience. Mes petites babioles ne méritent guère votre attention. Si vous me le permettez je vais prendre congé.

— En aucune façon ! déclara Iucounu cordialement. Je reçois peu de visiteurs et la plupart sont des coquins et des voleurs. Je les traite sévèrement, soyez-en sûr ! J'insiste pour que vous preniez au moins quelque rafraîchissement. Posez votre sac sur le plancher.

Cugel déposa le sac avec précaution.

— Récemment, j'ai appris un petit tour d'une magicienne de l'Alster Blanc. Je pense que vous serez intéressé. J'ai besoin de quelques aunes de corde.

— Vous excitez ma curiosité ! dit Iucounu en étendant le bras.

Un panneau glissa dans un lambris et un rouleau de corde fut projeté dans sa main. Se frottant la figure comme pour dissimuler un sourire, Iucounu remit la corde à Cugel, qui la déroula avec grand soin.

— Je demanderai votre concours, dit Cugel. Il s'agit simplement d'étendre un bras et une jambe.

— Oui, bien sûr.

Iucounu tendit la main, en pointant un doigt. La corde s'enroula autour des bras et des jambes de Cugel, si étroitement qu'il fut immobilisé. Un large sourire fendit la face du magicien.

— Quelle surprise ! J'ai appelé par mégarde l'Attrape-Voleur ! Vous avez intérêt à ne pas remuer, car l'Attrape-Voleur est tissé d'aiguillons de guêpes. Allons, je vais maintenant examiner le contenu de votre sac. (Il y jeta un coup d'œil et poussa un léger cri d'effroi.) Tu as dévalisé ma collection ! Je reconnais certains de mes objets de valeur les plus précieux !

Cugel fit la grimace.

— En effet ! Mais je ne suis pas un voleur ; c'est Fianosther qui m'a envoyé ici pour choisir certains objets, c'est pourquoi...

Iucounu l'arrêta d'un geste.

— L'offense est beaucoup trop grave pour que tu t'en tires avec des pirouettes. Je t'ai dit que j'abominais les larrons et les voleurs. Je dois donc t'infliger, en toute justice, un châtement rigoureux – à moins, bien entendu, que tu ne me suggères une compensation adéquate.

— Une telle compensation existe sûrement, assura Cugel. Toutefois cette corde m'irrite la peau, de sorte qu'il m'est impossible d'y réfléchir.

— Aucune importance. J'ai décidé de t'appliquer le sortilège de l'Enkystement Lointain, qui enferme le coupable à quelque seize lieues sous terre.

Cugel, épouvanté, cligna les yeux.

— Dans ces conditions je ne pourrai jamais vous dédommager.

— C'est juste, fit Iucounu songeusement. Je me demande si, après tout, tu ne pourrais me rendre un petit service.

— Sans doute la mort du traître ? C'est comme si c'était déjà fait ! déclara Cugel. Vous pouvez donc me débarrasser de ces affreux liens !

— Je n'avais pas spécialement l'intention d'assassiner quelqu'un, fit Iucounu. Suis-moi.

La corde se relâcha, permettant à Cugel de clopiner derrière Iucounu, jusqu'à une chambre voisine ornée de tapisseries aux broderies entremêlées. Iucounu prit dans une commode un coffret, qu'il plaça sur un disque de verre flottant. Il ouvrit le coffret, fit signe à Cugel d'approcher. Celui-ci vit que la boîte comportait deux entailles garnies de velours écarlate, sur l'une desquelles reposait une petite lentille de verre violet, revêtue d'une membrane.

— Toi qui es un savant et un grand voyageur, goguenarda Iucounu, tu reconnais sans doute cet objet. Non ? Tu es au courant, bien sûr, des Guerres de Cutz, au Dix-Huitième Eon ? Non ? (Iucounu haussa les épaules, affectant la surprise.) Durant ces terribles événements le démon Unda-Hrada – désigné comme le Vert 16-04 dans l'Almanach de Thrump – songea à venir en aide à ses adeptes et, dans ce but, il fit remonter certains agents du monde inférieur La-Er. Pour leur donner la vue, ils furent munis de lentilles pareilles à celle que

tu vois là. Quand les événements tournèrent mal pour lui, le démon rentra sous terre à La-Er. Les lentilles furent détachées et répandues à travers Cutz. Je possède l'une d'elles, comme tu peux le voir. Tu dois te procurer sa pareille et me l'apporter, après quoi je passerai l'éponge sur ton délit.

— Le choix est difficile, rétorqua Cugel, entre une incursion dans le monde démoniaque de La-Er et le sortilège de l'Enkystement Lointain. Je suis embarrassé pour prendre une décision.

Iucounu rit si fort que sa tête faillit éclater comme une grosse vessie jaune.

— Une visite à La-Er ne sera peut-être pas indispensable. Tu peux te procurer cet article dans le pays connu jadis sous le nom de Cutz.

— Si je le dois, je le ferai, maugréa Cugel, fort mécontent de la tournure prise ce jour-là par les événements. Qui garde cette lentille violette ? Quelle est sa fonction ? Comment dois-je partir et comment reviendrai-je ? De quelles armes aurai-je besoin ? De quels talismans et autres accessoires magiques avez-vous l'intention de me munir ?

— Chaque chose en son temps, répondit Iucounu. D'abord je dois m'assurer que, une fois en liberté, tu te conduiras toujours avec loyauté, zèle et pureté d'intention.

— Soyez sans crainte, déclara Cugel, je m'y engage sur ma parole.

— Parfait ! s'écria Iucounu. Cette affirmation représente une sécurité de base que je ne prends nullement à la légère. L'acte qui doit être maintenant accompli n'en sera sans aucun doute que le complément.

Il quitta la pièce et revint au bout d'un moment avec un bol à couvercle de verre contenant une petite créature blanche, toute en griffes, en crocs, en barbe et en crochets, qui se tortillait avec colère.

— Voici mon ami Firx, de l'étoile Achernar, fit Iucounu. Il est beaucoup plus raisonnable qu'il n'en a l'air. Firx est contrarié qu'on le sépare de la compagne avec laquelle il partage une cuve dans mon laboratoire. Il t'aidera à remplir promptement tes obligations.

S'étant approché, Iucounu lança avec adresse la créature sur l'abdomen de Cugel. La bête s'enfonça dans ses viscères, où elle prit une position vigilante, en se lovant autour du foie.

Iucounu recula, éclatant de ce rire excessif qui lui avait valu son surnom. Les yeux de Cugel lui sortaient de la tête. Il ouvrit la bouche pour protester avec violence ; mais il finit par serrer les mâchoires, en roulant ses prunelles exorbitées.

La corde se déroula. Cugel se tenait tout tremblant, les muscles noués.

L'hilarité d'Iucounu se mua en un rictus méditatif.

— Tu as parlé d'accessoires magiques. Mais que fais-tu des talismans dont tu vantais l'efficacité dans ta baraque d'Azenomeï ? Ne sont-ils pas capables d'immobiliser des ennemis, de dissoudre le fer, de séduire les vierges, de conférer l'immortalité ?

— On ne peut se fier uniquement à leurs vertus, fit Cugel. J'aurai besoin d'autres pouvoirs.

— Tu les as, répondit Iucounu, dans ton épée, ton astuce persuasive et l'agilité de tes pieds. Cependant tu as suscité mon intérêt, aussi vais-je t'aider de la façon suivante. (Il suspendit une petite tablette carrée au cou de Cugel.) Désormais tu ne craindras plus la faim. Le contact de cet objet efficace rendra comestible n'importe quel morceau de bois, d'écorce, d'herbe, voire de vieille nippe. En outre il doit carillonner en présence d'un poison. Ainsi donc, il n'y a plus rien pour nous retarder ! Viens, nous allons partir. Corde ? Où est Corde ?

Docilement la corde enlaça le cou de Cugel, qui fut obligé de suivre Iucounu.

Ils montèrent sur le toit de l'antique château. La nuit recouvrait depuis longtemps le pays. D'un bout à l'autre de la vallée du Xzan des lumières clignotaient faiblement, tandis que le cours d'eau lui-même formait un large ruban irrégulier, plus sombre que la nuit.

Iucounu désigna une cage.

— Entre là-dedans, ce sera ton moyen de transport.

Cugel hésita.

— Il vaudrait mieux bien dîner et passer une bonne nuit à dormir, afin d'être frais et dispos demain matin pour se mettre en route.

— Comment ? s'écria Iucounu d'une voix claironnante. Tu oses me tenir tête et m'exposer tes préférences ? Toi, qui t'es introduit clandestinement dans ma demeure, qui as pillé mes objets de valeur et laissé tout en désordre ? Te rends-tu compte de ta chance ? Peut-être préfères-tu l'Enkystement Lointain ?

— En aucune façon ! protesta Cugel nerveusement. Mon unique souci est de réussir !

— Alors entre dans la cage.

Cugel jeta un regard désespéré autour de lui, sur le toit du château, s'approcha lentement de la cage et y pénétra.

— J'espère que tu n'es pas sujet à des défaillances de mémoire, ait Iucounu. Mais même dans ce cas, si tu négliges ta principale responsabilité, c'est-à-dire l'acquisition de la lentille violette, Firx est sur place pour te la rappeler.

— Puisque je suis maintenant chargé de cette entreprise, répondit Cugel, et qu'il y a peu de chances que j'en revienne, vous serez peut-être intéressé de connaître mon opinion sur vous et votre façon d'agir. En premier lieu...

Mais Iucounu l'interrompit en levant la main.

— Je ne tiens pas à t'écouter ; la critique malveillante blesse mon amour-propre et la louange me laisse sceptique. Et maintenant, tu peux partir !

Il recula, leva les yeux vers les ténèbres, puis clama l'invocation connue sous le nom de Transfert Laganétique de Thasdrubal. Un bruit sourd arriva d'en haut, suivi d'un coup violent et du mugissement étouffé de colère du démon venu se poser sur la cage.

Iucounu s'écarta de quelques pas, criant des paroles dans une langue archaïque. La cage, avec Cugel accroupi à l'intérieur, fut soulevée et projetée dans les airs.

Un vent froid mordit le visage de Cugel. Il entendait au-dessus de lui le claquement des vastes ailes du démon, ainsi que sa morne lamentation. La cage se balançait d'avant en arrière. En dessous tout était noir, noir comme dans un puits. D'après la



position des étoiles, Cugel déduisit qu'ils se dirigeaient vers le nord. Bientôt il perçut au bas de lui les hauteurs des monts Maurenron. Ils survolèrent ensuite la région désertique connue sous le nom de Terre du Mur Tombant. Une ou deux fois, Cugel aperçut les lumières d'un château isolé. Il remarqua en outre un grand feu de joie.

Pendant quelque temps, un esprit ailé vint voler près de la cage et regarda à l'intérieur. Il parut s'amuser de la fâcheuse position où se trouvait Cugel et, quand ce dernier voulut le questionner sur le pays qu'ils traversaient, l'autre se contenta de pousser de rauques gloussements de joie. Lorsqu'il fut fatigué, l'être surnaturel essaya de s'accrocher à la cage, mais Cugel le repoussa violemment et il tomba dans le vent, avec un long cri dépité.

L'est s'empourpra d'une teinte de vieux sang et bientôt le soleil apparut, tremblant comme un vieillard frileux. Le sol était voilé de brume ; Cugel pouvait à peine se rendre compte qu'ils passaient au-dessus d'une contrée de noires montagnes et de gouffres ténébreux. Bientôt le brouillard se dissipa pour révéler une mer couleur de plomb. Une ou deux fois, le captif regarda au-dessus de lui, mais le toit de sa cage masquait le démon, dont il n'apercevait que l'extrémité des ailes, ressemblant à du cuir.

Enfin le démon atteignit la côte nord de l'océan. Fonçant vers la grève, il fit entendre un croassement vindicatif et laissa tomber la cage d'une hauteur de deux toises.

Cugel sortit en rampant de la cage brisée. Massant ses membres contusionnés, il maudit le démon qui s'envolait, puis, marchant péniblement dans le sable jaune et humide, remonta la plage découverte à marée basse. Il y avait au nord des landes marécageuses et un groupe lointain de basses collines ; à l'est et à l'ouest s'étendait l'océan, au rivage lugubre. Cugel brandit son poing vers le sud. Un jour, d'une manière ou d'une autre, il se vengerait du Magicien Rieur ! Il en fit le serment.

À quelques centaines de pieds vers l'ouest, se trouvaient les vestiges d'une ancienne digue. Cugel décida d'aller les examiner de près, mais à peine avait-il fait trois pas que Firx cramponna ses griffes dans son foie. Les yeux révulsés de douleur, Cugel rebroussa chemin et longea la côte vers l'est.

Bientôt la faim le tenailla. Il se souvint de l'amulette d'Iucounu. Ramassant un bout de bois, il le frotta au moyen de sa tablette, dans l'espoir qu'il se transforme en plateau de friandises ou en volaille rôtie. Mais ce débris d'épave se ramollit simplement, prenant la consistance du fromage, sans perdre son goût de bois mouillé. Cugel l'avala sans plaisir par grosses bouchées. Un autre compte à régler avec Iucounu ! Le Magicien Rieur lui revaudrait cela !

Le globe écarlate du soleil glissait dans le ciel méridional. À l'approche du soir, Cugel arriva enfin en vue d'un lieu habité : un village primitif situé au bord d'un petit cours d'eau. Les huttes ressemblaient à des nids d'oiseaux, pétries de boue et de poutrelles, et dégageaient une odeur infecte d'ordures et de crasse. Parmi elles déambulaient des individus d'aspect aussi rebutant que leurs gîtes. Ils étaient trapus, obèses et d'allure bestiale ; ils avaient des traits grossiers et des cheveux pareils à des crins jaunâtres en broussaille. Leur seule particularité remarquable – qui éveilla aussitôt chez Cugel le plus vif intérêt – résidait dans leurs yeux : c'étaient des hémisphères violets sans pupilles et comme aveugles, semblables en tous points à la lentille que réclamait Iucounu.

Cugel approcha prudemment du village, mais les habitants firent peu attention à lui. Puisque la lentille convoitée par Iucounu était identique aux yeux violets de cette peuplade, le grand problème de sa mission se trouvait résolu et l'obtention d'une capsule violette n'était plus qu'une simple question de tactique.

Cugel se mit à observer les villageois et beaucoup de choses le rendirent perplexe. En premier lieu, ils ne se comportaient pas comme les balourds malodorants qu'ils étaient, mais avec une étonnante hauteur et une dignité qui frisaient parfois l'arrogance. Indécis, Cugel se demanda s'il ne se trouvait pas en présence d'une tribu de faibles d'esprit. En tout cas, leur attitude n'était guère menaçante. Néanmoins, c'est avec précaution qu'il s'engagea dans l'allée principale du village, pour éviter de s'attirer trop de rebuffades. Un villageois daigna enfin le remarquer et lui demanda d'une voix gutturale et grognonne :

— Eh bien, mon brave, que désires-tu ? Pourquoi rôdaillais-tu aux abords de notre cité de Smolod ?

— Je suis de passage, répondit Cugel. Je désire seulement que l'on m'indique l'auberge où je puisse trouver le vivre et le couvert.

— Nous n'avons pas d'auberge ; nous ne voyons jamais de voyageurs ni de nomades. Malgré tout, sois le bienvenu pour partager notre abondance. Voici une demeure assez bien aménagée pour que tu puisses t'y installer à ton aise. (L'homme désignait une cabane délabrée.) Pour manger à satiété, tu n'as qu'à entrer au réfectoire, là-bas, et choisir ce qui te plaît ; on n'est pas rationné à Smolod.

— Je vous remercie infiniment de votre complaisance, répondit Cugel, qui aurait bien poursuivi la conversation si son hôte ne s'était pas éloigné.

Cugel entra en catimini dans la cabane, où il eut beaucoup de mal à nettoyer le fatras qui l'encombrait et à aménager un bat-flanc pour dormir. Le soleil descendait maintenant à l'horizon. Cugel se rendit dans la resserre qu'on lui avait indiquée comme étant le réfectoire. En ce qui concernait l'abondance de la bonne chère, la description du villageois, comme Cugel l'avait pressenti, était d'un caractère hyperbolique. Dans un côté du magasin à vivres, il y avait un amas de poissons fumés ; dans l'autre, se trouvait un coffre rempli de lentilles mêlées de graines et céréales variées. Cugel emporta une portion dans sa hutte, où il fit un souper morose.

Le soleil s'était couché ; Cugel alla voir plus loin ce que le village offrait en guise de distractions, mais il ne trouva que des venelles désertes. Dans certaines cabanes, des lampes étaient allumées. Par les ouvertures, Cugel vit les habitants qui dînaient de poisson fumé ou poursuivaient des discussions. Il revint à son gîte, fit un peu de feu pour se protéger du froid et s'apprêta à dormir.

Le lendemain, Cugel se remit à observer le village de Smolod et ses habitants aux yeux violets. Aucun d'eux, remarqua-t-il, ne partait travailler, et il ne semblait pas y avoir de cultures à proximité. Cugel fut contrarié par cette découverte. Pour se procurer un œil violet, il serait obligé de tuer son possesseur et,

dans ce but, il était essentiel qu'il eût les mouvements libres, qu'il n'y eût aucun risque d'intervention importune.

Il tenta à plusieurs reprises d'engager la conversation avec des villageois, mais ils eurent à son égard une attitude qui choqua le caractère égal de Cugel : on eût presque dit que c'étaient eux les aimables seigneurs et lui un lourdaud malodorant !

Dans l'après-midi, Cugel alla se promener vers le sud et, à moins d'une demi-lieue sur la côte, arriva près d'un autre village. Les habitants étaient à peu près les mêmes que ceux de Smolod, mais avec des yeux d'aspect normal. En outre ils étaient laborieux. Cugel les vit cultiver les champs ou pêcher dans la mer.

Il rencontra deux pêcheurs qui revenaient au village, portant leur prise sur les épaules. Ils s'arrêtèrent, dévisagèrent Cugel sans grande aménité. Cugel se présenta comme un voyageur de passage, les interrogea sur les contrées de l'est, mais les pêcheurs déclarèrent qu'ils ne savaient rien en dehors du fait que ce pays était désert, lugubre et dangereux.

— Je suis actuellement hébergé au village de Smolod, indiqua Cugel. Je trouve les gens assez agréables, mais quelque peu bizarres. Par exemple, pourquoi leurs yeux sont-ils tels qu'ils sont ? Quelle est la nature de leur infirmité ? Pourquoi se conduisent-ils avec tant d'outrecuidance aristocratique et de doucereuses manières ?

— Leurs yeux sont des capsules magiques, exposa l'aîné des pêcheurs d'une voix rancunière. Elles leur procurent une vision du Monde Supérieur. Alors pourquoi ceux qui les possèdent ne se conduiraient-ils pas en seigneurs ? C'est ce que je ferai lorsque Radkuth Vomine mourra, car j'hériterai de ses yeux.

— Vraiment ! s'émerveilla Cugel. Ces capsules magiques peuvent-elles être détachées à volonté pour être transmises à un autre au gré du possesseur ?

— Elles le peuvent, mais qui voudrait échanger le Monde Supérieur contre celui-ci ? (Le pêcheur balaya d'un geste le morne paysage environnant.) J'ai trimé pendant longtemps et c'est enfin mon tour de goûter aux délices du Monde Supérieur.

Après cela il n'y a plus rien et le seul risque est la mort par excès de bonheur !

— Extrêmement intéressant ! constata Cugel. Comment pourrais-je me qualifier pour obtenir une paire de ces capsules magiques ?

— Abats de la besogne comme le font tous les gens de Grodz : mets ton nom sur la liste et travaille dur ensuite pour assurer la subsistance de Smolod. Cela fait trente et un ans que je sème et récolte des lentilles ou que je ramène des poissons dans mon filet pour les sécher au feu, et maintenant le nom de Bubach Angh est en tête de liste. Alors, toi, tu devras en faire autant.

— Trente et un ans, fit Cugel, rêveur. C'est un délai qu'il faut considérer.

À ces mots, Firx se tortilla sans arrêt, au grand dam du foie de Cugel.

Les pêcheurs se remirent en route vers leur village de Grodz ; Cugel revint à Smolod. Il alla trouver l'homme avec qui il avait conversé la veille et qui semblait être le doyen ou le chef.

— Messire, lui dit Cugel, comme vous le savez, je suis un voyageur qui vient de très loin et j'ai été attiré ici par la magnificence de la cité de Smolod.

— Cela se comprend, grommela l'autre. Notre splendeur ne peut qu'inspirer de l'enthousiasme.

— Quelle est donc l'origine des capsules magiques ?

Le vieillard fixa ses disques violets sur Cugel, comme s'il le voyait pour la première fois.

— C'est un sujet sur lequel nous n'aimons pas nous étendre, mais puisque tu as soulevé la question, tant pis, je vais y répondre. À une époque reculée, le démon Under-Herd projeta des tentacules à travers la Terre pour l'observer, avec une capsule magique fixée sur chacun d'eux. Simbilis XVI mit à mal le monstre, qui dut se terrer dans son monde inférieur, tandis que se détachaient ses capsules. Quatre cent douze d'entre elles furent rassemblées et amenées à Smolod, qui était alors aussi splendide qu'il m'apparaît à présent. Certes, je me rends compte que je ne vois qu'un simulacre, mais il en est de même pour toi, et qui peut dire laquelle des deux visions est la bonne ?

— Je ne regarde pas à travers des lentilles magiques, fit Cugel.

— C'est vrai, répondit le vieux, en haussant les épaules. C'est une question que je préfère oublier. Je me souviens vaguement que j'habite dans un taudis et que j'absorbe une nourriture grossière – mais la réalité subjective est que je demeure dans un palais resplendissant, parmi les princes et les princesses qui sont mes pairs. Cela s'explique ainsi : le démon Under-Herd voyait notre monde depuis le monde inférieur ; nous voyons depuis le nôtre le Monde Supérieur, qui est le suc de l'espérance humaine, la nostalgie visionnaire et le rêve béatifique. Nous qui habitons ce monde, comment ne pas nous croire de splendides seigneurs ? Voilà comment nous sommes.

— C'est passionnant ! s'exclama Cugel. De quelle façon puis-je obtenir une paire de ces capsules magiques ?

— Il y a deux méthodes. Under-Herd a perdu quatre cent quatorze capsules, nous en disposons de quatre cent douze. Deux d'entre elles n'ont jamais été retrouvées et gisent probablement au fond de l'océan. Tu es libre d'aller les y chercher. Le second moyen consiste à devenir un citoyen de Grodz et à fournir leur subsistance aux seigneurs de Smolod jusqu'à ce que l'un de nous meure, ce qui nous arrive peu fréquemment.

— Je crois qu'un certain Seigneur Radkuth Vomine est souffrant.

— Oui, c'est lui qui est là. (Le doyen désigna un vieillard ventripotent, à la bouche molle et baveuse, assis parmi les ordures devant sa cabane.) Tu le vois se prélasser dans son plaisant palais. Le Seigneur Radkuth s'est livré à des excès de luxure qui l'ont surmené, car nos princesses sont les plus ravissantes créatures du genre humain, tout comme je suis le plus noble des princes. Mais, à la suite de ses débordements, le Seigneur Radkuth a subi une grande mortification de la chair.

— Peut-être puis-je faire des démarches pour obtenir ses capsules ? hasarda Cugel.

— Je crains fort que non. Tu dois aller à Grodz et trimer comme les autres. Comme je l'ai fait moi-même, dans une existence antérieure, qui me semble à présent confuse et

primitive... Dire que j'ai souffert si longtemps ! Mais tu es jeune ; trente, quarante ou cinquante ans sont vite passés.

Cugel appuya la main sur son abdomen pour calmer les soubresauts agacés de Firx.

— Dans l'espace d'un temps aussi long, le soleil peut très bien s'éteindre. Regardez ! (Il montra du doigt l'astre du jour, qu'une ombre scintillante recouvrait, telle une croûte momentanée.) Il commence déjà à décliner !

— Tu vois trop les choses en noir, déclara le doyen. Pour nous autres seigneurs de Smolod, le soleil émet un rayonnement aux exquis couleurs.

— Cela peut sembler vrai pour le moment, dit Cugel, mais quand il s'obscurcira pour de bon, que se passera-t-il ? Prendrez-vous un même plaisir dans les ténèbres et les frimas ?

Mais l'autre ne s'occupait plus de lui. Radkuth Vomine venait de basculer dans la boue et semblait mort.

Jouant d'un air indécis avec son couteau, Cugel s'apprêta à aller jeter un coup d'œil sur le corps. Il suffirait d'une ou deux adroites coupures, faites en un tournemain, pour atteindre son but. Il s'élança, mais déjà il était trop tard. D'autres seigneurs du village accouraient, écartant Cugel sans douceur. Le corps de Radkuth Vomine fut soulevé, porté en grande pompe à l'intérieur de sa hutte nauséabonde.

Cugel regarda pensivement par la porte ouverte, calculant les chances qu'il avait s'il usait de telle ou telle ruse.

— Qu'on apporte des lumières ! proclama le chef du village. Qu'un dernier éclat entoure le Seigneur Radkuth dans son sarcophage incrusté de gemmes ! Que le clairon d'or sonne du haut des tours ; que les princesses revêtent des robes de brocart ; qu'elles voilent de leurs cheveux leurs figures voluptueuses que le Seigneur Radkuth chérissait tant ! Et maintenant nous devons le veiller ! Qui gardera le cercueil ?

Cugel s'avança.

— J'apprécierais vraiment un tel honneur.

Le doyen secoua la tête.

— C'est un privilège réservé à ses pairs, Seigneur Maulflag, Seigneur Glus : peut-être le veillerez-vous en cette qualité. (Deux villageois s'approchèrent du banc sur lequel gisait le



Seigneur Radkuth Vomine.) Et maintenant, déclara le chef, les obsèques doivent être annoncées et les capsules magiques transmises à Bubach Angh, le chevalier le plus méritant de Grodz. Qui, encore une fois, ira le notifier à ce chevalier ?

— Encore une fois, dit Cugel, j'offre mes services, quand ce ne serait que pour payer de retour, de fort modeste façon, l'hospitalité dont j'ai profité à Smolod.

— Bien parlé ! clama le doyen. Ainsi donc, cours à Grodz et ramène ce chevalier qui, par sa fidélité, mérite de l'avancement.

Cugel s'inclina et traversa en hâte la lande en direction de Grodz. En s'approchant des premières cultures il avança prudemment, sous le couvert des buissons ou des taillis, et il trouva bientôt ce qu'il cherchait : un paysan qui retournait le sol humide avec une pioche.

Cugel rampa silencieusement vers le pauvre diable et l'assomma au moyen d'une souche noueuse. Il le dépouilla de ses vêtements en fibre végétale, de son chapeau de cuir, de ses jambières et de ses brodequins ; puis il tira son couteau et lui coupa sa barbe raide couleur de paille. Il emporta le tout, laissant le paysan étendu dans la boue, tout nu et sans connaissance, et il prit la fuite en direction de Smolod. S'abritant dans un lieu isolé, il revêtit les nippes mordorées du paysan. La barbe coupée lui causa quelque embarras, mais, en nouant bout à bout des touffes de crins jaunes, il parvint à se confectionner une barbe postiche, plutôt hirsute, dont il s'affubla, enfonçant ce qui restait de mèches sous le chapeau de cuir à larges bords.

Maintenant le soleil était couché ; une ombre bleutée estompait le paysage. Cugel rentra à Smolod. Des lampes à huile papillotaient devant la cabane de Radkuth Vomine, où d'obèses et difformes villageoises se répandaient en larmes et en gémissements.

Cugel s'avança avec précaution, se demandant ce que l'on exigerait de lui. Quant à son déguisement, ou bien il serait valable ou bien pas. La question de savoir jusqu'à quel point les lentilles violettes faussaient la vision des choses était dubitative. Il devait tenter un essai.

S'armant de courage, Cugel gagna la porte de la cabane. Il dit de sa voix la plus basse :

— Me voici, princes vénérés de Smolod : Chevalier Bubach Angh de Grodz qui, pendant trente et un ans, ai accumulé les mets les plus délicats et les plus choisis dans les garde-manger de Smolod. Maintenant j'apparais, sollicitant mon élévation au rang de la noblesse.

— Comme c'est ton droit, fit le chef du village. Mais tu as bien changé, Bubach Angh, toi qui as servi pendant si longtemps les princes de Smolod.

— J'ai été transfiguré – à la fois par le chagrin que m'a causé la mort du Prince Radkuth et par le ravissement à l'idée de mon élévation.

— Voilà qui est clair et compréhensible. Viens donc, prépare-toi pour les rites.

— Je suis prêt dès à présent, répondit Cugel. En vérité, si tu m'offres simplement ces capsules magiques, j'en prendrai possession et m'en réjouirai.

Le doyen hocha la tête avec indulgence.

— Ce n'est pas conforme aux rites. Pour commencer tu dois te mettre tout nu ici, dans le pavillon de ce grand château, et la plus belle viendra t'oindre d'aromates. Ensuite ce sera l'invocation à Eddith Bran Maur. Et après...

— Vénérable, exposa Cugel, accorde-moi une faveur. Avant de procéder aux rites, munis-moi des capsules magiques, afin que je puisse comprendre toute la portée de la cérémonie.

Le vieux chef médita.

— La requête est contraire aux us, mais raisonnable. Que l'on amène les capsules !

Il y eut une attente, durant laquelle Cugel trépigna d'impatience. Les minutes se traînaient ; ses oripeaux et sa barbe postiche lui donnaient d'insupportables démangeaisons. Or, voici qu'il aperçut tout à coup de nouveaux venus qui surgissaient aux abords du village, venant de la direction de Grodz. L'un avait tout l'air d'être Bubach Angh, tandis qu'un autre semblait avoir eu la barbe arrachée.

Le doyen du village apparut, portant dans chaque main une lentille violette.

— Approche !

— Me voilà, messire, fit Cugel à voix haute.

— Je t'applique maintenant l'onguent qui sanctifie l'apposition de la capsule magique sur l'œil droit.

Derrière la foule, s'éleva la voix de Bubach Angh :

— Arrêtez ! Qu'est-ce qui se manigance ?

Cugel se retourna, lançant d'un ton venimeux :

— Quel est le chien qui interrompt cette solennité ? Qu'on l'emmène ! Hors d'ici !

— Parfaitement ! clama le chef d'une voix péremptoire. Il se déshonore, celui qui trouble la dignité de cette cérémonie !

Subjugué pour l'instant, Bubach Angh se tassa dans son coin.

— Eu égard à cette interruption, dit Cugel, j'aimerais autant prendre simplement en garde les capsules magiques, jusqu'à ce que ces lourdauds soient châtiés d'importance.

— Non, fit le chef. Une telle façon d'agir est impossible.

Il installa des gouttes de graisse rance dans l'œil droit de Cugel. Mais aussitôt le manant ébarbé se mit à brailler :

— Mon chapeau ! Mes habits ! Ma barbe ! Il n'y a donc pas de justice ?

— Silence ! chuinta la foule. Ceci est une cérémonie solennelle !

— Mais je suis Bu...

— Insère la capsule magique, seigneur, intervint Cugel. Dédaignons ces rustres.

— Un rustre, tu m'appelles ? rugit Bubach Angh. Mais je te reconnais, espèce de chenapan. Arrêtez la cérémonie.

Le doyen du village laissa tomber, inexorable :

— Je t'investis maintenant avec la capsule de droite. Il faut que tu fermes cet œil provisoirement pour éviter une discordance qui pourrait te troubler le cerveau et causer de la stupeur. Maintenant, au tour de l'œil gauche.

Il avança en brandissant l'onguent, mais Bubach Angh ne voulait plus être désavoué.

— Arrête la cérémonie ! Tu es en train d'anoblir un imposteur ! Je suis le vrai Bubach Angh, le valeureux chevalier ! Celui qui se tient devant toi n'est qu'un vagabond !

Le doyen dévisagea Bubach Angh avec perplexité.

— C'est un fait que tu ressembles au paysan qui, pendant trente et un ans, a ravitaillé Smolod. Mais si tu es Bubach Angh, qui est l'autre ?

Le croquant au menton déplumé avança d'un pas lourd.

— C'est un vil scélérat qui m'a volé les vêtements sur le dos et la barbe sur la figure.

— C'est un criminel, un bandit, un vaurien...

— Halte ! clama le vieux chef. Ces mots sont déplacés. Oubliez-vous qu'il a été élevé au rang de prince de Smolod ?

— Pas tout à fait ! s'écria Bubach Angh. Il a un de mes yeux. Je réclame l'autre !

— Quelle situation embarrassante, murmura le doyen. (Puis, s'adressant à Cugel :) Bien que tu sois ancien vagabond et coupe-jarret, te voilà devenu prince et investi de responsabilité. Quelle est ton opinion ?

— Je suggère de nous abriter hors de la présence de ces turbulents marouffles. Ensuite...

Vociférant de rage, Bubach Angh et le paysan sans barbe se jetèrent sur lui. Cugel, en faisant un saut pour les éviter, oublia les précautions concernant son œil droit. La paupière s'ouvrit ; une merveille si exaltante envahit son cerveau que son cœur faillit s'arrêter de saisissement et qu'il en eut le souffle coupé. Mais, conjointement, son œil gauche lui montra Smolod sous son vrai jour. La dissonance était trop violente pour être supportée ; il trébucha et tomba contre une hutte. Bubach Angh accourut, brandissant une pioche au-dessus de lui, mais le vieux chef s'interposa.

— Aurais-tu perdu la tête ? Cet homme est un prince de Smolod !

— C'est un homme que je vais tuer, car il a mon œil ! Ai-je trimé pendant trente et un ans au profit d'un va-nu-pieds ?

— Calme-toi, Bubach Angh, si tel est ton nom, et souviens-toi que le litige n'est pas tout à fait réglé. Une erreur a pu être commise – mais c'est une erreur sans nul doute de bonne foi, car cet homme est à présent un prince de Smolod, ce qui veut dire qu'il personnifie la justice et la sagesse.

— Il ne le faisait pas avant d'avoir reçu la capsule, argua Bubach Angh, c'est-à-dire au moment où le délit a été commis.

— Je ne peux m'occuper de discriminations casuistiques, riposta le doyen. De toute façon, ton nom sera en tête de liste pour le prochain décès...

— D'ici dix à douze ans ? s'écria Bubach Angh. Dois-je peiner encore si longtemps et recevoir ma récompense juste quand mon soleil s'assombriera ? Non, non et non ! Ça ne peut pas être !

— Prends l'autre capsule, suggéra le laboureur à la barbe fauchée. Ainsi tu auras au moins la moitié de tes droits et tu empêcheras l'intrus de te berner complètement.

Bubach Angh fut d'accord.

— Je me contenterai pour commencer de cette seule capsule magique ; je tuera ensuite ce fripon et lui prendrai l'autre ; alors tout sera en ordre.

— Allons donc, fit le chef d'un ton hautain, ce n'est pas le ton qui convient à l'égard d'un prince de Smolod !

— Bah ! renâcla Bubach Angh. Souviens-toi de ceux qui te fournissent ton ravitaillement ! Nous autres de Grodz nous n'allons pas bosser pour des prunes !

— Très bien, dit le chef. Je déplore tes écarts de langage incongrus, mais ne puis nier que, dans une certaine mesure, tu aies raison. Voici la capsule gauche de Radkuth Vomine. Je te dispense de l'invocation, de l'onction et du péan congratulatoire. Si tu veux avoir la bonté d'avancer et d'ouvrir l'œil gauche – comme ceci.

Comme Cugel, Bubach Angh regarda des deux yeux à la fois et, pris de vertige, recula en titubant. Mais, ayant appliqué la main sur son œil gauche, il se ressaisit et marcha sur Cugel.

— Tu dois comprendre à présent l'inutilité de ta ruse. Redonne-moi cette capsule et va ton chemin, car tu n'auras jamais l'emploi de la paire.

— Peu m'importe, répondit Cugel. Grâce à mon ami Firx, je me contente de la capsule en ma possession.

Bubach Angh grinça des dents.

— Aurais-tu l'intention de me rouler de nouveau ? Ta vie ne tient qu'à un fil, que je ne suis pas seul à vouloir trancher, car tous les gens de Grodz sont avec moi !

— Pas dans le périmètre de Smolod ! avertit le chef du village. Il ne doit y avoir aucune querelle entre les princes : je

décrète l'amitié ! Vous qui avez partagé les capsules de Radkuth Vomine, vous devez aussi partager son palais, sa garde-robe, son mobilier, ses bijoux et sa suite, jusqu'à l'éventualité, fort lointaine heureusement, où l'un de vous deux mourra, auquel cas le survivant disposera du tout. Tel est mon jugement, il n'y a plus rien à ajouter.

— La mort de l'imposteur est heureusement très proche, gronda Bubach Angh. Dès qu'il mettra le pied hors des limites de Smolod, sa dernière heure aura sonné ! S'il le faut, les citadins de Grodz monteront la garde pendant cent ans !

À ces mots Firx se tortilla et Cugel tressaillit sous l'effet de la douleur. D'une voix conciliante, Cugel proposa à Bubach Angh :

— On pourrait s'entendre sur un compromis : tous les biens de Radkuth Vomine te reviendront : son palais, ses dépendances, sa suite. À moi ne seront dévolues que les capsules magiques.

Mais Bubach Angh ne voulut rien savoir.

— Si tu tiens à la vie, remets-moi sur-le-champ cette capsule.

— C'est impossible, fit Cugel.

Bubach Angh se détourna et dit quelque chose au paysan privé de barbe, qui acquiesça et disparut. Ayant décoché un regard furibond à Cugel, Bubach Angh alla s'asseoir sur le tas de détritrus devant la hutte de Radkuth Vomine. Là, il expérimenta la vision toute neuve que procurait sa capsule, fermant prudemment son œil droit et ouvrant le gauche pour admirer le Monde Supérieur.

Profitant de ce qu'il avait l'esprit ainsi absorbé, Cugel, d'un pas nonchalant, gagna la sortie du village. Bubach Angh ne parut pas s'en apercevoir. Tiens ! se dit Cugel, ce n'est pas plus difficile que cela ! Encore deux foulées et il se perdrait dans la nuit ! Désinvolte, il allongea ses grandes jambes pour faire ces deux foulées. Un léger bruit – un rauque murmure, un grincement, un froissement d'habits – le fit sauter sur le côté. Un fer de pioche fendit l'air et s'abattit, manquant de près sa tête.

Dans la pâle lueur des lampes de Smolod, Cugel distingua la silhouette vengeresse du paysan sans barbe. Quant à Bubach Angh, sa grosse tête baissée comme celle d'un taureau, il fonçait

sur Cugel, qui l'esquiva et revint à toutes jambes vers le centre de Smolod. Lentement et la mine déconfite, Bubach retourna s'asseoir au même endroit.

— Tu ne t'échapperas jamais, dit-il à Cugel. Donne-moi la capsule pour sauver ta vie !

— N'y compte pas ! riposta fougueusement Cugel. Tremble plutôt pour ton existence d'abruti, qui est bien plus en danger !

Une voix réprobatrice s'éleva dans la hutte du vieux chef :

— Arrêtez cette dispute ! Je cède aux caprices exotiques d'une belle princesse et ne dois pas être distrait.

Se rappelant les masses de chair huileuses, les visages épais à l'expression sournoise, les pouilleuses chevelures emmêlées, les poils et les verrues sur la figure, ainsi que les relents qui caractérisaient les femmes de Smolod, Cugel s'émerveilla une fois de plus du pouvoir des capsules. Bubach Angh était en train d'essayer de nouveau la vision de son œil gauche. Cugel s'installa sur un banc et tenta de se servir de son œil droit, en couvrant d'abord d'une main son gauche...

... Cugel portait un pourpoint aux souples paillettes d'argent, un pantalon collant cramoisi, un manteau bleu nuit. Il était assis sur un banc de marbre, devant une rangée de colonnes de porphyre torsadées, recouvertes de feuillage sombre et de fleurs blanches. De chaque côté, les palais de Smolod se dressaient dans la nuit, en enfilade, avec des lumières tamisées soulignant les arcades et les fenêtres. Le ciel était d'un bleu sombre et velouté, semé de grandes étoiles scintillantes ; autour des palais s'étendaient des jardins de cyprès, de myrte, de jasmin, de lauriers-roses et de thym ; l'air était imprégné du parfum des fleurs et de la fraîcheur des sources. Des échappées de musique provenaient de quelque part : un murmure de cordes douces, un soupir de mélodie. Cugel respira profondément et se leva. Il s'avança pour traverser l'esplanade. Les palais et les jardins changeaient de perspective ; sur une vague pelouse, trois jeunes filles en robes de gaze blanche se retournèrent pour l'observer.

Cugel se dirigea d'un pas machinal vers elles, puis, se rappelant la malveillance de Bubach Angh, s'arrêta pour scruter les alentours. De l'autre côté de la grand-place s'élevait un palais



de sept étages, dont chacun avait un jardin en terrasses, avec des vignes et des plantes grimpantes. Par les fenêtres, Cugel entrevit de luxueux mobiliers, des candélabres chatoyants, des majordomes en livrées, aux allées et venues silencieuses. Devant le pavillon précédant le palais, se tenait un homme au profil de vautour. Arborant une barbe d'or bien taillée, il portait un vêtement ocre et noir, à épaulettes dorées, et des brodequins noirs. Il se tenait avec un pied posé sur un griffon de pierre, les bras croisés sur son genou plié, gratifiant Cugel d'un regard chargé de haine et de menace. Cugel se demanda, non sans stupeur, s'il se pouvait que ce fût là le Bubach Angh au visage porcine ? Et se pouvait-il que ce magnifique palais à sept étages fût la tanière de Radkuth Vomine ?

Cugel traversa lentement la place et se trouva en présence d'un pavillon éclairé par un candélabre. Des tables étaient chargées de viandes, de gelées, de pâtisseries de toutes sortes. L'estomac de Cugel, qui n'avait été nourri que de bois d'épave ou de poisson fumé, l'incita à s'en approcher. Il passa de table en table, goûtant à tous les plats, et les trouva tous de la meilleure qualité.

« Il se peut que je sois encore en train d'ingurgiter du poisson et des lentilles, pensa Cugel, mais il y a beaucoup à dire au sujet du sortilège grâce auquel ils deviennent des mets aussi délectables. En vérité, un homme pourrait choisir un bien plus piètre sort que de passer le restant de sa vie ici, à Smolod. »

Aussitôt, comme s'il avait pu lire dans ses pensées, Firx lui infligea de violentes douleurs au foie. Maudissant Iucounu le Magicien Rieur, Cugel renouvela ses vœux de vengeance.

Se maîtrisant, il déambula vers un lieu où les jardins d'agrément qui entouraient les palais cédaient la place à un parc sauvage. Il se retourna et vit le prince au profil de vautour et à l'habit ocre et noir s'approcher avec des intentions manifestement hostiles. Cugel aperçut aussi d'autres silhouettes qui s'agitaient dans la pénombre du parc et crut reconnaître des guerriers revêtus d'armures.

Cugel revint sur la grand-place. Bubach Angh le suivit, pour se poster devant la façade du palais de Radkuth Vomine, d'où il le couva de nouveau d'un regard venimeux.

— Il est clair, prononça Cugel à haute voix, pour que Firx l'entende, qu'il n'y a pas moyen de quitter Smolod ce soir. J'ai hâte évidemment d'aller porter la capsule à Iucounu, mais si je suis tué, ni la capsule ni l'admirable Firx ne reprendront jamais le chemin d'Almery.

Firx ne fit pas d'autre démonstration. Maintenant, songea Cugel, où passer la nuit ? Le palais à sept étages de Radkuth Vomine offrait de toute évidence de larges facilités d'hébergement, aussi bien pour lui que pour Bubach Angh. Toutefois, en réalité, les deux hommes devraient s'entasser dans l'unique pièce de la hutte, avec un seul tas de roseaux humides pour couche. Tout songeur, et non sans regret, Cugel ferma son œil droit et ouvrit le gauche.

Smolod redevint comme avant. Le maussade Bubach Angh était accroupi devant la porte de la cabane de Radkuth Vomine. Cugel s'avança et flanqua un solide coup de pied à son rival. Surpris, celui-ci ouvrit les deux yeux à la fois, et les impulsions contraires, se heurtant dans son cerveau, produisirent une paralysie. Mais le campagnard sans barbe surgit de l'ombre en hurlant et en brandissant sa pioche. Aussi Cugel renonça-t-il à son intention de trancher la gorge de Bubach Angh. Il se faufila dans la cabane, dont il barricada la porte.

Il ferma ensuite son œil gauche, rouvrit le droit. Il se trouvait dans le vestibule magnifique du palais de Radkuth Vomine, dont le portique était fermé d'une herse en fer forgé. À l'extérieur, le prince aux cheveux dorés, vêtu d'ocre et de noir, tenant une main sur son œil, se relevait avec une froide dignité, car il venait de choir sur le pavé de la grand-place. D'un mouvement de bras plein de noble défi, Bubach Angh jeta sa cape sur son épaule et partit rejoindre ses guerriers.

Cugel déambula dans le palais, visitant avec plaisir ses aménagements. S'il n'y avait eu les ennuis que lui causait Firx, il n'aurait guère été pressé d'entreprendre le dangereux voyage du retour dans la Vallée de Xzan.

Cugel se choisit une luxueuse chambre à coucher orientée au midi, ôta ses riches vêtements pour mettre une chemise de nuit en satin, s'étendit dans un lit aux draps de soie bleu pâle et s'endormit aussitôt.

Dans la matinée, il éprouva quelque embarras à se rappeler quel œil il devait ouvrir et se dit qu'il pourrait être bon de se confectionner un bandeau pour l'œil qu'il n'utiliserait pas couramment.

Vus en plein jour, les palais de Smolod paraissaient plus grandioses que jamais et des princes et des princesses de toute beauté se pressaient en foule sur la grand-place.

Cugel revêtit de beaux habits noirs, une gracieuse toque verte et des sandales de teinte assortie. Il descendit dans le vestibule, leva la herse d'un geste autoritaire et parut sur la grand-place.

Bubach Angh demeurait invisible. Les autres habitants de Smolod le saluèrent avec courtoisie et les princesses lui manifestèrent un empressement chaleureux, comme si elles lui trouvaient grand air. Cugel répondit poliment mais sans ardeur. Même la capsule magique ne pouvait lui faire oublier les tas suris de graisse, de chair, de crasse et de poils superflus qu'étaient dans la réalité les femmes de Smolod.

Il déjeuna de viandes délicieuses dans le pavillon, puis revint sur la grand-place pour envisager ce qu'il y avait lieu de faire présentement. Un regard rapide sur les parcs environnants lui révéla la présence des guerriers de Grodz sur le qui-vive. Il n'y avait pas moyen, dans l'immédiat, d'établir un plan d'évasion.

La noblesse de Smolod s'appliquait à se divertir. Certains erraient dans les prairies, d'autres se promenaient en bateau sur les voies navigables du nord. Le doyen, un prince au visage sagace et noble, était assis seul sur un banc d'onyx et semblait plongé dans une profonde rêverie.

Cugel s'approcha de lui ; le doyen se leva et gratina Cugel d'un salut plutôt tiède.

— Je n'ai pas l'esprit tranquille, déclara-t-il. En dépit d'un jugement sain et eu égard à ton inévitable ignorance de nos coutumes, je sens qu'une certaine injustice a été commise et je suis bien embarrassé pour trouver un moyen de la réparer.

— Il me semble, dit Cugel, que le chevalier Bubach Angh, tout en étant sans doute un homme de mérite, a fait montre d'un manque de discipline incompatible avec la dignité de

Smolod. Il lui serait très profitable de séjourner encore quelques années à Grodz.

— Il y a de l'idée dans ce que tu dis, répondit l'ancien. Les petits sacrifices personnels sont parfois indispensables pour le bien de la communauté. Je suis certain que toi, s'il s'élevait un litige, tu offrirais avec joie de rendre ta capsule et de t'engager de nouveau à Grodz. Que sont quelques années ? Elles s'envolent comme des papillons.

Cugel eut un geste affable.

— On pourrait aussi envisager un tirage au sort général, auquel participeraient tous ceux qui disposent de deux capsules pour la vue. Le perdant donnerait l'une des siennes à Bubach Angh. Quant à moi, je me contenterai d'une seule.

Le doyen se rembrunit.

— Ma foi, il s'agit d'une éventualité lointaine. En attendant, tu dois participer à nos réjouissances. Tu offres, si je puis m'exprimer ainsi, une belle prestance, et certaines de nos princesses te font les doux yeux. Voici, par exemple, l'adorable Udela Narshag – et là-bas Zokoxa la Rose, et de l'autre côté la pétulante Ilviu Lasmal. Il ne faut pas te dérober ; ici, à Smolod, nous menons une vie sans contrainte.

— Le charme de ces dames ne m'a pas échappé, fit Cugel. Malheureusement je suis lié par un vœu de continence.

— Homme infortuné ! s'exclama le doyen. Les princesses de Smolod sont d'une incomparable beauté ! Mais regarde : voici qu'une autre encore essaye d'attirer ton attention !

— C'est sûrement toi qu'elle sollicite, affirma Cugel.

Et le doyen alla s'entretenir avec la jeune femme en question, qui venait d'arriver sur la grand-place dans un magnifique char en forme de bateau, qui marchait sur six pattes de cygne. La princesse reposait au sein d'une couche de duvet rose et sa beauté admirable faisait regretter amèrement à Cugel les lancinants souvenirs des cheveux broussailleux, des verrues, des lippes, des rides suantes et de la peau fripée des femmes de Smolod. Oui, cette princesse était belle comme un rêve : svelte et souple, avec une carnation semblable à de la crème fraîche, un nez délicat, des yeux lumineux et pensifs, une bouche délicieusement frémissante. Son expression intrigua Cugel, car

elle était plus complexe que celle des autres princesses : songeuse et pourtant volontaire ; ardente mais satisfaite.

Or, voici que sur la grand-place apparut Bubach Angh, armé de pied en cap, avec un corselet, un morion et une épée. Le doyen alla lui parler. Ce que voyant, la princesse, au grand ennui de Cugel, lui fit signe depuis son bateau-qui-marchait.

Il s'approcha.

— Oui, princesse ; vous m'avez salué, ce me semble ?

La princesse acquiesça.

— Je me demandais ce qui motivait votre présence dans ces terres du nord.

Elle parlait d'une voix douce et claire comme de la musique.

— Je suis ici en mission, répondit Cugel. Je ne resterai que peu de temps à Smolod, car je dois continuer ensuite mon chemin vers l'est, puis vers le sud.

— Vraiment ! fit la princesse. Quelle est la nature de votre mission ?

— Pour être franc, je fus amené ici par la malice d'un magicien. Ce ne fut nullement de ma propre volonté.

La princesse rit doucement.

— Je fréquente peu d'étrangers. J'aspire à voir de nouveaux visages et à aborder de nouveaux sujets d'entretien. Peut-être accepteriez-vous de venir dans mon palais, où nous pourrions parler de magie et des étranges conjonctures qui s'acharnent sur la terre agonisante.

Cugel s'inclina avec raideur.

— Votre offre est aimable. Mais il vous faut chercher ailleurs ; je suis lié par un vœu de continence. N'en concevez aucun dépit, car cela ne s'applique pas seulement à vous, mais aussi à Udela Narshag, qui est là-bas, à Zokoxa et à Ilviu Las mal.

La princesse arquait ses sourcils et eut un mouvement de recul dans sa litière couverte de duvet.

— Vraiment, vraiment ? fit-elle, avec un léger sourire. Quel homme bourru, quel homme inflexible et sévère êtes-vous donc pour vous refuser ainsi à tant de femmes implorantes ?

— Les choses étant ce qu'elles sont, rien ne peut y être changé.

Cugel se détourna et vit devant lui le doyen qui s'approchait, avec Bubach Angh sur ses talons.

— Mauvaises nouvelles, annonça le chef d'une voix troublée. Bubach Angh parle au nom du village de Grodz. Il déclare qu'il ne sera plus fourni de ravitaillement tant que justice ne sera pas faite, c'est-à-dire tant que tu n'auras pas restitué ta capsule à Bubach Angh et comparu devant un comité punitif qui attend dans le parc là-bas.

Cugel eut un rire embarrassé.

— Quel point de vue déviationniste ! Naturellement, tu leur as répondu que nous autres de Smolod mangerions de l'herbe et détruirions les capsules plutôt que d'accepter d'aussi détestables mesures ?

— Je crains d'avoir temporisé, avoua le doyen. J'ai le sentiment que les autres seigneurs de Smolod sont partisans d'une attitude plus souple.

L'allusion était claire et Firx commença à donner des signes d'exaspération. En vue d'examiner la situation sous son vrai jour, Cugel souleva le bandeau de son œil gauche.

Certains citoyens de Grodz, armés de faux, de pioches et de gourdins, attendaient à une distance de vingt-cinq toises : c'était évidemment le comité punitif auquel Bubach Angh s'était référé. D'un côté, il y avait les cabanes de Smolod et, de l'autre, le bateau-qui-marchait et la princesse tellement... Cugel eut un regard stupéfait. Le bateau était resté le même, marchant sur ses six pattes d'oiseau, et la princesse, assise dans son duvet rose, était plus belle que jamais. Seulement elle n'avait plus son expression souriante, elle paraissait froide et calme.

Cugel respira profondément et se mit à courir. Bubach Angh lui cria de s'arrêter, mais il n'y prit point garde. Il fonça à travers la lande, poursuivi par le comité punitif.

Cugel riait de bon cœur. Il avait de longues jambes, un bon souffle ; les paysans étaient courtauds, avec des muscles noueux, et pas vifs de nature. Il pouvait facilement courir deux lieues pendant qu'ils n'en feraient qu'une. Il s'arrêta un instant, se retourna pour leur faire un signe d'adieu. Mais il fut terrifié

en voyant deux pattes se détacher du bateau-qui-marchait et bondir à sa suite. Cugel courut pour sauver sa peau. Vainement. Les pattes le dépassèrent en sautillant, une de chaque côté. Elles l'entourèrent, le frappèrent pour l'obliger à s'arrêter.

L'air maussade, Cugel rebroussa chemin, les pattes sautant derrière lui. Juste avant d'arriver à Smolod, il retira de dessous son bandeau la capsule magique. Au moment où le comité punitif se jetait sur lui, il la leva en l'air.

— En arrière ! Sinon je brise la capsule en morceaux !

— Arrête ! Arrête ! clama Bubach Angh. Tu ne feras pas ça ! Allons, donne-moi la capsule et reçois ce que tu mérites !

— Rien n'a été encore décidé, lui rappela Cugel. Le doyen ne s'est prononcé pour personne.

La princesse se leva de son siège dans le bateau.

— Moi, je vais me prononcer ; je suis Derwe Coreme, de la Maison de Domber. Donnez-moi ce verre violet, quel qu'il soit.

— Rien à faire, dit Cugel. Prenez la capsule de Bubach Angh.

— Jamais de la vie ! protesta le chevalier de Grodz.

— Comment ? Vous avez chacun une capsule et chacun de vous exige de les détenir toutes les deux ? Quels sont ces précieux objets ? Vous les portez comme des yeux ? Donne-les-moi.

Cugel dégaina son épée.

— J'aurais préféré courir, mais je me battrai puisqu'il le faut.

— Je ne peux pas courir, fit Bubach Angh. Je préfère me battre. (Il ôta la capsule de son œil.) Allons-y, vagabond, prépare-toi à mourir.

— Un moment, fit Derwe Coreme.

De l'une des pattes du bateau, deux minces bras se tendirent, saisissant les poignets de Cugel et de Bubach Angh. Les capsules tombèrent sur le sol ; celle de Cugel fut attrapée et remise à Derwe Coreme ; celle de Bubach Angh heurta une pierre et vola en éclats. Il hurla d'angoisse, fonça sur Cugel, qui rompit devant l'attaque.

Bubach Angh ne connaissait rien au maniement d'une épée ; il hachait et frappait à grands coups, comme s'il découpait un poisson. La furie de son assaut était toutefois déconcertante et Cugel avait fort à faire pour se défendre. En plus des pointes et



des estocades que Bubach Angh lui prodiguait, il y avait Firx qui se désolait de la perte de la capsule.

Derwe Coreme avait perdu tout intérêt dans l'affaire. Son bateau se mettait en route à travers la lande, se déplaçant de plus en plus vite. Cugel para tous les coups avec son épée, rompit à deux reprises et, pour la deuxième fois, fila comme une flèche à travers la lande, poursuivi par les hurlantes malédictions des manants de Smolod et de Grodz.

Le bateau-carrosse avançait cahin-caha. Les poumons en feu, Cugel le rattrapa, agrippa le plat-bord et l'escalada.

C'était ce qu'il prévoyait. Derwe Coreme avait regardé à travers la capsule magique et gisait étourdie. La lentille violette reposait sur son giron.

Cugel s'en empara. Pendant un moment il baissa les yeux sur l'exquis visage et se demanda s'il oserait autre chose. Firx n'était pas de cet avis. Déjà Derwe Coreme soupirait et remuait la tête.

Cugel sauta du bateau, juste à temps. L'avait-elle vu ? Il courut vers un bouquet de roseaux qui croissaient près d'un étang et se jeta à l'eau. De sa cachette, il vit s'arrêter le bateau-qui-marchait, tandis que Derwe Coreme se relevait. Elle palpa le duvet rose pour y chercher la capsule, puis jeta un regard circulaire sur la campagne. Mais elle avait dans les yeux les rayons empourprés du soleil déclinant et n'aperçut que les roseaux et le reflet de l'astre dans l'étang.

Furieuse et consternée au plus haut point, elle remit le bateau en marche. Il partit au pas, puis au trot, puis au galop, dans la direction du sud.

Cugel émergea de l'eau, examina la capsule magique, la fourra dans sa poche, se retourna pour regarder Smolod dans le lointain. Il commença à marcher vers le sud, puis s'arrêta. Il sortit la lentille de sa poche, la maintint sur son œil droit, en fermant le gauche. Là-bas s'élevèrent les palais, étage par étage, tour après tour, les jardins suspendus, les terrasses... Cugel serait resté longtemps à les contempler, mais Firx commençait à devenir nerveux.

Cugel remit la capsule dans sa poche et se tourna une fois de plus vers le sud, pour commencer le long voyage de retour vers Almery.



## LES MONTAGNES DE MAGNATZ

Peu après le lever du soleil, Cugel sortit en rampant de l'étable à flanc de colline où il avait passé une nuit morne. Le soleil, bulle de teinte violine derrière un rideau de brume, ne donnait aucune chaleur. L'air humide et froid véhiculait une vapeur mouillée. Pour activer sa circulation, Cugel se tapa sur les cuisses, sautilla en avant et en arrière, puis, ayant soufflé dans ses mains, il s'arrêta pour examiner le paysage qui s'étendait devant lui.

Au nord et à l'est, s'étalait une épaisse forêt noire ; au sud-est, des montagnes aux formes bizarres se découpaient dans le ciel ; au sud, s'étirait l'océan. C'était un paysage sans joie et même rebutant, dépourvu de chaleur, inhospitalier et sans le moindre signe d'habitation humaine. Maudissant de toute son âme Iucounu le Magicien Rieur, dont la malveillance l'avait amené dans ce désert septentrional, Cugel alluma un feu d'ajoncs et de brindilles et s'octroya un fade petit déjeuner, composé de noix de galle noirâtres.

La collation terminée, Cugel s'étendit pour jouir de la chaleur du feu, mais Firx, l'agent de coercition implanté par Iucounu dans ses entrailles, ne lui laissa aucun répit. Grimaçant de douleur, Cugel se leva d'un bond.

Il dévala de la pente, en suivant le tracé d'une ancienne route, et ne tarda pas à arriver devant une rivière en crue. Sur la berge, auprès d'un radeau amarré, quatre hommes déguenillés se tenaient assis autour d'un feu.

Cugel s'arrêta pour étudier la situation ; puis il ôta de son manteau une paire de boutons ornés de pierres précieuses, les mit dans sa poche et s'avança.

Les gueux ne gagnaient rien à être vus de plus près. Ils avaient de longues tignasses en broussaille, des figures renfrognées, des yeux à fleur de peau, et leurs bouches découvraient de grandes dents jaunes. Cependant leur expression était paisible et ils virent arriver Cugel avec plus de méfiance que d'hostilité. Parmi eux se trouvait apparemment une femme, encore que rien dans son accoutrement, son visage ou ses manières ne la différenciât beaucoup des autres. Cugel les salua avec une condescendance de grand seigneur. Éberlués, ils clignèrent les yeux.

— Qui êtes-vous, braves gens ? demanda Cugel.

— Nous nous appelons Busiacos, répondit le plus vieux des hommes. C'est à la fois notre nom de famille et de tribu ; nous ne faisons pas de distinction, car nous pratiquons tant soit peu la polyandrie.

— Puisque vous êtes des habitants de cette région désolée, ses routes et ses pistes doivent vous être familières ?

— C'est là une définition exacte, admit l'homme. La forêt par-delà la rivière est le Grand Erm ou bien, comme d'autres l'appellent, la forêt de l'Est ou le Lig Thig. Au sud, il y a les montagnes de Magnatz, d'une redoutable réputation.

— Sous quel rapport ? s'enquit Cugel. Il est important que je sache, car il me semble nécessaire de franchir ces montagnes.

Le Busiaco hocha la tête.

— À ce sujet, je ne peux que répéter les on-dit sinistres que j'ai moi-même entendus.

Cugel regarda tour à tour le radeau, la rivière et l'épaisse forêt de l'autre côté.

— L'altruisme et l'énergie des Busiacos sont connus partout, déclara-t-il. Aussi n'ai-je aucun scrupule à solliciter votre aide pour me faire passer ce cours d'eau et me guider à travers la forêt.

Le plus vieux Busiaco sembla peu intéressé par ce projet, mais le deuxième par ordre d'âge eut une subite inspiration et regarda le radeau et la rivière sans cligner les yeux, comme s'il

réfléchissait. Cet effort ne tarda pas à l'accabler et il secoua la tête, s'avouant vaincu.

— Qu'est-ce qui t'embarrasse ? demanda Cugel, qui l'observait attentivement.

— Un problème peu compliqué, répondit le Busiaco. Nous sommes peu habitués à la logique et la moindre difficulté nous arrête. J'essayais seulement de calculer quel objet en ta possession tu pourrais échanger contre les services que tu demandes.

Cugel eut un rire désinvolte.

— Je ne possède que ce que tu vois : des vêtements, des souliers, une cape et une épée, toutes choses indispensables. Toutefois, c'est un fait que je connais une incantation capable de fournir un bouton unique enrichi de bijoux.

— Ton offre est bien modeste. Non loin d'ici, se trouve une crypte avec un tas de pierres précieuses aussi haut que ma tête.

Cugel se frotta pensivement la mâchoire.

— Ce doit être une vision d'une grande splendeur ! Peut-être pourras-tu me faire passer près de cette crypte.

Le Busiaco eut un geste empreint d'indifférence.

— À ta guise, bien qu'elle communique avec l'ancre d'une mère gid géante, qui est en ce moment dans un état de violente excitation.

— Nous ferions mieux alors de nous diriger droit vers le sud, fit Cugel. Eh bien, en route. Ne perdons pas un temps précieux.

Le Busiaco resta obstinément accroupi.

— Tu n'as pas quelque objet supplémentaire ou de plus grande valeur à me proposer ?

— Rien que ma gratitude, en plus du bouton orné de bijoux.

— Ça doit suffire, grommela le Busiaco. Laisse-moi au moins examiner le bouton.

Cugel sortit le bijou à contrecœur. L'ayant bien regardé, le Busiaco le fourra dans sa poche graisseuse.

— Alors, viens, dit-il.

Et il fit monter Cugel sur le radeau, rejeta l'amarre et se mit à manœuvrer une perche pour traverser la rivière.

L'eau semblait extrêmement peu profonde et la perche n'enfonçait pas à plus d'un ou deux pieds. Le passage à gué

aurait été fort simple, du moins c'est ce qui sembla à Cugel. Mais le Busiaco, devinant intuitivement sa pensée, déclara :

— La rivière grouille de reptiles vitreux. Il suffit qu'un homme imprudent trempe son orteil dans l'eau pour se faire aussitôt assaillir et dévorer.

— Vraiment ! fit Cugel, en s'écartant du bordage.

— Vraiment !

Le Busiaco fit accoster le radeau sur la rive opposée. Cugel sauta à terre, mais le Busiaco s'abstint de le suivre.

— Viens donc, le pressa Cugel avec arrogance, nous devons encore traverser la forêt !

— Pour être les victimes des erbs et des griouses ? Très peu pour moi. Je vais maintenant t'indiquer la direction de vive voix : continue à suivre le bord de la rivière jusqu'à ce qu'elle débouche dans l'océan. Suis la côte vers le sud, sans jamais entrer dans la forêt. Tu arriveras bientôt dans une région habitée, où je te conseille de résider en permanence, pour éviter ainsi les montagnes de Magnatz.

Ayant levé la main en un geste d'adieu, le Busiaco renfloua son radeau et se mit à souquer avec tant de vigueur que la perche se brisa. Ce que voyant il sauta dans l'eau et poussa le radeau jusqu'à la rive opposée.

— Quel homme téméraire, marmonna Cugel *in petto*, pour affronter ainsi l'agressive férocité des reptiles vitreux !

Il eut un moment d'hésitation, puis se détourna et se mit à marcher vers l'ouest le long de la berge, tout près de la lisière de la forêt s'étendant à sa gauche. À quelque deux cents toises plus loin, il arriva devant un pont de pierre vétuste mais solide, qui enjambait la rivière. Cugel s'arrêta court, fronça pensivement les sourcils, et se retourna pour jeter un coup d'œil en amont du cours d'eau. Les Busiacos connaissaient-ils l'existence du pont ? C'était difficile à croire ; néanmoins, comment des êtres aussi frustes et stupides pouvaient-ils espérer le duper, lui, Cugel l'Astucieux ?

Cugel eut un mouvement d'irritation et reprit sa marche en longeant le cours d'eau, qui ne tarda pas à se déverser dans l'océan à travers un banc de sable gris. Contournant le rivage,

Cugel poursuivit d'un bon pas sa route vers le sud. La forêt reculait à l'est, la côte virait au loin à l'ouest. Dans l'intervalle, s'étendait une terre déserte que Cugel dut traverser en continuant à se diriger vers le sud. Le soleil sillonna le ciel et plongea à l'occident. Juste au moment où il déclinait derrière les montagnes de Magnatz, Cugel arriva dans une agglomération primitive. Une taverne se dressait à la croisée des chemins. C'était une grossière bâtisse de pierre grise, coiffée d'un toit d'ardoises noires, avec six fenêtres rondes, chacune composée d'une centaine de petits carreaux bleus, provenant de débris de hublots.

S'arrêtant à l'entrée, Cugel fit le compte de ses ressources, en vérité fort précaires, puisqu'elles consistaient en l'unique bouton orné de pierres précieuses qui lui restait. Poussant la porte, il pénétra dans une longue salle, éclairée par de vieilles lampes de bronze suspendues au plafond. Derrière un petit comptoir, le cabaretier versait des grogs et des punches à trois hommes qui étaient ses seuls clients. Tous les regards se tournèrent vers Cugel.

— Soyez le bienvenu, voyageur, fit le cabaretier d'un ton plutôt courtois. Que faut-il pour votre service ?

— D'abord une coupe de vin, puis un souper et un logement pour la nuit ; enfin des renseignements exacts concernant la route du sud.

Le cabaretier servit une coupe de vin.

— Vous aurez le souper et la chambre en temps opportun. Quant à la route du sud, elle mène au royaume de Magnatz et c'est tout dire !

— Magnatz est donc une créature si redoutable ?

Le cabaretier hocha la tête d'un air sinistre.

— Les voyageurs partis vers le sud ne sont jamais revenus. De mémoire d'homme, nul n'a pu s'aventurer bien loin dans cette direction. C'est tout ce que je peux vous affirmer.

Les trois hommes attablés devant leurs boissons confirmèrent gravement ses propos. Deux d'entre eux étaient des paysans de la région, tandis que le troisième portait les hautes bottes noires d'un chasseur de sorcières professionnel.

— Verse à ce malheureux une coupe de vin à mon compte, demanda le premier paysan au cabaretier.

Cugel accepta la coupe sans empressement.

— Un grand merci pour cette boisson, bien que je ne sois pas tout à fait d'accord avec l'appellation un peu excessive de « malheureux », de peur qu'elle n'influence ma destinée.

— Comme tu voudras, répondit le paysan, bien que, par ces tristes temps, qui peut lui échapper ?

Là-dessus, les paysans se mirent à discuter un moment au sujet de la réparation d'une clôture qui séparait leurs terres.

— Le travail est ardu, mais les avantages sont grands, déclara l'un.

— D'accord, constata l'autre, mais je n'ai pas de chance : à peine a-t-on fini de gâcher du mortier que le soleil devient sombre, et tout le travail est perdu.

Le premier paysan fit de grands gestes en signe de protestation railleuse.

— C'est un risque qu'il nous faut courir. Remarque ceci : je bois du vin, bien que je ne sois pas sûr de vivre assez longtemps pour être soûl. Crois-tu que ça me décourage ? Non ! Je rejette l'avenir ; je bois maintenant, je me soûlerai suivant les circonstances.

Le cabaretier se mit à rire et martela son comptoir à coups de poing.

— Tu es aussi malin qu'un Busiaco. Il paraît qu'il y en a qui campent dans le voisinage. Notre voyageur les a peut-être rencontrés ? ajouta-t-il, en regardant Cugel, qui acquiesça.

— J'ai rencontré ces gens-là, mais, à mon avis, ils sont plus crétins que malins. Pour en revenir à la route du sud, l'un d'entre vous peut-il me donner un conseil précis ?

— Moi je le peux : évite-la ! fit le chasseur de sorcières d'un ton bourru. D'abord tu y rencontreras des déodandes, friands de chair humaine. Plus loin, c'est le domaine de Magnatz, à côté duquel les déodandes paraissent des anges miséricordieux, si la dixième partie de ce que l'on raconte est vraie.

— Voilà qui est décourageant, fit Cugel. N'existe-t-il pas d'autre itinéraire pour gagner les régions du sud ?



— Bien sûr qu'il en existe un, répondit le chasseur de sorcières, et je le recommande. Retourne vers le nord en suivant ta piste du Grand Erm et continue ta route à l'est, en traversant la forêt, qui s'épaissit et devient sans cesse plus redoutable. Inutile de dire que tu auras besoin d'un bras vigoureux et de pieds ailés pour échapper aux vampires, aux griouses, aux erbs et aux leucomorphes. Après avoir atteint la lisière la plus reculée de la forêt, tu dois obliquer au sud vers le Val de Dharad, où, selon le bruit qui court, une armée de basilics assiège l'antique cité de Mar. Si tu as la chance de passer à travers la bataille qui fait rage, tu rejoindras plus loin la Grande Steppe Centrale, où l'on ne trouve ni nourriture ni eau, et qui est le repaire du pelgrane. Ayant traversé la steppe, tu te tournes de nouveau face à l'ouest pour avancer en pataugeant dans une suite de marais venimeux. Au-delà, s'étend une zone dont je ne sais rien si ce n'est qu'elle se nomme la Terre du Maléfique Souvenir. Après avoir franchi cette région, tu te trouveras à un point situé au sud des montagnes de Magnatz. Cugel médita pendant quelques instants.

— La route que tu me décris, bien qu'elle puisse être plus sûre et moins éprouvante que le chemin direct du sud, me semble d'une longueur démesurée. Aussi suis-je disposé à affronter les montagnes de Magnatz !

Le premier paysan le toisa avec une crainte respectueuse.

— Je te soupçonne d'être un magicien notoire, bouillant de sortilèges.

Cugel hocha la tête en souriant.

— Je suis Cugel l'Astucieux ; ni plus ni moins. Et maintenant... à boire !

Peu après l'hôte servit le souper : des lentilles en purée et des écrevisses accommodées d'airelles et autres baies sauvages.

Après le repas, les deux paysans burent une dernière coupe de vin et partirent, tandis que Cugel, l'hôte et le chasseur de sorcières s'asseyaient devant le feu pour discuter de divers aspects de l'existence. Finalement le chasseur de sorcières se leva pour se retirer dans sa chambre. Avant de s'en aller, il s'approcha de Cugel et lui parla en toute franchise.

— J'ai remarqué ton manteau, qui est d'une qualité que l'on voit rarement dans ce pays arriéré. Puisque, pour autant dire, tu es déjà un homme mort, pourquoi ne pas me faire présent de ce manteau, à moi qui en ai besoin ?

Cugel rejeta sèchement sa demande et se rendit dans sa chambre.

Il fut réveillé en pleine nuit par un raclement au pied de son lit. Se levant d'un bond, il attrapa un personnage de petite taille. Cugel éclaira l'intrus et reconnut le marmiton, étreignant encore ses souliers, qu'il avait eu apparemment l'intention de subtiliser.

— Que signifie cet outrage ? demanda Cugel, en giflant le gamin. Parle ! Comment as-tu osé commettre une telle action ?

Le marmiton supplia Cugel de ne plus le frapper.

— Qu'est-ce que cela change pour vous ? Un homme condamné n'a pas besoin d'être chaussé avec tant d'élégance !

— Je suis seul juge, répondit Cugel. Te figures-tu que je vais marcher pieds nus à la mort, dans les montagnes de Magnatz ? Déguerpis !

Et il fit dégringoler le malheureux garçon dans la salle du bas.

Le matin, au petit déjeuner, il relata l'incident à l'aubergiste, qui ne manifesta pas de grand intérêt. Quand vint le moment de régler son compte, Cugel posa le bouton orné de bijoux sur le comptoir.

— Fixez, si vous le voulez bien, une juste valeur pour ce bijou, déduisez le montant de ce que je vous dois, et rendez-moi la monnaie en pièces d'or.

L'aubergiste examina le bijou, serra les lèvres comme des cordons de bourse et pencha la tête sur le côté.

— Le total de vos dépenses est exactement égal à la valeur de ce colifichet. Il n'y a pas de monnaie à rendre.

— Comment ! tempêta Cugel. Cette pure aigue-marine flanquée de quatre émeraudes ? Pour une ou deux coupes de vin médiocre, une bouillie et un sommeil troublé par la vilenie de votre gâte-sauce ? Est-ce ici une taverne ou un repaire de bandits ?

Le cabaretier haussa les épaules.

— La note est un peu plus élevée que l'écot habituel, mais l'argent tombant en poussière dans les poches d'un cadavre ne sert à personne.

Cugel finit par soutirer à l'aubergiste quelques pièces d'or, ainsi qu'un paquet contenant du pain, du fromage et du vin. Son hôte l'accompagna à la porte, lui montra le chemin.

— Il n'y a qu'une seule piste, celle qui mène vers le sud. Les montagnes de Magnatz se dressent devant vous. Adieu.

Non sans appréhension, Cugel se mit en route vers le sud. Pendant un moment, la piste longea les cultures des paysans de la région, puis, à mesure que les contreforts des montagnes apparaissaient de chaque côté, cette piste devint d'abord un chemin de terre, puis un sentier sinuant au bord du lit à sec d'une rivière, auprès de fourrés d'épineuses broussailles, d'euphorbes, de mille-feuilles et d'asphodèles. Parallèlement à la piste, des chênes rabougris enchevêtraient leurs frondaisons au sommet de la colline. Cugel, en vue d'accroître ses chances de passer inaperçu, jugea bon de grimper sur la crête, afin de poursuivre son chemin sous le couvert du feuillage.

Le temps était clair, le ciel d'un bleu profond et brillant. Le soleil s'épanouissait au zénith et Cugel se souvint des provisions qu'il portait dans sa sacoche. Il s'assit donc, mais, ce faisant, il eut la vision fugitive d'une sombre silhouette sautillante qui s'était cachée derrière lui. Il sentit son sang se glacer. La créature voulait sûrement lui tomber sur le dos.

Cugel fit semblant de ne rien remarquer et l'ombre fit bientôt un nouveau bond en avant : c'était un déodande, plus grand et plus lourd que lui-même, noir comme la nuit, à part ses yeux luisants, ses dents blanches et ses griffes. Il portait des lanières de cuir qui maintenaient une chemise de velours vert.

Cugel réfléchit sur la meilleure tactique à adopter. Il risquait d'être déchiqueté s'il affrontait le déodande dans un corps à corps. Certes, l'épée au poing, Cugel pourrait frapper la créature d'estoc et de taille, la tenant en échec jusqu'à ce que sa soif du sang l'emporte sur la peur de la souffrance et qu'elle passe à l'attaque, sans se soucier de nouvelles blessures. Il était possible

que Cugel, plus rapide, distance la créature à la course, mais ce ne serait qu'au bout d'une longue poursuite acharnée...

L'ombre se glissa de nouveau en avant et se posta derrière un amoncellement de pierres croulantes, à flanc de colline, à une vingtaine de pas de l'endroit où Cugel était assis. Dès qu'elle disparut, Cugel bondit vers le monticule et grimpa au sommet. Il souleva une lourde pierre, qu'il précipita sur l'échine du déodande caché en contrebas. La créature culbuta, en gigotant dans sa chute, et Cugel dévala du monticule pour l'achever. Le déodande, qui s'était traîné vers un rocher pour s'y accoter, couina de terreur en voyant la lame nue que brandissait Cugel.

— Ne frappe pas, supplia-t-il. Ma mort ne te servirait à rien.

— Elle me donnerait toujours la satisfaction d'avoir tué un monstre qui voulait me dévorer.

— C'est un bien mince plaisir !

— Peu de plaisirs ne le sont pas, répondit Cugel. Mais, pendant que tu es encore en vie, renseigne-moi sur les montagnes de Magnatz.

— Elles sont telles que tu les vois : de sévères montagnes composées d'antique roche noire.

— Et pour ce qui est de Magnatz ?

— Je n'ai aucune connaissance d'une pareille entité.

— Comment ? Les hommes du nord tremblent rien qu'en entendant ce nom.

Le déodande se redressa légèrement.

— C'est bien possible. J'ai entendu ce nom et je considère qu'il ne s'agit là que d'une légende ancienne.

— Pourquoi les voyageurs qui se rendent au sud ne reviennent-ils jamais vers le nord ?

— Pourquoi quelqu'un chercherait-il à voyager dans le nord ? Quant à ceux qui sont partis pour le sud, ils nous ont procuré de la nourriture, à moi et à mes semblables.

Et le déodande se redressa petit à petit. Cugel ramassa une grosse pierre, la leva et la jeta sur la créature noire, qui retomba, en s'agitant faiblement. Cugel ramassa une autre pierre.

— Arrête ! implora le déodande d'une voix épuisée. Épargne-moi et je t'aiderai à rester en vie.

— Comment cela ? demanda Cugel.

— Tu cherches à voyager dans le sud. Or, d'autres qui sont pareils à moi habitent dans des cavernes le long de la route : tu ne pourras leur échapper que si je te guide par des chemins qu'ils ne fréquentent pas.

— Tu peux faire cela ?

— Oui, si tu t'engages à épargner ma vie.

— Parfait. Mais je dois prendre des précautions ; si tu es assoiffé de sang, tu pourrais oublier nos accords.

— Tu m'as estropié ; quelle autre protection te faut-il ? s'écria le déodande.

Néanmoins Cugel attacha les bras de la créature et passa un licol autour de son épaisse gorge noire.

Ils se remirent donc en route de cette façon, le déodande boitillant et sautillant, tout en guidant Cugel par des chemins détournés au-dessus de certaines cavernes.

Les montagnes s'élevaient de plus en plus ; les vents grondaient, répercutés par l'écho des gouffres rocaillieux. Cugel questionnait sans cesse le déodande au sujet de Magnatz, mais obtenait pour tout renseignement l'affirmation que Magnatz n'était qu'un mythe.

Ils arrivèrent enfin sur un haut plateau sablonneux, dominant les basses terres, et le déodande annonça qu'ils se trouvaient à la limite des parages qui lui étaient familiers.

— Qu'y a-t-il dans ces vallées ? demanda Cugel.

— Je n'en ai aucune idée ; je ne me déplace jamais plus loin. À présent relâche-moi et poursuis ta route. Moi, je vais retourner parmi mes semblables.

Cugel secoua la tête.

— La nuit approche. Qu'est-ce qui t'empêchera de me suivre pour m'attaquer de nouveau ? Je préfère te tuer.

Le déodande eut un rire attristé.

— Trois de mes camarades nous suivent. Ils ne se sont tenus à distance que parce que je leur ai fait signe. Tue-moi et tu ne te réveilleras pas demain matin pour voir se lever le soleil.

— Alors nous allons continuer à voyager ensemble, décida Cugel.

— Comme tu veux.

Cugel prit la direction du sud, le déodande claudiquant à sa suite. La vallée devint un gouffre parsemé d'énormes rochers. En se retournant, Cugel aperçut des formes noires qui se déplaçaient dans l'ombre. Le déodande eut un ricanement significatif et dit à Cugel :

— Il serait bon que tu fasses halte immédiatement ; pourquoi attendre l'obscurité ? La mort est moins horrible quand il fait clair.

Cugel ne répondit rien, mais avança de son pas le plus rapide. La piste quitta la vallée, grimpant vers une haute prairie, où l'air était vif. Des mélèzes et des cèdres la bordaient de part et d'autre. Un ruisseau coulait parmi les plantes et les herbes. Le déodande commençait à donner des signes d'inquiétude, en tirant sur son licol ou en clopinant avec exagération. Cugel ne voyait pas les raisons de cette attitude : hormis la présence des déodandes, le pays semblait sans danger.

— Pourquoi me retardes-tu ? s'impatienta Cugel. J'espère trouver un refuge de montagne avant la tombée de la nuit. Tu me gênes en te faisant traîner et en boitant de la sorte.

— Tu aurais dû y penser avant de m'avoir estropié à coups de pierre, répondit le déodande. Après tout, je ne t'accompagne pas de mon plein gré.

Cugel regarda derrière lui. Les trois déodandes qui, au préalable, s'avançaient furtivement en se cachant parmi les rochers, les suivaient maintenant sans se dissimuler.

— N'as-tu pas d'influence sur l'horrible voracité de tes semblables ? s'enquit-il.

— Je ne puis refréner la mienne, répondit le déodande, et seul le fait que mes membres sont brisés m'empêche de te sauter à la gorge.

— Tiens-tu à la vie ? demanda Cugel, en portant ostensiblement la main à son épée.

— Dans une certaine mesure, mais pas avec l'attachement des vrais humains.

— Même si l'existence ne vaut pas cher pour toi, ordonne à tes compagnons de s'en retourner, de renoncer à leur sinistre poursuite.

— Ce serait une vaine démarche. Et puis, de toute façon, ta vie ne tient-elle pas qu'à un fil ? Vois plutôt, devant toi se dressent les montagnes de Magnatz !

— Ha ! murmura Cugel. N'as-tu pas prétendu que la renommée de cette région était purement mythique ?

— C'est exact ; mais je ne me suis pas étendu sur la nature du mythe.

Tandis qu'ils conversaient, un sifflement traversa l'air ; jetant un regard autour de lui, Cugel vit que les trois déodandes venaient de tomber, transpercés de flèches. D'un bosquet voisin, surgirent quatre jeunes gens en tenue de chasse marron. Ils avaient le teint clair et frais, des cheveux bruns, une belle stature, et semblaient bien disposés.

Le premier interpella Cugel :

— Comment se fait-il que vous veniez du nord inhabité ? Pourquoi, d'autre part, marchez-vous en compagnie de cette affreuse créature de la nuit ?

— Il n'y a là aucun mystère, exposa Cugel. Premièrement, le nord n'est pas inhabité ; il est encore peuplé de quelques centaines d'hommes. En ce qui concerne cet hybride noir qui tient d'un démon et d'un cannibale, je l'ai employé pour me guider, sain et sauf, à travers les montagnes, mais je suis mécontent de ses services.

— J'ai fait tout ce que l'on attendait de moi, répondit le déodande. Libère-moi conformément à notre pacte.

— Si tu veux, fit Cugel.

Il enleva les liens et le licol qui serrait la gorge de la créature. Le déodande s'éloigna en boitillant, après avoir jeté un regard furieux par-dessus son épaule. Cugel fit un signe au chef des chasseurs, qui lança un ordre à ses compagnons ; ils levèrent leurs arcs et criblèrent de flèches le déodande.

Cugel approuva d'un bref mouvement de tête.

— Mais qui êtes-vous ? demanda-t-il. Et qui est ce Magnatz dont la réputation rend les montagnes dangereuses pour les voyageurs ?

Les chasseurs se mirent à rire.

— C'est simplement une légende. Certes, il fut un temps où une terrible créature nommée Magnatz a vraiment vécu et, par

respect pour la tradition, nous, les habitants du village de Vull, continuons à désigner l'un de nous pour faire l'office de Guetteur. Mais cette histoire ne mérite aucune autre créance.

— Il est étrange, fit remarquer Cugel, que la tradition exerce une influence aussi étendue.

Les chasseurs haussèrent les épaules d'un air indifférent.

— La nuit approche ; il est temps de rentrer. Vous êtes libre de vous joindre à nous, car vous trouverez à Vull une taverne où vous pourrez vous reposer.

— Je profite avec plaisir de votre compagnie.

Le groupe s'engagea sur la piste. Tout en marchant, Cugel se renseigna sur la route du sud, mais les chasseurs ne lui apprirent pas grand-chose.

— Le village de Vull est situé au bord du lac du même nom, qui n'est pas navigable à cause de ses tourbillons, et rares sont ceux qui parmi nous ont exploré les montagnes du sud. On dit qu'elles sont arides et qu'à leur pied s'étend un désert inhospitalier et gris.

— Peut-être bien que Magnatz rôdaille dans les montagnes de l'autre côté du lac ? hasarda finement Cugel.

— La tradition est muette à cet égard, répondirent les chasseurs.

Après une heure de marche, le groupe atteignit Vull, un village dont l'opulence surprit Cugel. Les habitations étaient solidement construites en pierre et en madriers, les rues tracées avec goût et bien entretenues. Il y avait un marché public, un grenier communal, un hôtel de ville, un magasin, plusieurs tavernes, un certain nombre de résidences modérément luxueuses. Comme les chasseurs avançaient dans la rue principale, un homme les interpella :

— Importante nouvelle ! Le Guetteur est mort !

— Vraiment ? s'enquit le chef des chasseurs, vivement intéressé. Qui le remplace provisoirement ?

— C'est Lafel, le fils de l'hetman : qui d'autre pourrait le faire ?

— En effet, qui d'autre ? fit remarquer le chasseur.



— Le poste de Guetteur serait donc tenu en si haute estime ? demanda Cugel.

Le chasseur haussa les épaules.

— Il serait plus exact de le définir comme une sinécure de tradition. Mais regardez qui se trouve à la porte de l'hôtel de ville ! (Il désigna un homme trapu et large d'épaules, revêtu d'un caftan marron garni de fourrure et coiffé d'un bicorné noir.) Voilà Hylam Wiskode, l'hetman en personne. Ho, Wiskode ! Nous avons rencontré un voyageur venu du nord !

Hylam Wiskode s'approcha et salua Cugel avec courtoisie.

— Soyez le bienvenu ! Un étranger est une nouveauté pour nous ; notre hospitalité vous est acquise !

— Je vous en remercie vraiment, répondit Cugel. Je ne m'attendais pas à un accueil aussi affable dans les montagnes de Magnatz, qui terrifient le monde entier.

L'hetman rit dans sa barbe.

— Les erreurs d'interprétation sont partout répandues ; certes, vous pourrez trouver certaines de nos coutumes bizarres et archaïques, telle que la survivance des Guetteurs de Magnatz. Mais venez ! Voici notre meilleure taverne. Après que vous vous serez installé, nous souperons ensemble.

Cugel fut emmené dans une chambre confortable et bien aménagée. Rafraîchi par une bonne toilette, il ne tarda pas à rejoindre Hylam Wiskode dans la salle commune. Un souper appétissant lui fut servi, ainsi qu'une boire de vin.

Après le repas, l'hetman fit faire à Cugel le tour de la ville, qui jouissait d'une situation pittoresque au-dessus du lac.

Ce soir-là il semblait y avoir une animation particulière : partout des torchères projetaient des plumets de flamme, tandis que les habitants de Vull déambulaient dans les rues, s'arrêtant par petits groupes afin de discuter. Cugel s'enquit de la raison de cette évidente agitation.

— Est-ce à cause de la mort de votre Guetteur ?

— C'est exactement le cas, fit l'hetman. Nous observons nos traditions avec beaucoup de sérieux et le choix d'un nouveau Guetteur fait l'objet d'un débat général. Mais regardez : voici le magasin public, où est amassée la fortune de la collectivité. Désirez-vous jeter un coup d'œil à l'intérieur ?

— À votre disposition, fit Cugel. Si vous désirez inspecter l'or communal, je serai enchanté de me joindre à vous.

L'hetman poussa la porte.

— Il y a ici beaucoup plus que de l'or ! Dans ce coffre se trouvent des bijoux ; ce casier contient des monnaies anciennes. Ces balles renferment de fines soieries et des damas brodés ; sur le côté il y a des caisses d'épices précieuses, de liqueurs plus précieuses encore et d'ingénieux strass dépourvus de valeur. Mais je ne devrais pas m'exprimer ainsi devant vous, grand voyageur et homme d'expérience, qui avez eu l'occasion de contempler de vrais trésors.

Cugel soutint que la richesse de Vull n'était nullement négligeable. L'hetman s'inclina, plein de reconnaissance, et ils se rendirent sur une esplanade proche du lac, devenu maintenant une grande étendue sombre, faiblement éclairée par les étoiles.

L'hetman lui désigna une coupole qui se dressait à soixante-quinze toises en l'air au bout d'un mince pilier.

— Pouvez-vous deviner à quoi sert cette structure ?

— Il semblerait que ce soit là le poste du Guetteur, fit Cugel.

— Exact ! Vous êtes un homme perspicace. Quel dommage que vous soyez si pressé et ne puissiez vous attarder à Vull !

Cugel, réfléchissant à son escarcelle vide et aux richesses de l'entrepôt communal, eut un geste aimable.

— Je ne serais pas opposé à un tel séjour, mais, à franchement parler, ce voyage a épuisé mes ressources et je me vois obligé de rechercher quelque emploi lucratif. J'ai pensé à cette fonction de Guetteur, qui me semble être un poste d'un certain prestige.

— C'en est un, en effet, répondit l'hetman. Mon propre fils monte la garde cette nuit. Cependant il n'y a aucune raison pour que vous ne soyez pas un candidat convenable. D'ailleurs, le service n'est nullement pénible ; à vrai dire, ce poste est une sorte de sinécure.

Cugel commença à ressentir les soubresauts irrités de Firx.

— Et les émoluments ?

— Ils sont excellents. Le Guetteur jouit d'un grand prestige ici, à Vull, car il assure la protection générale (d'ailleurs de pure forme) contre un grand danger.

— Mais en quoi consistent exactement ses avantages ?

L'hetman réfléchit un instant puis, de l'index gauche, les énuméra sur les doigts de la main droite :

— Primo, il dispose d'une tour de guet confortable, garnie de coussins, avec un appareil optique grâce auquel les objets éloignés paraissent à portée de la main, un brasero pour le chauffage et un ingénieux système de communication. Secundo, les repas et les boissons qu'on lui sert, selon ses goûts et sur son ordre, sont de qualités supérieurs et gratuits. Tertio, le titre de Gardien du Trésor Public lui est généralement attribué ; en bref, ce titre lui confère pleins pouvoirs sur les richesses de Vull, dont il peut disposer à sa guise. Quarto, il peut choisir pour épouse la jeune fille qui lui paraît la plus séduisante. Enfin, quinto, il reçoit le titre de Baron et doit être salué avec un profond respect.

— Bien, bien, fit Cugel. Ce poste semble digne d'être pris en considération. Quelles responsabilités comporte-t-il ?

— Elles sont celles qu'implique la nomenclature. Le Guetteur doit monter la garde, car c'est là une des coutumes de l'ancien temps que nous observons. Ses fonctions ne sont guère pénibles, mais il ne doit pas bâcler sa tâche, car cela signifierait qu'il s'agit d'une bouffonnerie. Or, nous sommes des gens sérieux, même quand il s'agit de nos traditions les plus bizarres.

— Voilà des conditions sans détours, acquiesça Cugel judicieusement. Le Guetteur monte la garde ; rien ne pourrait être plus clairement exprimé. Mais qui est Magnatz, d'où peut-on craindre sa venue et comment le reconnaître ?

— Ce sont là des questions qu'il n'y a pas lieu de se poser, répondit l'hetman, puisque la créature, en principe, n'existe pas.

Cugel leva les yeux sur la tour de guet, puis laissa errer son regard sur le lac et le fixa ensuite sur l'entrepôt du trésor public.

— Par la présente déclaration je sollicite ce poste, à condition que toutes les modalités soient telles que vous venez de les exposer.

Firx infligea aussitôt de violentes douleurs aux entrailles de Cugel. Courbé en deux, Cugel se tint le ventre, puis se redressa et, ayant présenté des excuses à l'hetman stupéfait, se mit à l'écart.

— Patience, Firx ! implora-t-il. Un peu de retenue ! N'as-tu aucun sens des réalités ? Ma bourse est vide ; il y a encore un très long chemin à parcourir ! Pour entreprendre n'importe quelle expédition, je dois recouvrer mes forces et remplir mon escarcelle. Je n'ai l'intention d'occuper cet emploi que le temps nécessaire pour atteindre ce double but. Après quoi l'on pourra courir la poste jusqu'à Almery !

Firx modéra de mauvaise grâce ses démonstrations et Cugel alla rejoindre l'hetman, qui l'attendait.

— Il n'y a rien de changé, dit Cugel. J'ai fait mon examen de conscience et je crois que je peux remplir convenablement les obligations de l'emploi.

— Je suis ravi de l'entendre, approuva l'hetman. Vous constaterez que mon exposé des faits est exact à chaque point de vue essentiel. De mon côté j'ai réfléchi et je peux dire sans hésiter que nul de mes concitoyens n'aspire à une situation aussi élevée, en foi de quoi je vous proclame Guetteur de la Cité !

D'un geste cérémonieux, l'hetman sortit une chaîne dorée qu'il passa au cou de Cugel.

Ils retournèrent vers la taverne et, chemin faisant, les gens de Vull, remarquant le collier doré, pressèrent l'hetman de questions fébriles.

— Oui, leur répondit-il. Ce gentilhomme m'a donné la preuve de ses capacités et je viens de le proclamer Guetteur de la Cité !

À cette nouvelle, les habitants de Vull se montrèrent généreusement expansifs et félicitèrent Cugel comme s'il avait résidé parmi eux sa vie durant.

Tout le monde afflua à la taverne ; on servit du vin et des mets épicés ; des cornemuses apparurent et il y eut des danses bienséantes, ainsi que des réjouissances.

Au cours de la soirée Cugel remarqua une fille d'une extrême beauté, dansant avec un jeune homme qui était l'un des quatre

chasseurs. Cugel poussa du coude l'hetman, pour attirer son attention sur la fille.

— Ah ! oui, c'est la délicieuse Marlinka ! Elle danse avec un garçon qu'elle a l'intention, je crois, d'épouser.

— Mais ses intentions peuvent changer, n'est-ce pas ? s'informa Cugel.

L'hetman cligna de l'œil malicieusement.

— Elle vous plaît ?

— Infiniment, et puisque c'est une des prérogatives de ma charge, je décide de choisir cette délicieuse créature pour épouse. Que la cérémonie ait lieu séance tenante !

— Si vite ? s'étonna l'hetman. Ma foi, le sang chaud de la jeunesse ne souffre aucun délai.

Il fit un signe à la jeune fille, qui arriva en dansant gaiement vers leur table. Cugel se leva et s'inclina profondément.

— Marlinka, dit l'hetman, le Guetteur de la Cité te trouve séduisante et désire te prendre pour épouse.

Marlinka parut d'abord surprise, puis amusée. Elle décocha une œillade polissonne à Cugel et lui fit une révérence moqueuse.

— Le Guetteur me fait grand honneur, dit-elle.

— De plus, annonça l'hetman, il exige que le mariage soit célébré sur-le-champ.

Marlinka regarda Cugel d'un air dubitatif, puis lança un coup d'œil par-dessus son épaule vers le jeune homme avec qui elle venait de danser.

— Très bien, fit-elle, comme il vous plaira.

On célébra le mariage et Cugel, en contemplant de plus près son épouse, découvrit que Marlinka était une créature d'une délicieuse vitalité, dotée de manières charmantes et d'un physique ravissant.

— Viens, murmura-t-il, en lui prenant la taille, sauvons-nous un moment pour sceller notre entente conjugale.

— Pas si vite, chuchota Marlinka, je dois prendre le temps de me ressaisir ; une telle émotion m'a bouleversée !

Elle se libéra et partit en dansant.

Il y eut d'autres festolements et réjouissances. À son grand déplaisir, Cugel s'aperçut que Marlinka dansait de nouveau avec son ancien fiancé. Il la vit embrasser le jeune homme avec une incontestable ardeur. Cugel s'approcha du couple, arrêta la danse, prit son épouse à part.

— Une telle conduite n'est pas très convenable ; tu n'es mariée que depuis une heure !

À la fois surprise et déconcertée, Marlinka se mit à rire, puis se renfrogna, puis rit de nouveau et promit de se conduire avec plus de dignité. Cugel essaya de l'entraîner dans sa chambre, mais une fois de plus elle déclara que le moment était mal choisi.

Cugel poussa un profond soupir de déception, mais se consola en se rappelant ses autres prérogatives : le libre accès au trésor public, par exemple. Il se pencha vers l'hetman.

— Puisque je suis à présent le gardien titularisé des richesses communales, il serait prudent que je prenne connaissance en détail du trésor sur lequel je suis chargé de veiller. Si vous voulez avoir la bonté de me confier les clés, je vais aller faire un rapide inventaire.

— Bien mieux, répondit l'hetman, je vais vous accompagner et ferai tout ce que je peux pour vous aider.

Ils se rendirent à l'entrepôt. L'hetman déverrouilla la porte et fit de la lumière. Cugel entra, examina les objets de valeur.

— Je vois que tout est en ordre et peut-être est-il judicieux de ne commencer un inventaire détaillé qu'à tête reposée. Mais dans l'entre-temps...

Cugel s'approcha du coffre à bijoux, sélectionna plusieurs gemmes et commença à les entasser dans sa sacoche.

— Un moment, fit l'hetman. Je crains que vous ne vous incommodiez. Vous serez pourvu sous peu de riches vêtements de drap dignes de votre sang. Il est plus pratique de garder sa fortune ici, dans la chambre du trésor ; pourquoi vous encombrer de choses lourdes ou courir le risque de les perdre ?

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, fit remarquer Cugel, mais je veux faire bâtir une demeure ayant vue sur le lac et j'aurai besoin de fonds pour les frais de construction.

— Chaque chose en son temps. Les travaux ne pourront commencer avant que vous ayez visité la région et choisi le site le plus favorable.

— C'est vrai, admit Cugel. Je prévois que je vais avoir fort à faire. Mais pour le moment... revenons à la taverne ! Mon épouse est trop pudique, mais je ne souffrirai plus aucun délai !

Mais quand ils revinrent à la taverne, Marlinka était introuvable.

— Elle est sans doute allée mettre une robe d'intérieur pour vous séduire, suggéra l'hetman. Patientez !

Cugel prit un air pincé, d'autant plus mécontent qu'il remarqua que le jeune chasseur avait également disparu.

Les réjouissances reprirent de plus belle et, après de nombreux toasts, Cugel fut légèrement éméché. On dut le porter dans sa chambre.

De bonne heure le matin l'hetman vint frapper à sa porte. Cugel lui ayant crié d'entrer, il vint lui déclarer :

— Nous devons monter tout de suite sur la tour de guet. Mon propre fils vient de passer la nuit à veiller sur Vull, car notre tradition exige une constante vigilance.

Cugel s'habilla de mauvaise grâce et sortit avec l'hetman dans l'air frais du matin. Ils se rendirent à la tour de guet, qui stupéfia Cugel, à la fois par sa hauteur et par l'élégante simplicité de sa construction, la coupole étant juchée en l'air, à cent cinquante mètres, sur un frêle pilier !

Une échelle de corde était le seul moyen d'accès. L'hetman se mit à l'escalader et Cugel suivit derrière. L'échelle se balançait et tressautait de telle sorte que Cugel en avait le vertige.

Ils atteignirent sains et saufs la coupole et le fils de l'hetman, qui tombait de fatigue, put redescendre. Cugel trouva la coupole moins luxueusement aménagée qu'il ne s'y attendait. En fait, elle semblait presque austère. Il en fit la remarque à l'hetman, qui déclara que l'on pouvait aisément remédier aux imperfections.

— Exposez simplement vos besoins : ils seront satisfaits.

— Eh bien, il me faudra un tapis de haute laine pour le plancher – les tons vert et or seraient les plus heureux. Je réclame un lit plus élégant et plus large que la minable pailleasse

que j'aperçois près du mur, car mon épouse Marlinka passera ici le plus clair de son temps. Par-là, un petit meuble pour les bijoux et les objets de valeur ; ici une desserte pour les friandises et là-bas un plateau pour le brûle-parfum. À cet emplacement je désire un tabouret avec un seau à glace pour les vins.

L'hetman consentit volontiers à tout cela.

— Vos demandes seront satisfaites. Mais nous devons maintenant parler de votre service, qui est si simple qu'il n'a presque pas besoin d'être expliqué en détail : vous devez guetter la venue de Magnatz.

— Je le comprends, mais il me vient à l'esprit, une fois de plus, une pensée subsidiaire : pour travailler avec le maximum d'efficacité, il serait bon que je sache quelle chose ou quel être je dois guetter. Magnatz pourrait se promener tranquillement le long de l'esplanade sans être gêné, si j'étais incapable de le reconnaître. De quoi a-t-il l'air ?

L'hetman secoua la tête.

— Je ne puis le dire. Sa description se perd dans la nuit des temps. Tout ce que rapporte la légende, c'est qu'un sorcier l'a dupé, mis en échec et emmené. (L'hetman s'approcha du créneau d'observation.) Regardez : voici un dispositif optique. Fonctionnant selon un ingénieux principe, il grossit et agrandit les vues sur lesquelles vous le dirigez. De temps en temps vous pouvez décider d'inspecter des points de repère sur le territoire. Là-bas, c'est le mont Temus ; en dessous il y a le lac Vull, où personne ne peut naviguer à cause de ses tourbillons et de ses remous. Dans cette direction se trouve la Passe de Padagar, qui mène vers l'est au pays de Merce. Vous pouvez tout juste apercevoir le tumulus commémoratif que fit élever Guzpah le Grand lorsqu'il amena huit armées pour attaquer Magnatz. Magnatz érigea un autre tumulus – voyez ce grand mamelon vers le nord ? – pour recouvrir leurs corps massacrés. Et voici la faille que Magnatz a percée à travers les montagnes, pour permettre à l'air rafraîchissant de circuler au fond de la vallée. De l'autre côté du lac s'étendent certaines ruines titanesques, vestiges du palais de Magnatz.



Cugel scruta ces divers points de repère au moyen de l'appareil optique.

— Ce Magnatz était sous tous les rapports une créature d'une monstrueuse puissance.

— C'est ce que prétend la légende. Maintenant, un dernier point. Si Magnatz apparaîût — hypothèse saugrenue et risible, bien entendu — vous devez tirer cette corde, qui fait sonner le grand gong. Nos lois interdisent rigoureusement de sonner le gong, sauf à l'apparition de Magnatz. Le châtiment d'un tel crime est extrêmement sévère. En fait, le dernier Guetteur a trahi les consignes de ses hautes fonctions en sonnant le gong sans motif. Inutile de vous dire qu'il a été condamné à une lourde peine et qu'après qu'il eut été broyé entre des chaînes entrecroisées, ses restes ont été jetés dans un tourbillon.

— Quel stupide individu ! fit remarquer Cugel. Pourquoi perdre tant de fortune, de bonne chère et d'honneurs en s'amusant à faire l'âne ?

— Nous avons tous été de cette opinion, indiqua l'hetman.

Cugel fronça les sourcils.

— Son geste me rend perplexe. Était-ce un jeune homme, pour avoir cédé si facilement à un caprice futile ?

— On ne peut même pas invoquer cette excuse en sa faveur. C'était un sage de quatre-vingts ans et il y en avait soixante qu'il servait notre cité comme Guetteur.

— Sa conduite n'en apparaîût que plus incroyable, commenta Cugel d'un air étonné.

— Tout le monde à Vull a eu le même sentiment. (L'hetman se frotta vivement les mains.) Je crois que nous avons discuté de toutes les questions essentielles ; je vais partir maintenant et vous laisser à l'agréable exercice de vos fonctions.

— Un instant, dit Cugel. J'insiste pour obtenir certains changements et améliorations : le tapis, le petit meuble, des coussins, le plateau, le lit.

— Bien entendu, répondit l'hetman. (Il pencha la tête au-dessus du garde-fou, vociféra des ordres à des gens en bas. Il n'y eut pas de réponse immédiate et l'hetman en fut irrité.) Comme c'est ennuyeux ! s'exclama-t-il. Apparemment il faut que je m'occupe moi-même de la question.

Il commença à descendre l'échelle de corde. Cugel le rappela.

— Avez la bonté de m'envoyer ici mon épouse Marlinka, car il y a certaines questions que je désire aborder avec elle.

— Je vais me mettre à sa recherche immédiatement, lui lança l'hetman par-dessus son épaule.

Quelques minutes plus tard, la grande poulie fit entendre un craquement ; l'échelle fut abaissée à l'extrémité de la corde qui la supportait. Regardant sur le côté, Cugel vit que les coussins allaient être montés. La lourde corde supportant l'échelle s'enroula autour de la poulie, élevant un filin léger – à peine autre chose qu'un fort cordon – et ce cordon amenait les coussins. Cugel les examina avec désapprobation : ils étaient vieux et poussiéreux, nullement de la qualité qu'il envisageait. Il ne manquerait certainement pas d'insister pour qu'on lui en fournisse d'une qualité supérieure ! Il était possible que l'hetman n'envoyât ceux-là qu'à titre provisoire, en attendant que des coussins ayant l'élégance requise puissent lui être procurés. Cugel approuva d'un hochement de tête : c'était là évidemment l'explication.

Il fit un tour d'horizon. Magnatz n'était en vue nulle part. Il balança ses bras une ou deux fois, marcha de long en large, alla plonger son regard dans la grand-place, où il s'attendait à trouver des artisans en train de rassembler le matériel qu'il avait commandé. Mais il n'y avait aucune activité de cette sorte ; les citadins semblaient vaquer à leurs occupations habituelles. Haussant les épaules, Cugel alla faire un autre tour d'horizon. Comme précédemment, Magnatz était invisible.

De nouveau il alla surveiller la grand-place. Il se renfroga, plissa les yeux ; n'était-ce pas son épouse Marlinka qui passait en compagnie d'un jeune homme ? Il mit au point son appareil optique sur la souple silhouette : c'était bien Marlinka, et le jeune homme qui lui serrait le coude avec une insolente familiarité n'était autre que son ex-fiancé, le chasseur ! Cugel serra les dents, sous l'effet de l'outrage. Une telle conduite devait cesser ! Quand Marlinka se présenterait, il lui parlerait énergiquement à ce sujet.

Le soleil atteignit son zénith ; la corde frissonna. Regardant sur le côté, Cugel vit que l'on hissait son repas de midi dans un

panier et se frotta les mains à l'idée de faire bonne chère. Mais, quand il eut ouvert le panier, il n'y trouva que la moitié d'une miche de pain, un gros morceau de viande coriace et un flacon de vin léger. Cugel jeta un regard consterné sur cette maigre pitance et résolut de descendre sur-le-champ pour mettre les choses au point. Il s'éclaircit la gorge, demanda à grands cris qu'on lui montât l'échelle. Personne ne parut l'entendre. Il appela plus fort. Une ou deux personnes levèrent la tête sans trop de curiosité, puis s'en allèrent à leurs affaires. Cugel secoua rageusement le filin, le hala par-dessus la poulie, mais aucune corde et aucune échelle n'apparut. Le mince cordon formait une boucle sans fin, ne pouvant supporter à peu près qu'un panier à repas.

Pensivement Cugel alla s'asseoir et examina la situation. Puis, dirigeant une fois de plus l'appareil optique sur la grand-place, il se mit à la recherche de l'hetman, le seul homme à qui il pouvait s'adresser pour obtenir satisfaction.

Tard dans l'après-midi, Cugel eut la chance d'observer la porte de la taverne, juste au moment où l'hetman en sortait en titubant, très émoustillé visiblement par ses libations. Cugel l'appela impérieusement ; l'hetman s'arrêta net, regarda autour de lui pour chercher d'où provenait cette voix, secoua la tête d'un air perplexe et continua à traverser la place.

Le soleil déclina au-dessus du lac Vull ; les tourbillons formaient des spirales roussâtres et noires. Le souper de Cugel arriva : un plat de poireaux cuits à l'eau et un bol de bouillie d'avoine. Il n'y accorda que peu d'intérêt et alla se pencher sur le côté de la coupole.

— Envoyez-moi l'échelle ! cria-t-il. La nuit tombe ! En l'absence de lumière, il est vain de guetter la venue de Magnatz !

Comme précédemment, ses appels demeurèrent sans écho. Firx parut soudain prendre conscience de la situation et infligea plusieurs élancements aigus aux viscères de Cugel.

Cugel passa une nuit agitée. Comme des fêtards sortaient de la taverne, il les héla pour se plaindre de son triste sort, mais il aurait pu aussi bien ménager son souffle.

Le soleil se montra au-dessus des montagnes. Le repas matinal de Cugel était de qualité convenable, mais très en dessous du niveau décrit par Hylam Wiskode, l'hetman de Vull à la langue mensongère. Rageusement, Cugel hurla des ordres aux gens d'en bas, mais nul n'y prêta attention. Il respira profondément. Il semblait maintenant qu'il fût livré à ses seules ressources.

Mais alors quoi ? Était-ce pour rien qu'il s'appelait Cugel l'Astucieux ? Il se mit à envisager divers moyens de descendre de la tour de guet. Le cordon par lequel on lui montait sa nourriture était beaucoup trop fin. S'il le doublait ou le redoublait pour qu'il pût supporter son poids, il ne lui procurerait que le quart de la distance au sol. Ses vêtements et ses cuirs, lacérés et noués bout à bout, lui procureraient encore quelques toises, le laissant pendiller à mi-chemin en l'air. Le pilier supportant la coupole n'offrait aucune prise pour les pieds. Avec des outils appropriés et assez de temps devant lui, il serait capable de tailler des marches à l'extérieur de la tour, ou même de raccourcir entièrement la tour, pour la réduire, en fin de compte, à l'état d'un court tronçon d'où il pourrait sauter à terre...

Le projet était irréalisable. Cugel s'effondra, désespéré, parmi les coussins. Tout était clair maintenant. Il avait été dupé. Il était un prisonnier. Pendant combien de temps le précédent Guetteur était-il resté à son poste ? Pendant soixante ans ? Cette perspective n'était nullement réjouissante.

Firx, qui était de cet avis, donnait de furieux coups de bec et d'ongles, qui s'ajoutaient aux malheurs de Cugel.

Ainsi passèrent des jours et des nuits. Cugel ne cessait de broyer du noir et contemplait la population de Vull avec un vif ressentiment. Par moments il était tenté de sonner le grand gong, comme son prédécesseur avait été amené à le faire, mais, en se rappelant la peine qu'il avait subie, il se contenait.

Cugel se familiarisa avec chaque aspect de la ville, du lac et du paysage. Le matin, de lourdes brumes recouvraient le lac ; au bout de deux heures une brise les dissipait. Les tourbillons gémissaient avec un bruit de succion, oscillant ici et là, et les pêcheurs de Vull osaient à peine s'écarter du rivage à plus d'une

longueur de barque. Bientôt Cugel parvint à reconnaître tous les villageois et apprit les habitudes particulières de chacun. Marlinka, sa perfide épouse, traversait souvent la grand-place, mais l'idée ne lui venait même pas de lever les yeux vers lui. Cugel avait bien repéré la maison où elle habitait et il la surveillait constamment avec l'appareil optique. Si elle s'amusait avec le jeune chasseur, elle cachait admirablement son jeu et ne donnait aucune prise aux noirs soupçons de Cugel.

La qualité de la nourriture ne s'améliorait pas et il n'était pas rare qu'on oubliât de lui monter son repas. Firx était d'humeur constamment acariâtre et Cugel arpentait l'espace exigu de la coupole à grands pas de plus en plus frénétiques. Peu après le coucher du soleil, à la suite d'une admonestation particulièrement douloureuse de Firx, Cugel s'arrêta brusquement de tourner en rond. Descendre de la tour était extrêmement simple ! Pourquoi avait-il mis si longtemps à le comprendre ? Cugel l'Astucieux... en effet !

Il lacéra en bandes chaque morceau de tissu disponible dans la coupole, ce qui lui permit de tresser une corde longue de six mètres. Maintenant il devait attendre que la ville s'endorme : encore une heure ou deux.

Firx l'assaillit une fois de plus et Cugel s'écria :

— La paix, scorpion ! C'est cette nuit que nous nous évadons de cette tourelle ! Ton agitation est superflue !

Firx arrêta sa démonstration et Cugel alla examiner la grand-place. La nuit était fraîche et brumeuse : un temps idéal pour ses desseins. En outre, les gens de Vull se couchaient tôt.

Cugel leva avec précaution le filin sur lequel on lui montait sa nourriture ; il le doubla, le redoubla et le redoubla de nouveau, formant ainsi un câble d'une solidité amplement suffisante pour le supporter. Il fit une boucle à une extrémité, attacha l'autre à la poulie. Après avoir inspecté l'horizon d'un dernier regard circulaire, il enjamba le rebord de la coupole, descendit jusqu'à l'extrémité du câble, s'introduisit dans la boucle où il resta assis, se balançant à quelque cent vingt mètres au-dessus de la grand-place. Il attacha un de ses souliers à l'extrémité de sa corde de six mètres pour faire poids et, après quelques essais de lancement, parvint à l'enrouler comme un

lasso lesté autour de la colonne. Il tira sur la corde afin de s'approcher tout contre le pilier. Avec des précautions infinies il se dégagea de sa balançoire et, se servant du lasso entourant la colonne comme d'un frein, il se laissa lentement glisser vers le sol.

S'étant vivement dissimulé dans un coin sombre, il se rechaussa. Il venait à peine de se relever que la porte de la taverne s'ouvrit toute grande et Hylam Wiskode, fortement imbibé, sortit en vacillant. Cugel eut un sourire sinistre et suivit l'hetman à la démarche titubante dans un chemin de traverse.

Un seul coup derrière la tête suffit ; l'hetman culbuta dans un fossé. Cugel se jeta aussitôt sur lui et, d'une main leste, lui prit ses clés. Se rendant ensuite à l'entrepôt du trésor public, il déverrouilla la porte, se faufila à l'intérieur et remplit un sac avec des gemmes, des monnaies, des flacons d'essences précieuses, des reliques, et autres trésors.

Cugel ressortit et suivit une rue qui menait à un embarcadère au bord du lac. Il cacha son butin sous un filet. Puis il se rendit à la villa de son épouse Marlinka. Rasant les murs, il aperçut une fenêtre ouverte, l'enjamba et se trouva dans sa chambre.

Elle fut réveillée par des mains posées sur sa gorge. Elle voulut crier, mais il lui coupa le souffle :

— C'est moi, grinça-t-il. Cugel, ton mari ! Lève-toi et suis-moi. En silence, si tu tiens à la vie !

Terrifiée, la fille s'exécuta. Sur l'ordre de Cugel, elle jeta une cape sur ses épaules et glissa ses pieds dans des sandales.

— Où allons-nous ? murmura-t-elle d'une voix tremblante.

— Peu importe. Allons, viens – passe par la fenêtre. Ne fais aucun bruit !

Quand elle fut dehors, dans le noir, Marlinka leva un regard horrifié vers la tour de guet.

— Qui est de garde ? Qui protège Vull contre Magnatz ?

— Personne n'est de garde, répondit Cugel. La tour est vide !

Pliant les genoux, elle s'affaissa sur le sol.

— Debout ! ordonna Cugel. Debout ! Nous devons partir !

— Mais personne n'assure le guet ! Cela conjure le sort qu'un magicien a jeté sur Magnatz, qui a juré de revenir quand la surveillance cesserait !

Cugel obligea la fille à se relever.

— Cela ne me regarde pas. Je décline toute responsabilité. N'avez-vous pas cherché à me tromper et à faire de moi une victime ? Où étaient les coussins ? Où étaient les bons repas ? Et toi, mon épouse, où étais-tu ?

La fille pleurait à chaudes larmes dans ses mains, tandis que Cugel l'entraînait au débarcadère. Il tira vers lui un bateau de pêcheur, lui ordonna d'y monter, jeta son butin à bord.

Détachant le bateau, il arma les avirons et se mit à ramer vers le milieu du lac. Marlinka était épouvantée.

— Les tourbillons vont nous faire couler ! Avez-vous perdu la raison ?

— Pas du tout ! J'ai soigneusement étudié les tourbillons et je connais d'une façon précise le rayon d'action de chacun d'eux.

Cugel s'éloignait sur le lac, en comptant chaque coup d'avirons et en observant les étoiles.

— Deux cents brassées à l'est... Cent brassées au nord... Deux cents brassées à l'est...

Ainsi ramait Cugel, pendant que, à leur droite et à leur gauche, retentissait la suction de l'eau tourbillonnante. Mais la brume s'était amassée, cachant les étoiles, et Cugel fut contraint de jeter l'ancre.

— Cela suffit, dit-il. Nous sommes en sécurité maintenant et il nous reste beaucoup de choses à faire ensemble.

La fille eut un mouvement de recul à l'autre extrémité du bateau. Cugel marcha vers l'arrière et la rejoignit.

— Me voilà, mon épouse ! N'es-tu pas remplie de joie en nous voyant enfin seuls ? Certes, ma chambre était plus confortable à la taverne, mais ce bateau fera l'affaire.

— Non, gémit-elle, ne me touchez pas ! La cérémonie était dénuée de sens, ce n'était qu'une ruse pour vous persuader de servir comme Guetteur.

— Pendant une soixantaine d'années, sans doute, jusqu'à ce que je sonne le gong par désespoir ?

— Je n'y suis pour rien ! Je ne suis coupable que d'une plaisanterie ! Mais que va-t-il advenir de Vull ? Personne ne guette et le sort est conjuré !

— Tant pis pour les habitants déloyaux de Vull ! Ils ont perdu leur trésor, leur plus belle fille, et quand se lèvera le jour Magnatz marchera contre eux !

Marlinka poussa un cri déchirant, qui s'étouffa dans la brume.

— N'invoquez jamais ce nom maudit !

— Pourquoi pas ? Je le clamerai à travers l'eau ! J'apprendrai à Magnatz que le sort est conjuré, qu'il peut venir maintenant prendre sa revanche !

— Non, non, surtout pas !

— Alors tu dois m'accorder ce que j'attends de toi.

La fille céda en pleurant et enfin une pâle lueur rouge filtrant à travers la brume annonça l'aurore. Cugel se leva dans le bateau, mais tout point de repère était encore invisible.

Une heure s'écoula ; le soleil était maintenant levé. Les gens de Vull allaient découvrir que leur Guetteur était parti et, avec lui, leur trésor. Cugel rit sous cape. Une brise soulevait maintenant la brume, révélant les sites qu'il avait gravés dans sa mémoire. Il bondit vers la proue, voulut lever l'ancre, mais, à son grand ennui, elle était coincée.

Il tira par saccades, puis d'une manière continue, et le filin remonta légèrement. Cugel tira de toutes ses forces. Du fond de l'eau arriva un énorme bouillonnement.

— Un tourbillon ! s'écria Marlinka, terrifiée.

— Il n'y a pas de tourbillon ici, fit Cugel d'une voix haletante, et il tira de plus belle.

L'amarre sembla se relâcher et Cugel hala le filin. En regardant par-dessus le bordage, il aperçut dans l'eau une immense face blême. L'ancre s'était accrochée à une narine. Il vit les yeux s'ouvrir en clignotant.

Cugel rejeta le filin, sauta sur les avirons et se mit à ramer comme un fou vers la rive sud.

Une main aussi grande qu'une maison sortit de l'eau, en tâtonnant. Marlinka hurla d'épouvante. Il y eut une grande effervescence, une houle prodigieuse qui rejeta le bateau comme une coquille sur le rivage, et Magnatz se dressa sur son séant au milieu du lac Vull.



Dans le village retentit la sonnerie d'alarme du gong, pareille à un glas en délire.

Magnatz se leva sur les genoux, l'eau et la vase ruisselant de son corps immense. L'ancre qui avait percé sa narine pendait toujours à la même place et un épais liquide noir coulait de la blessure. Il leva un bras énorme et donna une claque furibonde sur le bateau. Le coup souleva une muraille d'écume, qui engloutit l'embarcation, éparpilla le trésor, plongea Cugel et la fille dans les sombres profondeurs du lac.

Cugel donna force coups de pied pour se propulser vers le haut et il remonta à la surface bouillonnante du lac. Magnatz était maintenant debout et regardait dans la direction de Vull.

Cugel nagea vers la grève, y aborda en titubant. Marlinka devait s'être noyée, car on ne l'apercevait nulle part. De l'autre côté du lac, Magnatz se frayait lentement un chemin vers le village.

Cugel n'attendit pas plus longtemps. Il fit demi-tour et courut à toute vitesse au flanc de la montagne.

### 3

## PHARESME LE SORCIER

Les montagnes s'estompaient derrière Cugel, vers le nord, ne formant plus qu'une masse fuligineuse avec leurs sombres défilés, leurs petits lacs, leurs hautes murailles de pierre où résonnait l'écho. Cugel erra quelque temps dans une région de basses collines arrondies, qui avaient la couleur et le grain du vieux bois. Le long de leurs crêtes, des bosquets d'arbres bleu-noir s'étendaient, très denses. Puis il tomba sur une piste étroite qui le conduisit vers le sud par de longs et sinueux détours. Il déboucha finalement sur une vaste plaine imprécise. À environ quatre cents toises à main droite, s'élevait une rangée de grandes falaises, qui attirèrent aussitôt son attention, lui procurant une obsédante impression de *déjà-vu*. Il les contempla, désorienté. Un jour, au temps jadis, il avait connu ces falaises : où ? comment ? Sa mémoire ne lui fournit aucune réponse.

Pour se reposer il s'installa sur un rocher couvert de lichen, mais voilà que Firx, le mentor que Iucounu le Magicien Rieur avait implanté dans les viscères de Cugel, s'impatia et lui infligea une douleur stimulante. Cugel sauta sur ses pieds, en gémissant avec lassitude. Il brandit un poing menaçant vers le sud-ouest, dans la direction présumée d'Almery :

— Iucounu ! Iucounu ! Si je pouvais te rendre le dixième de tes offenses, le monde s'exclamerait sur ma férocité !

Il se mit à descendre la piste au pied des falaises qui avaient éveillé en lui des réminiscences aussi poignantes qu'indéfinissables. Tout en bas, la plaine s'étendait très loin, couvrant aux trois quarts l'horizon de teintes semblables au

rocher tapissé de lichen que Cugel venait de quitter : taches noires des régions boisées ; poussière grisâtre dans une vallée pleine de ruines ; indescriptibles sillons gris-vert, lavande ou gris-brun ; luisance cuivreuse de deux grandes rivières qui se perdaient dans la brume des lointains.

Le bref repos de Cugel n'avait fait que raidir ses articulations ; il boitillait et sa sacoche lui meurtrissait la hanche. Mais plus pénible encore était la faim qui lui tenaillait l'estomac. Un autre compte à régler avec Iucounu, qui avait expédié Cugel dans les déserts du nord en le chargeant d'une mission cruellement futile ! Iucounu, il fallait le reconnaître, lui avait fourni une amulette qui transformait toute substance normalement immangeable telle que le bois, l'herbe, la corne, les cheveux, l'humus, et autres, en une pâte comestible. Malheureusement – et c'était là une preuve de l'humour caustique du magicien – la pâte conservait le goût de sa substance d'origine. Aussi, en traversant la montagne, Cugel n'avait-il rien savouré de mieux que de l'euphorbe, des plantes sauvages, des brindilles et des noix de galle du chêne, et même, en une occasion, n'ayant rien d'autre à se mettre sous la dent, certains déchets trouvés dans la caverne d'un *thawn* barbu. Cugel n'avait donc absorbé qu'une maigre pitance ; sa longue et mince charpente était devenue étique ; ses pommettes étaient saillantes comme des nageoires ; l'air abattu, il laissait pendre à présent ses noirs sourcils qu'il arquait naguère avec tant de désinvolture. Ah ! oui, vraiment, Iucounu aurait à répondre de beaucoup de choses ! Tout en marchant, Cugel méditait sur la manière dont il se vengerait si jamais il trouvait le chemin qui le ramènerait à Almery.

La piste descendit sur un vaste plateau rocheux où le vent avait sculpté mille silhouettes grotesques. En observant le terrain, Cugel crut percevoir une certaine régularité dans ces formes érodées et il s'arrêta pour les contempler, en frottant son menton pointu. Leur disposition révélait une extrême ingéniosité – à tel point que Cugel se demanda si ce n'était pas un effet de son imagination. S'étant approché, il remarqua d'autres complexités et des détails dans ces complexités : des entrelacs, des spires, des volutes ; des disques, des colliers, des

sphères déformées ; des torsades et des fléchissements ; des fuseaux, des cœurs, des aiguilles lancéolées. C'était manifestement la sculpture sur roche la plus élaborée, la plus soigneuse et la plus complexe que l'on puisse concevoir et non l'effet d'un caprice de la nature. Cugel fronça les sourcils, se perdant en conjectures sur les motifs d'une entreprise aussi compliquée.

Il continua d'avancer et entendit peu après un bruit de voix, en même temps qu'un martèlement d'outils. Il s'arrêta net, tendit prudemment l'oreille, puis reprit sa marche et arriva en vue d'une équipe d'une cinquantaine d'hommes, dont la taille variait depuis dix centimètres jusqu'à plus de trois mètres cinquante. Cugel s'approcha sur la pointe des pieds, mais, après lui avoir jeté un coup d'œil, les travailleurs ne firent plus attention à lui, continuant à buriner, à meuler, à riper, à sonder et à polir avec un zèle assidu.

Cugel les observa pendant quelques minutes, puis il s'approcha du surveillant, un homme d'une taille inférieure à un mètre, qui se tenait devant un pupitre, examinant des plans dépliés devant lui et qu'il comparait avec les travaux en cours grâce à un ingénieux dispositif optique. Il paraissait avoir l'œil partout à la fois, lançant à tue-tête des ordres, des admonestations, pestant contre les erreurs, donnant des directives à ceux qui maniaient leurs outils avec le moins d'adresse. Pour souligner ses observations, il disposait d'un index remarquablement extensible, qui pouvait s'allonger de neuf mètres, frapper la surface d'un rocher, y griffonner un rapide diagramme et se contracter aussi vite.

Le contremaître s'écarta de son pupitre, momentanément satisfait du travail en cours, et Cugel l'aborda.

— Quel but poursuivez-vous en vous livrant à cette entreprise compliquée ?

— Le travail est tel que vous le voyez, répondit le contremaître d'une voix perçante. Nous sculptons dans les roches naturelles des formes déterminées, sur l'ordre du Sorcier Pharesme... Attention, là, voyons ! (Cette injonction s'adressait à un homme qui avait près d'un mètre de plus que Cugel et qui frappait la pierre avec un marteau de ciseleur.) Je m'aperçois

que tu ne doutes de rien ! (L'index se propulsa en avant.) Prends bien garde à cette jointure ; tu remarques comme la roche a tendance à se cliver ? Frappe ici un coup d'intensité six à la verticale, en te servant d'un serrage à demi rabattu ; puis utilise une gouge d'un quart de calibre pour désencroûter.

Ayant rectifié une fois de plus le travail, il se mit à étudier ses plans en hochant la tête d'un air mécontent.

— Ça n'avance pas ! Ou bien les ouvriers besognent comme s'ils avaient pris une drogue soporifique ou bien ils me font des âneries. Pas plus tard qu'hier, Dadio Fessadil, celui qui mesure trois aunes et porte un mouchoir de tête vert, là-bas, s'est servi d'une barre à réfrigérer du calibre dix-neuf pour cannelier la moulure d'un quatre-feuilles renversé !

Cugel hocha la tête d'un air scandalisé, comme s'il n'avait jamais entendu parler d'une bourde aussi monumentale.

— Qu'est-ce qui motive cette taille rupestre démesurée ? demanda-t-il.

— Je ne saurais le dire, répondit le contremaître. Le travail se poursuit depuis trois cent dix-huit ans, mais durant cette période Pharesme n'a jamais dévoilé ses motifs. Ils doivent être nets et précis, car il vient chaque jour inspecter le travail et il a vite fait de relever les erreurs.

Il se détourna à ce moment pour se concerter avec un homme qui arrivait au genou de Cugel et qui se déclara embarrassé au sujet de la hauteur de certaine volute. Le contremaître, ayant consulté un répertoire, résolut la question ; puis il se tourna de nouveau vers Cugel, cette fois avec une expression de franche sympathie.

— Vous me paraissez aussi astucieux qu'adroit ; désirez-vous un emploi ? Nous manquons de quelques spécialistes dans la catégorie aune, ou bien, si vous préférez les travaux de force, nous pouvons très bien vous utiliser comme apprenti casseur de pierres de huit aunes. Votre stature étant intermédiaire, les chances d'avancement sont les mêmes. Comme vous le voyez je suis un homme d'une demi-aune. J'ai reçu le poste de Frappeur au bout d'un an, celui de Mouleur de Formes en trois ans, je suis devenu Assistant Metteur en Œuvre au bout de dix ans et j'ai maintenant dix-neuf ans de service comme Chef de Chantier.

Mon prédécesseur avait deux aunes et le Chef de Chantier avant lui était un homme de dix aunes.

Il se mit ensuite à énumérer les avantages du métier. On était nourri, logé, pourvu de narcotiques de choix et des privilèges d'un nympharium, avec un traitement de début de dix tercès par jour et d'autres profits variés, y compris les services de Pharesme en tant que devin et exorciseur.

En plus de cela, Pharesme entretient un conservatoire où chacun peut enrichir ses connaissances.

— Ainsi moi je m'instruis dans l'Identification des Insectes, l'Armorial des Rois du Vieux Gomaz, le Chant à l'Unisson, la Catalepsie Pratique et la Doctrine Orthodoxe. Vous ne trouverez jamais un maître plus généreux que le Sorcier Pharesme !

Cugel retint un sourire devant l'enthousiasme du Chef de Chantier ; néanmoins son estomac criait famine et il ne rejeta pas cette offre d'emblée.

— Je n'ai jamais envisagé auparavant une telle carrière, dit-il. Vous me citez des avantages dont je n'étais pas informé.

— C'est exact ; ils ne sont pas connus d'une façon générale.

— Je ne puis vous répondre aussitôt par oui ou par non. C'est une décision importante et je sens que je dois y réfléchir sous tous ses aspects.

Le Chef de Chantier l'approuva vivement.

— Nous encourageons la pondération chez nos ouvriers, dans un métier où chaque coup doit réussir l'effet désiré. Pour réparer une erreur pas plus grande que l'ongle, on doit retirer le bloc entier, en mettre un autre à sa place dans la même cavité, après quoi tout est à recommencer. Jusqu'à ce que le travail ait rattrapé son stade précédent, tout le monde est privé de nympharium. Par conséquent, nous ne désirons pas recevoir dans notre équipe des nouveaux venus opportunistes ou irréfléchis.

Firx, appréhendant soudain que Cugel ne demande un délai, fit des remontrances de la façon la plus atroce. Se tenant le ventre à deux mains, Cugel s'écarta du Chef de Chantier (qui observa son manège d'un air surpris) et eut une discussion animée avec Firx.

— Comment puis-je continuer mon voyage sans nourriture ? (Firx répondit par un mouvement incisif de ses barbelures.) Impossible ! s'exclama Cugel. L'amulette d'Iucounu devrait suffire en théorie, mais mon estomac ne supporte plus l'euphorbe ; rappelle-toi, si je tombe mort sur la piste, tu ne retrouveras jamais ta commère dans les cuves d'Iucounu !

Firx dut se rendre à ses raisons et se calma à contrecœur. Cugel revint vers le pupitre, où le Chef de Chantier avait été distrait par la découverte d'une grande tourmaline qui gênait la coulée de certaine spirale compliquée. Cugel finit par réussir à attirer son attention.

— Afin d'étudier votre offre d'emploi et de peser les avantages contradictoires de la diminution et de l'élongation, j'aurais besoin d'une couche pour me reposer. J'aimerais également faire l'essai des petits profits que vous décrivez, pendant une journée ou davantage.

— Votre prudence est louable, déclara le Chef de Chantier. Les gens d'aujourd'hui ont tendance à s'engager tête baissée dans des voies qu'ils regrettent plus tard d'avoir suivies. Il n'en était pas ainsi dans ma jeunesse, alors que la modération et le discernement prédominaient. Je vais m'occuper de votre admission dans notre entreprise, où vous pourrez vérifier chacune de mes assertions. Vous verrez que Pharesme est sévère mais juste et que seul le saboteur qui massacre la roche peut se plaindre de lui. Mais regardez ! Voici venir justement le Sorcier Pharesme pour son inspection quotidienne !

Un homme arrivait sur la piste. Il était d'imposante stature et portait une volumineuse robe blanche. Il avait une expression affable et des cheveux ressemblant à un duvet jaune. Il tournait les yeux vers le ciel, comme absorbé par la contemplation d'une indicible sublimité. Les bras calmement croisés, il se déplaçait sans faire mouvoir ses jambes. Tous ensemble, les ouvriers, ôtant leurs bonnets et faisant des courbettes, entonnèrent de respectueuses salutations, auxquelles Pharesme répondit en inclinant la tête. Ayant aperçu Cugel, il s'arrêta, fit un rapide tour d'horizon du travail en cours, puis glissa sans hâte vers le pupitre.

— Tout me semble raisonnablement conforme, dit-il au Chef de Chantier. Je crois que le poli du côté du dessous de l'épi-saillie 56-16 est inégal et je relève une infime ébréchure dans le filet secondaire de la dix-neuvième spire. Mais aucun de ces deux détails ne semble d'importance majeure et je ne réclame pas de sanction.

— Ces malfaçons seront réparées et leurs auteurs réprimandés par leur manque de soin : c'est la moindre des choses ! s'exclama le Chef de Chantier, dans un élan de vertueuse colère. Maintenant, je voudrais vous présenter une recrue possible pour notre main-d'œuvre. Il ne possède aucune expérience dans le métier et demande à réfléchir avant d'entrer dans notre équipe. S'il accepte, j'envisage de lui faire accomplir la période d'essai habituelle comme assembleur de blocailles, avant de lui confier l'affûtage des outils et l'excavation préliminaire.

— Certes, cela concorderait avec nos procédés habituels. Toutefois...

Pharesme glissa en avant sans effort, s'empara de la main gauche de Cugel et fit une rapide divination sur les ongles. Son expression douceuse devint grave.

— Je vois quatre variétés de contradictions. Néanmoins il est clair que ton penchant optimum réside ailleurs que dans la taille et le façonnage du roc. Je te conseille de chercher un emploi différent et plus approprié.

— Bien parlé ! s'écria le Chef de Chantier. Le Sorcier Pharesme fait la démonstration de son infallible altruisme ! Pour ne pas commettre d'impair, je retire sur-le-champ mon offre d'emploi. Le repos sur une couche et l'essai des petits profits devenant sans objet, il est inutile que vous perdiez ici un temps irremplaçable.

Cugel fit une triste figure.

— Une voyance aussi superficielle peut très bien être erronée.

Le Chef de Chantier dressa verticalement son index à neuf mètres, en signe de remontrance indignée, mais Pharesme approuva d'un air placide.



— C'est tout à fait exact et je serai heureux de te faire une divination plus étendue, bien que le processus nécessite de six à huit heures.

— Tant que cela ? s'étonna Cugel.

— C'est le strict minimum. Pour commencer, tu es emmailloté de la tête aux pieds dans les intestins de hiboux fraîchement tués, puis on t'immerge dans un bain chaud contenant une certaine quantité de substances organiques secrètes. Je dois, bien entendu, carboniser le petit orteil de ton pied gauche et dilater suffisamment ton nez pour y introduire un scarabée explorateur, qui puisse étudier les conduits d'aller et retour de ton sensorium. Mais tu vas me suivre dans mon laboratoire, pour que nous commencions le processus en temps utile.

Cugel se tortilla la peau du menton d'un côté et de l'autre. Il finit par déclarer :

— Je suis un homme prudent et il me faut réfléchir même sur l'opportunité d'entreprendre une telle divination ; par conséquent, j'aurais besoin de quelques jours de calme et de somnolence méditative. Votre installation et le nympharium qui la jouxte semblent remplir les conditions requises pour mon état d'âme ; aussi...

Pharesme secoua la tête avec indulgence.

— Comme toute autre vertu, la prudence peut être poussée à l'extrême. La divination doit avoir lieu sur-le-champ.

Cugel tenta de discuter encore mais Pharesme se montra inflexible et ne tarda pas à repartir en glissant en bas de la piste.

Désolé, Cugel se tint à l'écart, envisageant tel ou tel stratagème. Le soleil approchait du zénith et les ouvriers commençaient à se livrer à des conjectures sur le genre de mets qui leur seraient servis pour leur repas de midi. Enfin le Chef de Chantier donna le signal de la pause ; ils déposèrent tous leurs outils et se rassemblèrent près du chariot qui contenait leurs repas.

Cugel lança d'une voix forte, mais sur un ton de plaisanterie, que s'il était convié à partager leur déjeuner il se laisserait faire, mais le Chef de Chantier ne voulut rien savoir.

— Comme dans toutes les activités de Pharesme la plus grande exactitude doit prédominer. C'est une anomalie impensable que cinquante-quatre hommes doivent consommer une nourriture prévue pour cinquante-trois.

Cugel ne trouva rien à lui répondre et s'assit en silence, tandis que les tailleurs de pierre dévoraient des pâtés de viande, des fromages et du poisson fumé. Tous affectèrent de l'ignorer, sauf un petit homme d'un quart d'aune, dont la générosité dépassait de beaucoup la taille et qui voulut partager avec Cugel sa portion de nourriture. Cugel répondit qu'il n'avait pas du tout faim, se leva et se mit à errer sur le chantier, dans l'espoir de trouver quelque nourriture oubliée dans une cachette. Il rôda ici et là, mais les assembleurs de blocailles avaient enlevé toute trace de substance étrangère à leur matériau.

L'estomac dans les talons, Cugel arriva au centre du chantier, où il aperçut, étalée sur un disque sculpté, une créature très étrange : c'était essentiellement une sphère gélatineuse, à la surface de laquelle semblaient nager des parcelles luminescentes, et d'où un certain nombre de tubes ou tentacules transparents rayonnaient en s'amenuisant jusqu'à l'invisibilité. Cugel se pencha pour examiner la créature, que des pulsations internes faisaient palpiter sur un rythme lent. Il la pressa du doigt et de brillantes petites étincelles jaillirent au point de contact. Intéressant : une créature aux capacités exceptionnelles ! Retirant une épingle de ses vêtements, il piqua un tentacule, qui émit une pulsation lumineuse irritée, tandis que les mouchetures dorées de sa matière semblaient bouillonner. De plus en plus intrigué, Cugel se pencha davantage, se livrant à des expériences, sondant la bête ici et là, s'amusant beaucoup à observer ses étincelles et lueurs de colère.

Une nouvelle pensée vint à l'esprit de Cugel. La créature présentait les caractéristiques à la fois d'un coelentéré et d'un échinoderme. Était-ce une méduse terrestre ? Un mollusque privé de sa coquille ? Enfin, question de première importance, était-ce un animal comestible ?

Cugel sortit son amulette, l'appliqua sur le globe central et sur chaque tentacule. Il n'entendit ni carillon ni bourdonnement : la créature n'était pas empoisonnée. Il

dégaina son couteau, essaya de trancher un des tentacules, mais trouva sa substance trop élastique et solide pour être coupée. Il y avait un brasero non loin de là, qui était allumé pour servir à forger et affûter les outils des ouvriers. Cugel souleva la créature par deux de ses tentacules, l'emporta vers le brasero la disposa au-dessus du feu. Il la grilla soigneusement et, quand il la jugea assez cuite, essaya de la manger. Après des efforts variés et qui manquaient de dignité, il finit par ingurgiter la créature, la trouvant insipide et sans grande valeur nutritive.

Les tailleurs de pierres s'en retournaient à leur travail. Ayant décoché un lourd regard au contremaître, Cugel descendit sur la piste.

La demeure du Sorcier Pharesme n'était pas très éloignée. Huit dômes de cuivre, de mica et de verre d'un bleu vif, aux formes bizarres, surmontaient cette longue et basse construction de grès. Pharesme en personne était assis devant sa porte, contemplant à loisir la vallée avec une sereine et infinie magnanimité. Il salua Cugel d'un geste paisible de la main.

— Je te souhaite bon voyage et bonne chance pour tes futurs projets.

— J'apprécie à leur valeur vos bons vœux, répondit Cugel avec quelque amertume. Vous auriez pu néanmoins me rendre un service plus insigne en m'accordant une part de votre repas de midi.

Sans se départir de sa placide bienveillance, Pharesme déclara :

— Cela aurait été un acte d'altruisme erroné. Une trop basse générosité corrompt le bénéficiaire et réduit à néant son esprit d'entreprise.

Cugel eut un rire dépité.

— Je suis un homme au caractère endurci et je ne me plains pas, encore que j'aie été réduit, faute de mieux, à me nourrir d'un grand insecte transparent, que j'ai trouvé au beau milieu de vos roches sculptées.

Pharesme sursauta, subitement intéressé.

— Un grand insecte transparent, dis-tu ?

— Un insecte, un coérentéré ou un mollusque... qui sait ? Il ne ressemble à aucune créature que j'ai jamais vue et sa saveur, même après une cuisson convenable sur le brasero, n'avait rien de particulier.

Pharesme s'éleva à quelques mètres en l'air, pour mieux foudroyer Cugel de son regard.

— Décris-moi cette créature en détail ! ordonna-t-il d'une voix basse et râpeuse.

Surpris par la rudesse de Pharesme, Cugel s'exécuta.

— Elle était grande comme ceci. (Il indiquait les dimensions avec les mains.) Son aspect avait une transparence gélatineuse, couverte d'innombrables mouchetures dorées. Celles-ci clignotaient et palpaient quand la créature était dérangée. Les tentacules allaient en s'amincissant et semblaient disparaître quelque part plutôt que de s'arrêter net. Cette bête manifesta une certaine résistance et son ingestion s'avéra difficile.

Pharesme se prit la tête entre les mains, accrochant ses doigts dans le jaune duvet de sa chevelure. Les yeux levés au ciel, il poussa un cri tragique.

— Ah ! dire que pendant cinq cents ans j'ai peiné pour attirer cette créature, me désespérant, doutant, passant mes nuits à méditer, sans toutefois abandonner complètement l'espoir que mes calculs étaient justes et mon grand talisman efficace. Alors, quand enfin elle est apparue, il a fallu que tu t'en empires sans autre motif que d'assouvir ta répugnante gloutonnerie !

Cugel, un peu effrayé par le courroux de Pharesme, affirma qu'il avait agi sans mauvaise intention. Pharesme ne s'apaisa pas pour autant. Il fit remarquer que Cugel avait commis un abus de confiance et que, de ce fait, il n'avait aucun droit de plaider non coupable.

— Tu es un fripon invétéré, qui a cru arranger les choses en portant à ma connaissance cette mauvaise nouvelle. Ma bienveillance m'inclinait à te tolérer, mais je vois que ce fut une grave erreur.

— Puisqu'il en est ainsi, déclara Cugel avec dignité, je vais vous débarrasser sur-le-champ de ma présence. Je vous souhaite bonne chance pour la fin de la journée et je vous dis adieu.

— Pas si vite, dit Pharesme d'une voix glaciale. L'exactitude a été perturbée ; le préjudice qui a été causé exige une contre-manœuvre validant la Loi de l'Équilibre. Je puis définir ainsi la gravité de ton forfait : si je fais exploser à l'instant même les plus les plus infimes particules de ton être, l'expiation n'équivaudra qu'à un dix-millionième de ton crime. Un châtement plus rigoureux s'impose.

En proie à une profonde angoisse, Cugel s'écria :

— J'admets qu'une action fort regrettable a été commise, mais rappelez-vous : je n'y ai participé que par le plus grand des hasards. J'affirme catégoriquement que je suis tout à fait innocent et que je n'avais aucune intention criminelle. Là-dessus, je vous présente mes excuses les plus empressées. Et maintenant, comme j'ai encore une longue route devant moi, je vais...

D'un geste péremptoire, Pharesme coupa la parole à Cugel et respira profondément.

— Tu ne peux pas comprendre le malheur dont tu m'as affligé. Je vais te l'expliquer, afin que tu ne sois pas stupéfié par le sort qui t'attend. Comme je te l'ai fait pressentir, l'arrivée de la créature fut le couronnement de mon immense effort. J'avais déterminé sa nature par l'étude de quarante-deux mille grimoires, tous écrits en langage cryptique : une tâche qui m'a pris cent ans. Au cours des cent années qui suivirent, j'ai mis au point une épure du piège susceptible de se refermer sur la créature et j'en ai préparé les spécifications exactes. Ensuite, j'ai réuni des tailleurs de pierre et, pendant une période de trois cents ans, j'ai donné une forme tangible au modèle que j'avais créé sur plan. Et de même que les subsumes, les variates et les intercongèles créent un superpullulement de toutes les zones, qualités et parties internes dans une volute crystorrhœide, qui finissent par stimuler la ponentiation d'une chute pro-ubiétale, de même aujourd'hui s'est produite la concaténation ; la « créature », comme tu l'appelles, s'est pervoluée d'elle-même ; et toi, avec ton idiote malveillance, tu l'as dévorée !

Cugel fit remarquer, d'un ton assez arrogant, que l'« idiote malveillance » à laquelle le magicien affolé faisait allusion n'était en réalité que l'état d'un homme qui avait faim. Et de

toute façon, qu'avait-elle de si extraordinaire, la « créature » ? On pouvait en trouver d'autres aussi laides dans le filet de n'importe quel pêcheur.

Pharesme se redressa de toute sa taille, en lançant un regard furibond à Cugel.

— Cette *créature*, fit-il d'une voix grinçante, c'était la TOTALITÉ. Le globe central représentait tout l'espace, vu inversé. Les tubes étaient des tourbillons plongeant dans différentes époques, et les méfaits que tu as commis en la touchant, en la piquant, en la cuisant et en la mâchant, sont inimaginables !

— À propos, quels seront les effets de la digestion ? s'enquit finement Cugel. Est-ce que les composants divers de l'espace, du temps et de l'entité garderont leurs caractéristiques après être passés tout au long de mes voies internes ?

— Peuh, voilà une piètre conception ! Qu'il me suffise de dire que tu as fait des dégâts et créé une sérieuse tension dans la structure ontologique. Inexorablement, j'exige que tu rétablisses l'équilibre.

Cugel écarta les mains.

— N'est-il pas possible qu'une erreur ait été commise ? Que la « créature » n'ait été rien de plus qu'une pseudo-TOTALITÉ ? Ou bien est-il concevable que la « créature » puisse être de quelque façon attirée une fois de plus ?

— Les deux premières théories sont insoutenables. Quant à la dernière, je dois avouer que certains expédients fantastiques ont trotté dans ma cervelle. (Pharesme fit un signe et les pieds de Cugel se soudèrent au sol.) Je dois me retirer dans mon laboratoire et étudier toute la signification de ces fâcheux événements. Je reviendrai en temps opportun.

— D'ici là je serai tombé d'inanition, se tourmenta Cugel. C'est égal, un croûton de pain et un morceau de fromage auraient évité tous les événements qui me sont à présent reprochés.

— Silence ! tonitrua Pharesme. N'oublie pas que ta sanction n'est pas encore fixée ; c'est le comble d'une imprudente audace de faire le matamore avec une personne qui a déjà tant de peine à garder son calme !

— Permettez-moi au moins de vous dire ceci, répondit Cugel. Si vous me trouvez, au retour de votre divination, raide mort sur le chemin, vous aurez gaspillé beaucoup de temps à me choisir un châtiment.

— Ressusciter quelqu'un est une tâche facile, dit Pharesme. (Il se dirigea vers son divinatoire, puis, se ravisant, eut un geste d'impatience.) Allons, viens ; il m'est plus facile de te nourrir que de revenir sur la route.

Cugel sentit que ses pieds redevenaient libres et il suivit Pharesme sous une large voûte qui menait au divinatoire. Dans une vaste salle aux murs gris évasés, illuminée par des polyèdres de trois couleurs, Cugel dévora la nourriture que Pharesme fit apparaître. Tandis qu'il se restaurait, Pharesme s'enferma dans son laboratoire, où il s'occupa de ses divinations. Comme le temps passait, Cugel ne tint plus en place et voulut, à trois reprises, s'approcher de la porte voûtée de l'officine. Chaque fois un Pressentiment vint le dissuader, d'abord sous la forme d'une goule bondissante, puis comme un flamboyant éclair en zigzag, enfin sous l'aspect d'une nuée d'étincelantes guêpes rouges.

Découragé, Cugel alla s'asseoir sur un banc et se mit à attendre, accoudé sur ses longues jambes, soutenant son menton à deux mains.

Pharesme réapparut enfin, la robe froissée, les cheveux en désordre, tout hérissés. Cugel se leva lentement.

— J'ai appris où se trouve TOTALITÉ, dit Pharesme, avec des éclats de voix qui résonnaient comme des coups de gong. Dans son indignation, elle a quitté avec horreur ton estomac pour se réfugier dans un passé qui remonte à un million d'années.

Cugel hocha la tête d'un air solennel.

— Permettez-moi de vous présenter mes condoléances et de vous donner un conseil : ne désespérez jamais ! Il se peut que la « créature » décide de revenir dans vos parages.

— Trêve de boniments ! TOTALITÉ doit être retrouvée. Suis-moi.

Cugel se laissa conduire à contrecœur par Pharesme dans une petite pièce ayant des murs à carrelage bleu, avec un toit

formé d'une vaste coupole en verre bleu et orange. Pharesme montra du doigt un disque noir au milieu du plancher.

— Mets-toi là.

Cugel obéit d'un air maussade.

— Je sens en quelque sorte que...

— Silence ! (Pharesme s'avança.) Regarde cet objet ! (Il exhiba une sphère d'ivoire de la grosseur de deux poings, ouvragée avec une grande finesse de détails.) Tu vois ici le modèle d'où a découlé mon grand œuvre. C'est l'expression symbolique de la NULLITÉ, sur laquelle la TOTALITÉ doit nécessairement s'attacher, en vertu de la Deuxième Loi des Affinités Cryptorrhôides de Kratinjae, qui t'est peut-être familière.

— Pas sous tous ses aspects, répondit Cugel. Mais puis-je connaître vos intentions ?

Un froid sourire se dessina sur les lèvres de Pharesme.

— Je suis sur le point de tenter un des sortilèges les plus puissants qui aient jamais été accomplis : un sortilège si rébarbatif, si déplaisant et si coercitif que Phandaal, le Sorcier de Haut Rang du Grand Motholam, en proscrivit l'usage. Si je suis capable de le mener à bien, tu seras propulsé dans un passé qui remonte à un million d'années. Tu y résideras jusqu'à ce que tu aies accompli ta mission, après quoi tu pourras revenir.

Cugel sortit vivement du cercle noir.

— Je ne suis pas l'homme de cette mission, quelle qu'elle soit. Je vous engage vivement à en charger quelqu'un d'autre !

Pharesme ignore cette remontrance.

— Bien entendu, la mission consiste à mettre le symbole en contact avec TOTALITÉ. (Il sortit une liasse de papiers de soie gris entortillés.) Pour faciliter tes recherches, je te fais don de ce document qui contient tous les vocables possibles dans n'importe quel système concevable d'expression. (Il lança la résille dans l'oreille de Cugel, où elle s'engagea rapidement dans le nerf des expressions consonantes.) À présent, dit Pharesme, il te suffira d'entendre parler une langue étrangère seulement pendant trois minutes pour bien la connaître. Et voici autre chose pour accroître tes chances de succès : cette bague. Remarque le joyau : si tu approches de TOTALITÉ dans un



rayon d'une lieue, la gemme jettera des feux qui te guideront. Est-ce que tout cela est clair ?

Cugel acquiesça de mauvaise grâce.

— Il y a une autre question à considérer. Supposons que vos calculs soient erronés et que TOTALITÉ ne soit retournée que de neuf cent mille ans dans le passé : qu'advient-il ? Devrai-je vivre toute ma vie dans une ère probablement barbare ?

Mécontent, Pharesme fronça les sourcils.

— Une telle éventualité implique une erreur de dix pour cent. Mon système de calcul admet rarement un écart supérieur à un pour cent.

Cugel se mit à faire des comptes, mais Pharesme lui montra le disque noir et lui ordonna :

— Rentre là-dedans ! Et n'en bouge plus !

Transpirant de tous ses pores, les genoux tremblants et fléchissants, Cugel regagna sa place.

Pharesme se retira tout au bout de la pièce et s'installa au centre d'un cercle formé par un tube d'or lové comme un serpent, qui se dressa aussitôt et s'enroula en spirale autour de son corps. Il prit sur un pupitre quatre disques noirs, qu'il se mit à battre et avec lesquels il jongla ensuite avec une si fantastique dextérité qu'ils brouillèrent la vue de Cugel. Pharesme jeta enfin les disques loin de lui ; tournoyant et roulant en l'air, ils descendirent progressivement vers Cugel.

Pharesme prit ensuite un tuyau blanc, qu'il serra contre ses lèvres, et il proféra une incantation. Le tuyau s'enfla, se bomba, devint un globe énorme. Pharesme en tordit l'embouchure pour le fermer et, jetant un sort d'une voix tonitruante, lança le globe sur les disques tournoyants. Tout explosa. Cugel fut cerné, saisi, tiraillé vers l'extérieur dans toutes les directions, comprimé avec une égale violence. Le résultat final fut une poussée en sens contraire de toute chose, avec une impulsion équivalente à une période d'un million d'années. Au milieu de lueurs fulgurantes et de visions déformées, Cugel fut transporté hors des limites de ses perceptions.

Cugel reprit conscience dans la lumière mordorée du soleil, qui brillait d'un éclat qu'il n'avait jamais vu auparavant. Il était

couché sur le dos, les yeux levés vers un ciel d'un bleu tendre, plus léger et plus pur que le ciel indigo de son temps.

Il détendit les bras et les jambes, vit qu'ils fonctionnaient bien, se mit sur son séant, puis se leva lentement, clignant des yeux dans une clarté qui ne lui était pas familière.

La topographie n'avait que peu changé. Les montagnes du nord étaient plus hautes et plus abruptes. Cugel n'aurait pu repérer le chemin par lequel il était arrivé, ou plus exactement par lequel il *arriverait*. À l'emplacement des installations de Pharesme, s'étendait à présent une forêt d'arbres bas, au vert et duveteux feuillage, où pendaient des grappes de baies rouges. La vallée était restée la même, mais les rivières avaient des cours différents et l'on apercevait trois grandes cités à des distances variées.

L'air de la vallée était imprégné d'une étrange odeur piquante, mêlée d'émanations de vieille poussière et de moisissure. Cugel eut l'impression qu'une singulière mélancolie était en suspens dans cet air. En fait, il lui sembla entendre de la musique : une lente et plaintive mélodie, si triste qu'elle lui fit venir des larmes aux yeux. Il chercha la source de cette musique, mais elle s'affaiblit et prit fin avant qu'il l'eût trouvée, pour ne reprendre que lorsqu'il eut cessé d'y prêter l'oreille.

Pour la première fois, Cugel tourna les yeux vers les falaises qui se dressaient à l'ouest et son impression de déjà-vu revint, plus forte que jamais. Cugel se frotta le menton avec perplexité. Il se trouvait à une époque antérieure d'un million d'années à celle où il avait eu une autre occasion d'apercevoir ces falaises. De ce fait, par définition, il devait les voir maintenant pour la première fois. Or, c'était également la deuxième fois qu'il les voyait, puisqu'il se rappelait très bien l'effet initial que lui avaient produit ces falaises. D'autre part, on ne pouvait aller à l'encontre de la chronologie et, compte tenu d'un tel fait, l'actuelle vision précédait la première. Un paradoxe, songea Cugel, une véritable énigme ! Laquelle des deux visions se trouvait-elle à l'origine de cette poignante sensation de déjà vu qu'il avait ressentie chaque fois ?...

Cugel écarta de son esprit ce sujet qu'il trouvait oiseux. Il s'apprêtait à regarder ailleurs quand quelque chose frappa sa

vue, retenant son attention sur les falaises. Une musique venait d'éclater soudain, faisant vibrer l'espace – la musique pleine d'angoisse et d'infini désespoir qu'il avait déjà entendue... Cugel vit alors, stupéfait, une grande créature ailée, drapée de voiles blancs, qui volait très haut en bordure des falaises. Elle avait de longues ailes aux nervures de chitine noire, recouvertes d'une membrane grise. Glacé d'effroi, Cugel la vit s'engouffrer dans une caverne haut perchée au flanc d'une falaise.

Un gong sonna le glas dans une direction que Cugel ne put définir. Des harmoniques frissonnèrent dans l'espace et, quand ils cessèrent, la musique inouïe devint presque audible. Arrivant du fond de la vallée, une des créatures ailées apparut, portant un corps humain, dont Cugel ne put déterminer l'âge et le sexe. Elle voltigea près de la falaise et laissa tomber son fardeau. Cugel crut entendre un faible cri. La musique se fit triste, majestueuse, résonnante. Le corps semblait tomber lentement d'une grande hauteur et il finit par s'écraser au pied de la falaise.

La créature ailée, après avoir laissé tomber le corps, se posa en planant sur une haute corniche, où elle replia ses ailes et se tint comme un homme, parcourant du regard la vallée. Cugel se tapit derrière un rocher. Avait-il été vu ? Il n'était sûr de rien. Il poussa un profond soupir. Ce triste âge d'or du passé n'était pas de son goût ; plus vite il le quitterait, mieux cela vaudrait. Il examina la bague que Pharesme lui avait procurée, mais la gemme ne brillait pas plus qu'un bout de verre terne, sans aucun de ces feux jaillissants qui devaient lui indiquer la direction de TOTALITÉ. C'était ce que craignait Cugel. Pharesme s'était trompé dans ses calculs et Cugel ne pourrait jamais revenir à son époque.

Un claquement d'ailes lui fit lever la tête. Il se dissimula le mieux qu'il le put derrière son rocher. La musique funèbre s'enfla et passa au loin dans un soupir, tandis que, à la lueur du soleil couchant, la créature ailée voltigeait près de la falaise et laissait tomber sa victime. Puis l'être volant atterrit sur une corniche avec un grand battement d'ailes et pénétra dans une caverne.

Cugel se releva et courut, le dos courbé, en bas de la piste, dans le crépuscule ambré.

Le sentier ne tarda pas à pénétrer dans un bosquet, où Cugel s'arrêta pour reprendre son souffle ; après quoi il poursuivit sa route d'un pas plus modéré. Il passa près d'un lopin de terre cultivée, où se dressait une hutte vide. Cugel envisagea de s'y abriter pour la nuit, mais il crut apercevoir une forme sombre qui l'observait de l'intérieur et ne s'y arrêta point.

La piste s'éloignait des falaises, traversant des collines ondulées, et, juste avant que le crépuscule cédât la place à la nuit, Cugel arriva devant un village qui se trouvait sur les bords d'un étang.

Cugel s'approcha prudemment, mais fut rassuré par son apparence de propreté, de saine économie rurale. Dans un parc au bord de l'étang, se dressait un pavillon probablement destiné à la musique, à la pantomime ou à la déclamation ; tout autour du parc il y avait d'étroites maisonnettes à hauts pignons, ornés de dentelures. En face de l'étang s'élevait une plus vaste construction, avec une façade en bois ouvragé, ornée de plaques d'émail rouges, bleues et jaunes. Trois grands faîtages lui servaient de toiture, le pignon central étant surmonté d'un panneau aux sculptures tarabiscotées, tandis que ceux de droite et de gauche supportaient une série de petites lampes sphériques bleues. Devant la façade, il y avait une vaste pergola qui abritait des bancs, des tables et un espace libre. Des feux follets rouges et verts l'éclairaient. Là, les villageois prenaient leurs aises, inhalant de l'encens et buvant du vin, tandis que jeunes gars et jeunes filles sautillaient en levant haut la jambe, au son des pipeaux.

Enhardi par la vue de cette scène paisible et pastorale, Cugel s'approcha. Les villageois avaient un type qu'il n'avait jamais rencontré dans ses voyages. De taille peu élevée, ils avaient en général de grandes têtes et de longs bras agités. La teinte orange de leur peau rappelait fortement celle d'une citrouille. Leurs dents et leurs yeux étaient noirs. Leurs cheveux, également noirs, pendaient en bandeaux lisses de chaque côté du visage, chez les hommes, et se terminaient par une frange de perles bleues, tandis que les femmes les relevaient en les enroulant

autour d'anneaux blancs et d'épingles, formant ainsi une coiffure compliquée. Ils avaient la mâchoire lourde et les pommettes proéminentes ; leurs grands yeux étirés tombaient bizarrement aux coins externes. Ils avaient de longs nez et de longues oreilles, animés d'un mouvement musculaire considérable, ce qui donnait à leurs physionomies une grande vivacité.

Les hommes portaient des jupons à volants noirs, des surcots bruns, un couvre-chef composé d'un large disque noir, d'un cylindre noir, d'un disque plus réduit, le tout surmonté d'une boule dorée. Les femmes portaient des pantalons noirs, des jaquettes brunes avec des disques émaillés au nombril et, sur chaque fesse, une fausse queue de plumes vertes ou rouges, probablement pour indiquer si elles étaient mariées ou célibataires.

Cugel s'avança dans la lumière des feux follets ; aussitôt toutes les conversations s'arrêtèrent. Les nez devinrent rigides, les yeux regardèrent fixement et les oreilles se tordirent, intriguées. Cugel distribua des sourires à gauche et à droite, agita la main d'un geste débonnaire pour saluer tout le monde et s'assit à une table inoccupée.

Il y eut des murmures d'étonnement à des tables variées, trop discrets pour arriver aux oreilles de Cugel. Bientôt un des doyens se leva, s'approcha de la table et prononça une phrase, inintelligible pour Cugel, car le dispositif de Pharesme n'était pas de capacité suffisante pour interpréter si vite cette langue inconnue. Cugel eut un sourire poli, en écartant largement les mains, dans un geste bien intentionné d'incompréhension. Le doyen parla de nouveau, sur un ton un peu plus sec, et de nouveau Cugel lui indiqua qu'il était incapable de le comprendre. Le doyen eut un brusque mouvement d'oreilles réprobateur et tourna les talons. Cugel fit signe au tenancier, lui montra du doigt le pain et le vin qui se trouvaient sur une table et manifesta par gestes son désir qu'on lui en servît.

Le tenancier posa une question que, malgré son inintelligibilité, Cugel fut capable d'interpréter. Il exhiba une pièce d'or et le tenancier s'éloigna, apparemment satisfait.

Les conversations reprirent aux différentes tables et bientôt Cugel en saisit le sens. Après avoir mangé et bu, il se leva, se dirigea vers la table du doyen qui lui avait parlé en premier et s'inclina respectueusement devant lui.

— Me permettez-vous de m'asseoir à votre table ?

— Certainement, si vous y êtes disposé. Prenez place. (Le doyen indiqua un siège.) Votre conduite m'a laissé supposer, non seulement que vous étiez sourd et muet, mais aussi affligé de débilité mentale. Il semble à présent évident que vous pouvez, tout au moins, entendre et parler.

— Je professe également la rationalité, répondit Cugel. En tant que voyageur venu de loin, ignorant de vos coutumes, j'ai jugé préférable de vous observer d'abord tranquillement, dans la crainte de commettre par mégarde un impair.

— Ingénieux quoique bizarre, commenta le doyen. Toutefois votre conduite ne présente pas de contradiction flagrante avec l'orthodoxie. Puis-je m'enquérir des motifs qui vous amènent à Farwan ?

Cugel jeta un coup d'œil à sa bague ; le chaton était terne et sans vie ; TOTALITÉ se trouvait évidemment ailleurs.

— Mon pays d'origine manque de culture générale ; aussi je voyage pour étudier les us et les coutumes des peuples plus civilisés.

— Vraiment ! (Le doyen rumina la question pendant un moment, puis acquiesça d'un air entendu.) Votre accoutrement et votre physionomie sont d'un type qui ne m'est pas familier ; où se trouve donc votre pays natal ?

— Il est situé dans une région si lointaine, déclara Cugel, que jamais jusqu'à présent je n'ai eu connaissance du pays de Farwan !

Les oreilles du doyen s'aplatirent de stupeur.

— Quoi ? Le glorieux Farwan, inconnu ? Les grandes cités d'Impergos, de Tharuwe, de Rharverjand... toutes ignorées ? Et les illustres Sembers ? La renommée des Sembers est sûrement arrivée jusqu'à vous. Ils ont expulsé les pirates des étoiles, amené la mer au Pays des Plates-Formes ; la splendeur du Palais de Padara dépasse toute description !

Cugel secoua tristement la tête.

— Aucun écho de cette extraordinaire magnificence n'est parvenu à mes oreilles.

Le doyen tordit son nez d'un air morose. Il dit sèchement :

— Les faits que je vous ai exposés sont exacts.

— Je n'en doute pas, dit Cugel. En fait, j'admets mon ignorance. Mais veuillez m'en apprendre davantage, car il se peut que je sois contraint de séjourner longtemps dans cette région. Par exemple, quelles sont ces créatures ailées qui gîtent dans la falaise ?

Le doyen montra le ciel du doigt.

— Si vous aviez les yeux d'un titvit nocturne, vous pourriez remarquer une lune sombre qui tourne autour de la terre et qui est invisible, sauf quand elle projette son ombre sur le soleil. Les créatures ailées sont les hôtes de ce monde obscur et leur nature fondamentale est inconnue. Elles servent le Grand Dieu Yelisea de la manière suivante : chaque fois qu'un homme ou une femme va mourir, les créatures ailées en sont informées par un signal de détresse que leur donne la Norme<sup>1</sup> de la personne agonisante. Là-dessus, elles descendent vers le malheureux et l'emportent dans leurs cavernes, qui sont en réalité des voies d'accès magiques au pays sacré de Byssom.

Cugel se renversa en arrière, arquant ses noirs sourcils avec un brin d'ironie.

— Vraiment ? dit-il, d'un ton que le doyen estima insuffisamment convaincu.

— La véracité des faits que je viens de vous exposer ne peut aucunement être mise en doute. L'orthodoxie découle de ce fondement axiomatique et les deux systèmes se renforcent mutuellement ; par conséquent chacun d'eux est doublement validé.

Cugel se rembrunit.

— Sans aucun doute tout se passe comme vous l'affirmez – mais n'arrive-t-il point parfois aux créatures ailées de se tromper dans le choix de leurs victimes ?

---

<sup>1</sup> Dans la mythologie Scandinave, les Normes étaient les vierges du passé, du présent et de l'avenir, qui réglaient la vie des hommes. (N.D.T.)

Contrarié, le doyen donna un coup sec sur la table.

— La doctrine est irréfutable, car ceux que les créatures ailées emportent ne survivent jamais, même s'ils paraissent en parfaite santé. De l'aveu général, la chute sur les rochers provoque la mort, mais c'est la miséricorde d'Yelisea qui juge convenable d'accorder une fin rapide plutôt que de laisser se prolonger la douloureuse agonie due à un ulcère. C'est un système tout à fait bienfaisant. Les créatures ailées ne font que rassembler les moribonds, qui sont ensuite projetés à travers la falaise dans le pays sacré de Byssom. De temps en temps un hérétique n'est pas de cet avis et, dans ce cas... mais je suis sûr que vous partagez le point de vue orthodoxe ?

— De tout mon cœur, assura Cugel. Les principes de votre croyance sont d'une indiscutable justesse.

Et il but une bonne rasade de vin. Au moment même où il reposait son gobelet, une musique assourdie traversa l'air comme un murmure : une harmonie infiniment douce, infiniment mélancolique. Aussitôt ce fut le silence parmi tous ceux qui étaient assis sous la pergola – bien que Cugel ne fût pas certain d'avoir vraiment entendu la musique.

Le doyen se pencha un peu en avant et but une gorgée. Seulement alors il leva les yeux.

— Les créatures ailées passent au-dessus de nous en ce moment même.

Cugel se tirailla pensivement le menton.

— Comment se protège-t-on des créatures ailées ?

La question était mal posée ; le doyen eut un regard furieux, tandis que ses oreilles se rabattaient en avant.

— Si une personne est sur le point de mourir, les créatures ailées apparaissent. Dans le cas contraire, elle n'a rien à craindre.

Cugel opina du chef à plusieurs reprises.

— Vous avez dissipé mes doutes. Demain – puisque vous et moi nous sommes manifestement en excellente santé – nous escaladerons, si vous le voulez bien, la colline et nous nous promènerons de long en large près de la falaise.



— Non, fit le doyen, et pour la raison suivante : l'atmosphère à une telle altitude est insalubre ; un homme est susceptible d'inhaler une vapeur délétère, préjudiciable à la santé.

— Je m'en rends compte parfaitement, dit Cugel. Si nous arrêtons là ce pénible sujet ? Pour l'heure, nous sommes bien vivants et dissimulés dans une certaine mesure par les treilles qui voilent la pergola. Mangeons et buvons et admirons les réjouissances. La jeunesse du village danse avec beaucoup d'agilité.

Ayant vidé son gobelet, le doyen se leva.

— Faites ce qu'il vous plaira ; quant à moi, l'heure est venue de mon Humiliation Rituelle, cet acte faisant partie intégrante de notre croyance.

— J'accomplirai quelque chose de ce genre un peu plus tard, dit Cugel. Je vous souhaite beaucoup de plaisir en sacrifiant à votre rite.

Le doyen sortit de la pergola et Cugel resta seul. Bientôt quelques jeunes gens, poussés par la curiosité, vinrent le rejoindre, et Cugel expliqua une fois de plus les raisons de sa présence, en insistant moins, toutefois, sur le caractère primitif et barbare de sa terre natale, car il y avait plusieurs filles parmi eux et Cugel fut émoustillé par leur teint exotique et la vivacité de leurs manières. On servit beaucoup de vin et Cugel fut entraîné dans la danse locale, où l'on sautillait et levait beaucoup la jambe. Il s'en tira fort honorablement.

Cet exercice le mit en contact étroit avec une fille particulièrement aguichante, qui se présenta sous le nom de Zhiaml Vraz. À la fin de la danse, elle enlaça la taille de son cavalier, le reconduisit à sa table et s'assit sur ses genoux. Cette attitude familière ne parut pas provoquer la réprobation des autres jeunes gens et incita Cugel à se montrer entreprenant.

— Je n'ai pas encore retenu de chambre à coucher : peut-être est-t-il temps de le faire.

La fille appela l'aubergiste.

— Avez-vous réservé une chambre pour cet étranger au visage coquin ?

— Mais parfaitement, je vais en mettre une à sa disposition.

Il conduisit Cugel dans une chambre agréable du rez-de-chaussée, meublée d'un lit, d'une commode, d'un tapis et d'une lampe. Sur un des murs pendait une tapisserie tissée en rouge et noir, sur un autre il y avait l'image d'un bébé d'une bizarre laideur, qui semblait pris au piège ou comprimé dans un globe transparent. La chambre convenait à Cugel ; il le dit à l'aubergiste et revint dans la pergola, où les gais lurons commençaient à partir. Seule la fille Zhiaml Vraz attendait le retour de Cugel, qu'elle accueillit si chaleureusement qu'il perdit toute retenue. Après un dernier verre de vin, il lui glissa à l'oreille :

— Peut-être vais-je trop vite en besogne ; peut-être suis-je par trop présomptueux ; peut-être vais-je à l'encontre des bonnes mœurs du village... mais y a-t-il quelque objection à ce que nous allions tous deux dans ma chambre pour nous divertir ?

— Il n'y en a aucune, répondit la fille. Je ne suis pas mariée et j'ai le droit, par conséquent, de me conduire comme il me plaît, car telle est notre coutume.

— Parfait, dit Cugel. Préfères-tu m'y précéder ou m'y suivre discrètement ?

— Nous irons ensemble ; il est inutile de nous cacher.

Ils allèrent donc ensemble dans la chambre et s'y livrèrent à bon nombre d'exercices amoureux, après quoi, complètement épuisé, Cugel tomba dans un profond sommeil, car il avait eu une rude journée.

Il se réveilla au milieu de la nuit pour constater que Zhiaml Vraz avait quitté la chambre, ce qui, dans sa somnolence, ne lui causa aucune peine. Il se rendormit aussitôt.

Le bruit de sa porte que l'on ouvrait avec fureur l'éveilla en sursaut. Bien que le soleil ne fût pas encore levé, il vit apparaître une délégation conduite par le doyen, qui se mit à le regarder avec horreur et dégoût.

Le doyen le menaça dans l'ombre d'un long doigt tremblant.

— Il me semblait déceler une opinion hérétique ; maintenant le fait est avéré ! Voyez : il dort sans bonnet de nuit ni baume sacré sur le menton. La fille Zhiaml Vraz m'a rapporté qu'à

aucun moment de leurs rapports intimes, ce scélérat n'a imploré l'approbation d'Yelisea !

— L'hérésie ne fait aucun doute ! déclarèrent d'autres membres de la délégation.

— Que pouvait-on attendre d'autre d'un étranger ? s'enquit le doyen avec mépris. Regardez ! En ce moment même il refuse de faire le signe sacré.

— Je ne connais pas le signe sacré ! protesta Cugel. Je ne connais rien à vos rites ! Ce n'est pas de l'hérésie, c'est simplement de l'ignorance !

— Je ne puis le croire, fit le doyen. Pas plus tard qu'hier soir, je vous ai tracé les grandes lignes de l'orthodoxie.

— La situation est grave, dit un autre d'une voix lugubre. L'hérésie n'existe que par suite de la putréfaction du Lobe de la Rectitude.

— C'est une humiliation incurable et fatale, indiqua un autre, non moins tristement.

— C'est vrai ! Hélas, c'est trop vrai ! soupira un troisième, qui se tenait près de la porte. Homme infortuné !

— Allons ! s'écria le doyen. Nous devons régler cette affaire sur-le-champ.

— Ne vous donnez pas cette peine, dit Cugel. Permettez-moi de m'habiller et je partirai du village pour ne plus y revenir.

— Te laisser répandre ailleurs ta détestable doctrine ? Jamais de la vie !

Alors ils saisirent Cugel et le sortirent tout nu de sa chambre. Il fut entraîné dans le parc, jusqu'au pavillon qui se trouvait au milieu. Quelques membres du groupe élevèrent un enclos composé de poutrelles de bois sur la plate-forme du pavillon et Cugel fut jeté dans cet enclos.

— Que faites-vous ? s'écria-t-il. Je ne veux pas participer à vos rites !

On ne lui prêta aucune attention et il put voir par les interstices de l'enclos certains des villageois faire monter un grand ballon de papier vert, propulsé par de l'air chaud et soutenant trois feux follets verts.

L'aube blafarde apparut. Les villageois, ayant tout arrangé à leur guise, se retirèrent en bordure du parc. Cugel essaya de

grimper hors de l'enclos, mais les barreaux de bois étaient trop grands et trop serrés pour lui donner une prise.

Le ciel devint plus clair. Tout là-haut, brûlaient les feux follets verts. Cugel courba le dos et, comme il avait la chair de poule à cause de la fraîcheur matinale, il arpenta de long en large sa prison. Il s'arrêta court en entendant au loin l'obsédante musique. Elle s'amplifia, devint fracassante. Haut dans le ciel apparut une créature ailée, faisant flotter ses voiles blancs et battant des ailes. Puis elle descendit en planant et Cugel sentit ses membres devenir mous et flasques. La créature ailée voltigea au-dessus de l'enclos, se laissa tomber, enveloppa Cugel dans sa robe blanche, essayant de l'emporter dans les airs.

Mais Cugel s'était cramponné à un barreau de la clôture et la créature ailée essaya en vain de prendre son envol. La poutrelle grinça, gémit, craqua. Cugel se débattit, parvint à se libérer du voile qui l'empêtrait et tira sur le barreau avec l'énergie du désespoir. Il se rompit et vola en éclats. Cugel en saisit un fragment, dont il pourfendit la créature ailée. La pointe effilée perça la robe et la créature ailée donna un coup d'aile à son adversaire. Cugel attrapa une des nervures de chitine et, dans un prodigieux effort, la tordit en arrière, de sorte qu'elle se brisa en craquant et que l'aile pendit, arrachée. Horrifiée, la créature ailée fit un grand bond qui l'emporta, en même temps que Cugel, hors du pavillon. Elle se mit à sautiller à travers le village, en laissant traîner son aile brisée.

Cugel lui courut derrière, en la rouant de coups avec un gourdin qu'il avait ramassé. Il eut une brève vision des villageois qui le regardaient, terrifiés ; ils avaient la bouche grande ouverte et humide. Peut-être poussaient-ils des cris perçants, mais il n'entendait rien. La créature ailée sautilla plus vite, sur le chemin de la falaise, avec Cugel à ses trousses, maniant le gourdin de toutes ses forces. Le soleil doré se levait au-dessus des lointaines montagnes ; la créature ailée fit soudain volte-face et Cugel sentit le feu de son regard, bien que son visage, si tant est qu'elle en eût un, fût dissimulé sous une cagoule. Déconcerté, pantelant, Cugel eut un mouvement de recul et il se rendit compte qu'il se trouvait là presque sans défense, au cas

où d'autres fondraient sur lui du haut des airs. Aussi, ayant lancé une imprécation à la créature, il retourna au village.

Tout le monde avait fui. Le village était désert. Cugel éclata de rire. Il se rendit à l'auberge, mit ses vêtements, boucla le ceinturon de son épée. Il alla dans la salle de danse et regarda dans la caisse, où il trouva un certain nombre de pièces de monnaie qu'il transféra dans son escarcelle, auprès de la figurine d'ivoire représentant la NULLITÉ. Il ressortit : mieux valait filer pendant qu'il n'y avait personne dans les parages pour le retenir. Une lueur vacillante attira son attention : la bague scintillait à son doigt, ruisselant de douzaines d'étincelles, qui jaillissaient toutes en direction des falaises.

Cugel secoua la tête d'un air las, vérifia une fois de plus l'orientation de ces dards lumineux. Sans ambiguïté, ils lui indiquaient le chemin d'où il venait. Après tout, les calculs de Pharesme avaient été corrects. Il devait agir avec fermeté s'il ne voulait pas que TOTALITÉ fût de nouveau hors d'atteinte.

Il prit juste le temps de trouver une hache et gagna rapidement la piste, en suivant les luisantes étincelles de sa bague.

Non loin de l'endroit où il l'avait laissée, il retrouva la créature à l'aile mutilée, assise maintenant sur un rocher près du chemin, la cagoule baissée sur la tête. Cugel ramassa une pierre, qu'il lança sur la créature, qui tomba soudain en poussière, ne laissant qu'un petit tas de toile blanche comme trace de son existence.

Cugel continua à gravir le chemin, essayant de se dissimuler de son mieux, mais en vain. Au-dessus de sa tête volaient des créatures, qui battirent des ailes et foncèrent sur lui. Cugel joua de la hache, frappant les ailes, et les créatures s'envolèrent très haut, en décrivant des cercles.

Cugel consulta sa bague et fut conduit encore plus haut sur la piste, avec les créatures ailées tournoyant au-dessus de lui. L'éclat de la bague devint si intense qu'il comprit qu'il touchait au but : en effet, TOTALITÉ se trouvait là, reposant tranquillement sur un rocher !

Cugel retint le cri de triomphe qui lui montait à la gorge. Il sortit le symbole d'ivoire de NULLITÉ, courut en avant et l'appliqua sur le globe gélatineux qui formait la partie centrale.

Comme Pharesme l'avait affirmé, l'adhérence fut immédiate. Avec ce contact, Cugel sentit se dissoudre le sortilège qui le liait à cet âge lointain.

Une chute brutale, des grandes ailes cinglantes ! Cugel mordit la poussière. Un voile blanc l'enveloppa et, comme il tenait NULLITÉ d'une main, il fut incapable de brandir sa hache. Celle-ci lui fut violemment arrachée. Il laissa tomber NULLITÉ, s'agrippa à un roc, donna des coups de pied, parvint à se libérer et se jeta sur sa hache. Mais la créature ailée, saisissant NULLITÉ à laquelle était attachée TOTALITÉ, s'envola dans les airs, emportant son butin au fond d'une caverne haut perchée dans les falaises.

Des forces irrésistibles tiraillaient Cugel, tournoyant dans toutes les directions à la fois. Un grondement remplit ses oreilles, des lueurs violettes palpitèrent, et il fit une chute d'un million d'années dans l'avenir.

Il reprit conscience dans la chambre au carrelage bleu, avec le picotement d'une liqueur aromatique sur ses lèvres. Pharesme, penché au-dessus de lui, lui tapota le visage et instilla un peu plus de liqueur dans sa bouche.

— Réveille-toi ! Où est TOTALITÉ ? Comment es-tu revenu ?

Cugel le poussa de côté, se dressa sur son séant dans sa couche.

— TOTALITÉ ! rugit Pharesme. Où est-elle ? Où est mon talisman ?

— Je vais vous expliquer, dit Cugel d'une voix rauque. Je la tenais quand elle me fut arrachée des mains par des créatures ailées au service du Grand Dieu Yelisea.

— Raconte-moi, raconte-moi !

Cugel narra dans quelles circonstances il avait d'abord gagné puis perdu ce que Pharesme recherchait. À mesure qu'il parlait, le visage de Pharesme pâlissait de chagrin et ses épaules fléchissaient. Quand le récit prit fin, le sorcier fit sortir Cugel dans la rouge lueur confuse du crépuscule. Ils examinèrent tous

deux les falaises à présent désolées et sans vie qui les dominaient.

— Dans quelle caverne la créature s'est-elle envolée ? demanda Pharesme. Indique-la-moi, si tu en es capable !

Cugel la montra du doigt.

— C'est celle-ci, à ce qu'il me semble. Tout n'était que confusion et battements d'ailes entremêlées...

— Ne bouge pas d'ici. (Pharesme se rendit à l'atelier et ne tarda pas à en revenir.) Prends cette lumière, dit-il, en tendant à Cugel une froide flamme blanche nouée dans une chaîne d'argent. Prépare-toi.

Il jeta aux pieds de Cugel une boulette qui se transforma en tourbillon et Cugel fut soulevé à une allure vertigineuse vers la saillie croulante qu'il avait indiquée à Pharesme. Tout près, il y avait la noire ouverture d'une caverne. Cugel en éclaira l'intérieur. Il vit un poussiéreux passage, de trois pas de large et trop élevé pour qu'il pût l'atteindre. Il s'enfonçait dans la falaise, en s'infléchissant un peu sur le côté. Il semblait aride et sans vie.

Tenant sa lampe devant lui, Cugel s'avança lentement dans le passage. Une appréhension indéfinissable faisait battre son cœur à grands coups. Il s'arrêta soudain : était-ce de la musique ? Le souvenir d'une musique ? Il prêta l'oreille et n'entendit rien, mais lorsqu'il voulut se remettre en marche, la peur paralysait ses jambes. Il brandit sa lanterne et plongea un regard dans le poussiéreux passage. Où conduisait-il ? Que trouvait-on au-delà ? Une poudreuse caverne ? Un Pandémonium ? Le pays sacré de Byssom ? Cugel avançait lentement, tous ses sens en éveil. Il aperçut sur une saillie rocheuse un sphéroïde brunâtre tout racorni : le talisman qu'il avait emporté dans le passé. Il y avait belle lurette que TOTALITÉ s'en était détachée et avait disparu.

Cugel souleva délicatement l'objet, rendu fragile par un million d'années, et il revint sur la corniche. Le tourbillon, actionné par Pharesme, ramena Cugel au sol.

Redoutant le courroux de Pharesme, Cugel présenta le talisman flétri.

Pharesme le prit entre le pouce et l'index.

— C'est tout ce qu'il y avait ?

— Je n'ai rien trouvé d'autre.

Pharesme laissa choir l'objet. En touchant le sol, il tomba aussitôt en poussière. Pharesme regarda Cugel, respira profondément, puis il se détourna, en exprimant par un geste une indicible déception, et il revint dans son divinatoire.

Soulagé, Cugel descendit la piste, passant près des ouvriers qui se tenaient anxieusement groupés dans l'attente des ordres. Ils le gratifièrent d'un regard noir et un homme de deux aunes lui jeta une pierre. Cugel haussa les épaules et poursuivit son chemin vers le sud. Il traversa bientôt l'emplacement du village, qui n'était plus qu'une lande envahie par de vieux arbres nouveaux. L'étang avait disparu et le sol était dur et sec. Plus bas, dans la vallée, il y avait des ruines, mais rien ne permettait de localiser les antiques cités d'Impergos, de Tharuwe et de Rhaverjand, dont le souvenir était maintenant perdu.

Cugel marchait vers le sud. Derrière lui les falaises se fondirent dans la brume et devinrent bientôt invisibles.



## 4

# LES PÈLERINS

## À l'auberge

Durant presque toute une journée Cugel avait parcouru un désert lugubre, où ne croissait que de l'herbe sauvage. C'est seulement quelques minutes avant le coucher du soleil qu'il arriva au bord d'une rivière spacieuse, au lent débit, le long de laquelle filait une route. À huit cents mètres à sa droite s'élevait une grande bâtisse de bois et de stuc d'un brun sombre, qui était apparemment une auberge. Cette vision enchantait Cugel, car il n'avait rien eu à se mettre sous la dent de la journée et il avait passé la nuit précédente perché dans un arbre. Dix minutes plus tard, il ouvrait la lourde porte bardée de fer de l'auberge.

De chaque côté du vestibule où il pénétra il y avait des baies à facettes de diamants, couleur lavande patinée, à travers lesquelles les rayons du soleil couchant allumaient mille reflets. De la salle commune venaient une rumeur de voix joyeuses, un cliquetis de pots et de verres, l'odeur du vieux bois, du plancher ciré, du cuir et des marmites où mijotait le souper. Cugel s'avança parmi un tas de gens massés autour du feu, qui buvaient du vin en se racontant d'interminables histoires de voyageurs.

L'aubergiste se tenait derrière un comptoir. C'était un homme courtaud, qui arrivait à peine à l'épaule de Cugel, avec

un crâne chauve en forme de pain de sucre et une barbe noire, longue d'un pied, qui lui pendait au menton. Il avait des yeux globuleux, aux lourdes paupières ; son expression était aussi nonchalante et calme que le cours de la rivière. Cugel lui ayant demandé une chambre, il se tirailla le nez avec embarras.

— Je n'ai déjà plus de place, avec les pèlerins qui se rendent à Erze Damath. Ceux que vous voyez sur les bancs ne représentent même pas la moitié des gens que je dois loger cette nuit. Je vous mettrai une pailleasse dans la salle, si vous pouvez vous en contenter ; je ne peux faire mieux.

Cugel poussa un soupir irrité.

— Cela ne me convient pas du tout. Je désire vivement une chambre particulière avec un bon lit, une fenêtre ayant vue sur la rivière et un tapis suffisamment épais pour m'empêcher d'entendre les chants et les cris du cabaret.

— Je crains que vous ne soyez déçu, répondit l'aubergiste sans s'émouvoir. L'unique chambre de ce genre est déjà occupée par l'homme à la barbe jaune, que vous voyez assis là-bas : un certain Lodermulch, qui fait aussi le voyage d'Erze Damath.

— Peut-être, suggéra Cugel, en prétextant un cas d'urgence pourriez-vous le persuader d'évacuer la chambre et d'occuper la pailleasse à ma place ?

— Je doute qu'il soit capable d'une telle abnégation, objecta l'hôtelier. Mais pourquoi ne pas vous renseigner auprès de lui vous-même ? Franchement, moi je ne tiens pas à soulever la question.

Cugel, remarquant les traits durement burinés de Lodermulch, ses bras musclés et l'air dédaigneux avec lequel il écoutait les propos des pèlerins, se rangea à l'opinion de l'hôtelier sur le caractère de Lodermulch et se garda bien d'aller lui présenter sa requête.

— Il semble que je doive me contenter de la pailleasse, dit-il. Maintenant, pour mon souper je veux une volaille convenablement farcie, troussée, rôtie et garnie, avec tous les plats d'accompagnement que fournit votre cuisine.

— Ma cuisinière est accablée de besogne et vous devrez manger des lentilles avec les pèlerins, répondit l'aubergiste. Une

seule volaille est disponible et celle-ci a été également réservée par Lodermulch pour son repas du soir.

Contrarié, Cugel haussa les épaules.

— Peu importe. Je vais me laver la figure, empoussiérée par le voyage, après quoi je prendrai un verre de vin.

— À l'arrière de la maison il y a de l'eau courante et une auge dont on se sert de temps en temps pour la toilette. Je fournis des onguents, des huiles à friction et des serviettes chaudes moyennant un supplément de prix.

— L'eau me suffira.

Cugel se rendit derrière l'auberge, où il trouva un baquet. Après s'être lavé, il regarda autour de lui et remarqua non loin de là une remise, construite en solides madriers. Il allait retourner dans l'auberge quand il se ravisa, examinant de nouveau la remise. Il s'y dirigea, ouvrit la porte, jeta un coup d'œil à l'intérieur ; puis, tout pensif, il revint dans la salle commune. Son hôte lui servit une timbale de vin chaud et épicé, qu'il emporta vers un banc placé à l'écart.

On venait de demander à Lodermulch son opinion sur les dénommés Evangels Funambulesques, lesquels, refusant de mettre leurs pieds par terre, vaquaient à leurs occupations en marchant sur une corde raide. D'une voix cassante, Lodermulch dénonça le caractère fallacieux de cette doctrine particulière :

— Ils évaluent l'âge de la terre à vingt-neuf éons, au lieu des vingt-trois généralement admis. Ils spécifient que sur chaque aune carrée du sol, un quart de million d'hommes sont morts et ont déposé leur poussière, créant ainsi une couche humide et omniprésente de terreau moisi, sur laquelle il est sacrilège de marcher. L'argument a une apparence de possibilité, mais réfléchissez : la poussière d'un corps desséché fournit un dépôt d'un trente-troisième de pouce de profondeur, si elle est répandue sur une surface d'une aune carrée. Cela représenterait donc au total une couche de poussière humaine compressée ayant une épaisseur de presque huit cents toises, qui enroberait la surface terrestre, ce qui est manifestement faux.

Un membre de la secte qui, ne disposant pas de ses cordes habituelles, avait chaussé d'encombrants souliers de cérémonie, vitupéra le détracteur :

— Vous parlez sans logique ni compréhension ! Comment pouvez-vous être aussi affirmatif ?

Lodermulch haussa ses sourcils touffus, en signe de vif mécontentement.

— Dois-je vraiment dissenter là-dessus ? Au bord de l'océan est-ce qu'une falaise haute de huit cents toises suit la démarcation entre la terre et l'eau ? Non. Partout le sol est inégal. Des promontoires s'étendent dans la mer ; on trouve plus souvent des plages de sable d'une pure blancheur. Mais on ne voit nulle part ces masses de tourbe grisâtre qui servent de piliers aux doctrines de votre secte.

— Balivernes que tout cela ! fulmina le Funambule.

— Qu'est-ce à dire ? s'enquit Lodermulch d'un ton péremptoire, en bombant son torse massif. Je n'ai pas l'habitude qu'on me tourne en dérision !

— Ce n'est pas de la dérision, mais la froide et solide réfutation de votre dogmatisme ! Nous affirmons qu'une partie de cette poussière est emportée dans l'océan, une autre partie reste suspendue dans l'air, une partie s'infiltre à travers des crevasses dans les cavernes souterraines, enfin une autre partie encore est absorbée par les arbres, les végétaux et certains insectes, de sorte qu'un peu plus de huit cents toises de sédiment ancestral couvrent la terre et qu'il est sacrilège de les fouler. Pourquoi les falaises que vous citez ne sont pas visibles partout ? À cause de l'humidité que des multitudes d'hommes ont exhalée et produite dans le passé. Cela a soulevé le niveau de l'océan, de sorte que l'on ne peut remarquer aucune faille et aucun précipice ; voilà pourquoi votre raisonnement est fallacieux.

— Bah, murmura Lodermulch, en se détournant. C'est dans vos conceptions qu'il y a une faille quelque part.

— Pas le moins du monde ! assura l'Evangel, avec la ferveur qui était le propre de ses semblables. Voilà pourquoi, par respect pour les morts, nous marchons en l'air, sur des cordes et des corniches, et, lorsque nous devons voyager, nous utilisons des chaussures spécialement sanctifiées...

Durant cet entretien, Cugel avait quitté la salle. Peu après, un adolescent à face ronde comme une lune, revêtu d'une livrée de portier, s'approcha du groupe où l'on discutait.

— Êtes-vous l'honorable Lodermulch ? demanda-t-il au susnommé.

Lodermulch se carra dans son fauteuil.

— C'est moi-même.

— Je suis chargé de vous transmettre un message, de la part de quelqu'un qui apporte une certaine somme d'argent qu'il vous doit. Il attend dans une petite remise, derrière l'auberge.

Lodermulch fronça les sourcils d'un air incrédule.

— Es-tu certain que cette personne a bien demandé Lodermulch, le Prévôt de la Commune de Barlig ?

— En effet, monsieur, c'est ainsi qu'il a précisé votre nom.

— Et comment est l'homme qui t'a chargé de ce message ?

— Il est grand, il porte un volumineux capuchon et dit être un de vos amis intimes.

— Vraiment, s'étonna Lodermulch. Tyzog, peut-être ? À moins que ce ne soit Krednip... Mais pourquoi n'est-il pas venu me voir ici ? Sans doute a-t-il quelque bonne raison de ne pas le faire. (Son corps massif se souleva de son siège et il fut debout.) Je crois qu'il me faut aller me renseigner. (D'un pas majestueux il quitta la salle commune, contourna l'auberge et regarda la remise qui se dressait dans la pénombre.) Holà ! cria-t-il. Tyzog ? Krednip ? Arrive ici !

Il n'y eut pas de réponse. Lodermulch s'approcha pour jeter un coup d'œil dans la cabane. Dès qu'il en eut franchi le seuil, Cugel surgit par-derrière, claqua la porte, la verrouilla et la barricada.

Sans s'inquiéter des coups assourdis et des appels furieux retentissant à l'intérieur, Cugel revint dans l'auberge. Il alla trouver le patron.

— Il y a du changement dans ce qui a été convenu : Lodermulch a été obligé de partir. Il a décommandé sa chambre et sa volaille rôtie, qu'il m'a fort obligeamment cédées !

L'aubergiste se tira la barbe, alla vers la porte, regarda la route à droite et à gauche. Puis revint lentement.

— Voilà qui n'est pas ordinaire ! Il m'a payé d'avance pour l'une et l'autre, sans même marchander.

— Je me suis arrangé avec lui à l'amiable. Pour vous remercier de votre dérangement, je veux vous payer un supplément de trois tercès.

L'aubergiste haussa les épaules, empocha les pièces.

— Tout cela m'est égal. Venez, je vais vous conduire à votre chambre.

Cugel visita la chambre, qui lui convint parfaitement. Peu après on lui servit son souper. La volaille rôtie était aussi irréprochable que les plats d'accompagnement que Lodermulch avait commandés et que l'hôtelier avait inclus dans le menu.

Avant de se retirer pour la nuit, Cugel alla faire un tour derrière l'auberge et s'assura que la porte de la remise était toujours bien barricadée et que les appels rauques de Lodermulch ne pouvaient attirer l'attention. Il frappa d'un coup sec à la porte.

— Du calme, Lodermulch ! jeta-t-il durement. C'est moi, l'aubergiste ! Ne braillez pas si fort ; vous allez incommoder mes clients !

Sans attendre qu'il réponde, Cugel retourna dans la salle commune et engagea la conversation avec le chef du groupe des pèlerins. C'était Garstang, un homme maigre et nerveux, d'une pâleur de cire, au crâne fragile, avec des poches sous les yeux et un nez fouineur si mince qu'il devenait transparent quand un rayon lumineux le frappait. S'adressant à lui comme à un homme d'expérience et d'érudition, Cugel lui demanda quel était l'itinéraire à suivre pour se rendre à Almery, mais Garstang inclinait à croire qu'il s'agissait là d'une région purement imaginaire.

Cugel le détrompa.

— Almery est une région réelle, dont je vous garantis personnellement l'existence.

— Vous en savez alors plus long que moi, déclara Garstang. La rivière qui coule ici est l'Asc ; le pays de cette rive s'appelle Sudun, et celui de l'autre côté c'est Lelias. Vers le sud se situe Erze Damath, qu'il serait judicieux pour vous de gagner, et de là vous pourriez traverser peut-être le Désert d'Argent, qui se

trouve à l'ouest, et la Mer Songane, où l'on pourrait vous donner d'autres renseignements.

— Je suivrai vos conseils, répondit Cugel.

— Nous autres, qui sommes tous de pieux Gilfigites, nous nous rendons à Erze Damath et au Rite Lustral de l'Obélisque Noir, dit Garstang. Comme notre route passe à travers des déserts, nous voyageons en groupe afin de nous protéger des erbs et des gids. Si vous désirez vous joindre à notre communauté, en partageant à la fois les avantages et les obligations, vous êtes le bienvenu.

— Les avantages sautent aux yeux, fit Cugel. Mais quelles sont les obligations ?

— Simplement d'obéir aux ordres du chef, c'est-à-dire à moi-même, et payer votre quote-part des dépenses.

— J'accepte, sans restriction.

— Parfait ! Nous partons demain à l'aube. (Garstang lui désigna quelques-uns des cinquante-sept membres de leur groupe.) Voici Vitz, discoureur de notre petite troupe, et celui qui est assis là-bas s'appelle Casmyre, le théoricien. L'homme aux dents de fer est Arlo et celui qui porte un chapeau bleu et une agrafe d'argent est Voynod, un magicien dont la réputation est bien établie. L'estimable bien qu'agnostique Lodermulch n'est pas dans la salle, ainsi que Subucule, un dévot sans équivoque. Peut-être sont-ils en train de se convertir l'un l'autre à leurs convictions. Les deux qui jouent aux dés sont Parso et Salanave. Voici encore Haxt et là-bas, Cray.

Garstang en nomma plusieurs autres, en spécifiant leurs particularités. Finalement Cugel, alléguant la fatigue, se retira dans sa chambre. Il se délassa dans son lit et s'endormit aussitôt.

Tard dans la nuit, il fut réveillé en sursaut. Lodermulch, ayant creusé le plancher de la remise, avait fait une brèche sous le mur, par laquelle il avait réussi à se libérer. Il se rendit immédiatement à l'auberge et se mit à ébranler la porte de la chambre de Cugel, que celui-ci avait eu soin de verrouiller.

— Qui est là ? s'écria Cugel.

— Ouvrez ! C'est moi, Lodermulch. Je veux dormir dans cette chambre !

— Rien à faire, déclara Cugel. J'ai obtenu un lit à prix d'or et j'ai même été forcé d'attendre que le patron ait fait vider les lieux à celui qui les occupait avant moi. Et maintenant filez ! Je vous soupçonne d'être ivre ; si vous avez encore soif allez faire lever le sommelier.

Lodermulch s'éloigna en tapant des pieds. Cugel se recoucha.

Bientôt un bruit de coups assourdis parvint à ses oreilles, en même temps que le glapissement de l'hôtelier que Lodermulch empoignait par la barbe. Lodermulch ne tarda pas à être flanqué dehors, grâce aux efforts conjugués de l'aubergiste, de son épouse, du portier, du garçon de cabaret et d'autres. Soulagé, Cugel put se rendormir.

Avant l'aube les pèlerins se levèrent, en même temps que Cugel, et prirent leur petit déjeuner. L'aubergiste paraissait d'humeur plutôt morose et il était couvert de bleus, mais il ne posa aucune question à Cugel qui, de son côté, ne lui adressa pas la parole.

Ayant déjeuné, les pèlerins se rassemblèrent sur la route, où ils furent rejoints par Lodermulch, qui avait passé la nuit à déambuler de long en large.

Garstang dénombra le groupe et donna ensuite un grand coup de sifflet. Les pèlerins se mirent en marche, traversèrent le pont et longèrent la rive sud de l'Asc en direction d'Erze Damath.



## Le radeau sur la rivière

Pendant trois jours les pèlerins continuèrent à avancer au bord de l'Asc, dormant la nuit derrière une barrière que suscitait le magicien Voynod au moyen d'un petit cercle d'osselets d'ivoire : indispensable précaution, car, au-delà des barreaux, il y avait, à peine éclairées par les reflets du feu, des créatures avides de se joindre à la compagnie : déodandes aux molles sollicitations, erbs qui changeaient sans cesse de place, avançant ou reculant de quelques pas, sans jamais être à l'aise. Une fois, un gid tenta de sauter par-dessus la barricade ; une autre fois, trois hoons donnèrent ensemble des coups de boutoir contre les piliers – reculant pour prendre leur élan, fonçant en avant, pour frapper en ahanant dans leurs efforts, tandis qu'à l'intérieur les pèlerins les observaient, fascinés.

Cugel s'approcha pour piquer avec un brandon une de ces formes haletantes et provoqua un hurlement de fureur. Un énorme bras gris se propulsa vers lui entre les barreaux. Cugel sauta en arrière, évitant la mort de justesse. La clôture tint bon, les bêtes féroces finirent par se quereller et s'en allèrent.

Au soir du troisième jour, le groupe atteignit le confluent de l'Asc et d'une vaste rivière au lent débit que Garstang reconnut être le Scamander. Non loin de là, s'étendait une forêt de hauts baldamas, de pins et de chênes spinth. Avec l'aide des coupeurs de bois du cru, des arbres furent abattus, rabotés, transportés au bord de la rivière, où l'on confectionna un radeau. Ayant embarqué tous les pèlerins, le radeau fut poussé à la perche dans le cours d'eau, où il dériva sans peine et sans bruit vers l'aval.

Pendant cinq jours, le radeau vogua sur le large Scamander tantôt si loin des berges qu'elles devenaient invisibles, tantôt frôlant les roseaux qui bordaient le rivage. N'ayant rien de mieux à faire, les pèlerins entamaient d'interminables discussions et la diversité des opinions exprimées dans chacune

des controverses était remarquable, tant que la conversation n'abordait pas des sujets tels que les arcanes métaphysiques ou les subtilités de la doctrine gilfigite.

Subucule, le plus dévot des pèlerins, exposait son credo en détail. Il professait surtout la théosophie gilfigite orthodoxe, dans laquelle Zo Zam, la divinité à huit têtes, après avoir créé le cosmos, se trancha un orteil, qui devint alors Gilfig, tandis que des gouttes de sang se dispersaient pour former les huit races de l'humanité. Roremaund, un sceptique, s'insurgeait contre la doctrine :

— Qui a créé cet hypothétique « créateur » dont vous nous parlez ? Un autre « créateur » ? Il est beaucoup plus facile de présupposer simplement le résultat final : en l'occurrence un Soleil intermittent et une Terre agonisante.

Opinion que Subucule réfutait par l'argument-massue d'une citation du Texte Gilfigite.

Un nommé Bluner proposait sa croyance personnelle. Pour lui le Soleil était une cellule dans le corps de la grande divinité, qui avait créé le cosmos selon un processus analogue à la croissance du lichen sur un rocher.

Subucule estima cette thèse trop compliquée :

— Si le Soleil était une cellule, que deviendrait alors la nature de la Terre ?

— Un animalcule dérivant d'éléments nutritifs, répondit Bluner. De telles connexités sont connues ailleurs et ne provoquent aucune surprise.

— Alors, qu'est-ce qui attaque le soleil ? demanda Vitz d'un ton méprisant. Un autre animalcule semblable à la Terre ?

Bluner commença un exposé minutieux de son organogénie, mais il fut vite interrompu par Pralixus, un homme grand et mince, dont les yeux verts avaient un regard perçant.

— Écoutez-moi ; je sais tout ; ma doctrine est d'une extrême simplicité. Une grande quantité de conditions sont possibles et il y a une plus grande quantité encore d'impossibilités. Notre cosmos est une condition possible : il existe. Pourquoi ? Le temps est infini, ce qui veut dire que chaque condition possible est appelée à disparaître. Du moment que nous vivons actuellement dans une possibilité particulière et n'en

connaissions pas d'autre, nous nous arrogeons la qualité d'unicité. À dire vrai, tout univers qui est possible tôt ou tard, non pas une seule fois, mais à de nombreuses reprises, devra exister.

— Bien que je sois un pieux Gilfigite, je professe une doctrine similaire, déclara Casmyre le théoricien. Ma philosophie implique une succession de créateurs, chacun jouissant d'un droit personnel et absolu. Pour paraphraser le docte Pralixus, du moment qu'une divinité est possible, elle doit exister ! Le dieu Zo Zam à huit têtes qui s'est tranché son Divin Orteil est possible, par conséquent il existe.

Subucule cligna des yeux, ouvrit la bouche pour parler, puis la referma. Roremaund, le sceptique, se détourna pour contempler les eaux du Scamander.

Garstang, s'asseyant sur le plat-bord, eut un sourire pensif.

— Et vous, Cugel l'Astucieux, pour une fois vous êtes réticent. Quelle est votre croyance ?

— Elle est quelque peu rudimentaire, admit Cugel. J'ai assimilé divers points de vue, dont chacun fait autorité de son propre chef : l'un chez les prêtres du Temple des Téléologues ; l'autre par l'entremise d'un oiseau ensorcelé qui tirait dans son bec des messages au fond d'une boîte ; un autre encore me fut donné par un anachorète en train de jeûner qui but une bouteille d'élixir rose que je lui avais offert pour plaisanter. Les visions qui en résultèrent furent contradictoires, mais d'une grande profondeur. De ce fait, ma conception du monde est synchrétique.

— Intéressant, dit Garstang. Et vous, Lodermulch ?

— Ha, grogna Lodermulch. Voyez cette déchirure de mon vêtement : je suis incapable d'en expliquer la présence ! Je suis donc encore plus embarrassé par l'existence de l'univers !

D'autres prirent la parole. Voynod le magicien définit le cosmos connu comme l'ombre d'une région gouvernée par des fantômes, dont l'existence dépendait des énergies psychiques des hommes. Le pieux Subucule dénonça cette conception comme contraire aux Protocoles de Gilfig.

La discussion traîna en longueur. Cugel et un ou deux autres, parmi lesquels il y avait Lodermulch, en eurent assez et

organisèrent un jeu de hasard, en se servant de dés, de cartes et de jetons. Les enjeux, d'abord minimes, commencèrent à augmenter. Au début Lodermulch gagna chichement, puis il se mit à perdre des sommes de plus en plus fortes, alors que Cugel gagnait coup sur coup. Subitement, Lodermulch jeta les dés et, saisissant le coude de Cugel, il le secoua, ce qui fit choir quelques dés supplémentaires qu'il avait dans sa manche.

— Et alors ! brailla Lodermulch, qu'avez-vous donc là ? J'avais cru déceler une friponnerie et en voici la preuve ! Rendez-moi tout de suite mon argent !

— Comment osez-vous dire cela ? protesta Cugel. Qu'est-ce qui prouve une tricherie ? J'ai quelques dés sur moi, et alors ? Suis-je obligé de jeter ce que je possède dans le Scamander, avant de participer à un jeu ? Vous salissez ma réputation !

— Je m'en moque pas mal, rétorqua Lodermulch. Tout ce que je désire c'est rentrer dans mon argent.

— Impossible, dit Cugel. Malgré vos rodomontades, vous n'avez prouvé aucune fraude.

— Une preuve ? rugit Lodermulch. Que faut-il d'autre ? Examinez ces dés, ils sont tous de travers, certains avec les mêmes points sur trois côtés, d'autres ne roulant qu'avec difficulté, parce qu'ils sont plus lourds sur une de leurs faces.

— C'est simplement curieux, constata Cugel. (Il désigna Voynod le magicien, qui les avait observés.) Voici un homme qui a l'œil aussi vif que le cerveau agile ; demandez-lui s'il y a eu évidence d'une manœuvre illicite.

— Aucune évidence, déclara Voynod. À mon avis Lodermulch a fait une accusation trop hâtive.

Garstang, s'étant approché, avait entendu la contestation. Il intervint sur un ton à la fois judicieux et conciliant :

— La confiance est essentielle dans une communauté comme la nôtre, compagnons et vous tous, pieux Gilfigites. Il ne peut être question de malveillance ou de tromperie ! Lodermulch, vous avez sûrement mal jugé notre ami Cugel !

Lodermulch eut un rire grinçant.

— Si c'est là le comportement propre aux gens dévots, j'ai bien de la chance de ne pas être tombé sur des hommes ordinaires !

Ayant fait cette remarque, il alla s'asseoir dans un coin du radeau, d'où il jeta à Cugel un regard haineux et menaçant.

Garstang hocha la tête, l'air désolé.

— Je crains que Lodermulch ne se sente offensé. Peut-être, Cugel, que si, dans un esprit de conciliation, vous lui rendiez son or...

Cugel refusa net.

— C'est une question de principe. Lodermulch a porté atteinte à mon bien le plus précieux, c'est-à-dire à mon honneur.

— Vos arguties sont louables, fit Garstang, et Lodermulch a agi avec manque de tact. Pourtant, au nom de la bonne camaraderie – non ? Eh bien, je ne puis insister là-dessus. Hélas, il y a toujours des petits ennuis pour nous tracasser.

Il s'éloigna en hochant la tête. Cugel ramassa ses gains, en même temps que les dés que Lodermulch avait fait tomber de sa manche.

— Un incident impossible à régler, dit-il à Voynod. Quel butor que ce Lodermulch ! Il a offusqué chacun ; tout le monde a cessé de jouer.

— Peut-être parce que tout l'argent est en votre possession, suggéra Voynod.

Cugel examina ses gains d'un air surpris.

— J'étais loin de me douter qu'ils étaient si importants ! Peut-être accepterez-vous cette somme pour m'épargner l'effort de la porter ?

Voynod acquiesça et une part des gains changea de mains.

Peu après, tandis que le radeau flottait tranquillement le long de la rivière, le soleil eut une inquiétante pulsation. Une pellicule rouge se forma à sa surface comme une ternissure, puis se dissolva. Quelques pèlerins se mirent à courir de long en large, en s'écriant :

— Le soleil s'obscurcit ! Préparez-vous au froid !

Toutefois Garstang leva les mains dans un geste rassurant.

— Du calme, tout le monde ! Le tremblement a cessé, le soleil est redevenu comme avant !

— Réfléchissez ! les exhorta Subucule avec une grande ferveur. Gilfig autoriserait-il ce cataclysme, au moment même où nous voyageons pour faire acte d'adoration à l'Obélisque Noir ?

Le groupe se calma, bien que chacun eût son interprétation personnelle de l'événement. Vitz, le discoureur, y trouva une analogie avec la vue brouillée de l'œil, qui pouvait être guérie par un clignotement vigoureux. Voynod déclara :

— Si tout va bien à Erze Damath, j'envisage de consacrer les quatre années suivantes de ma vie à un plan qui renforcera la vigueur du soleil !

Lodermulch se contenta de proclamer sur un ton agressif que s'il ne tenait qu'à lui, le soleil pourrait bien s'éteindre pour que les pèlerins soient forcés de se frayer à tâtons leur chemin vers les Rites Lustraux.

Mais le soleil brilla comme auparavant. Le radeau descendit le cours du grand Scamander, dont les rives étaient si basses et si dépourvues de végétation qu'elles n'apparaissaient au loin que comme des lignes sombres. La journée tira à sa fin et le soleil parut se coucher dans la rivière elle-même, en projetant un grand éclat fauve, qui se ternit progressivement et s'obscurcit à mesure que le soleil s'éclipsait.

Dès le crépuscule on alluma un feu, autour duquel les pèlerins se réunirent pour souper. L'alarmante défaillance du soleil fit l'objet d'une discussion, et de multiples hypothèses furent avancées sur des thèmes eschatologiques. Subucule rendait Gilfig seul responsable de la vie, de la mort, de l'avenir et du passé. Cependant Haxt déclara qu'il se sentirait plus à l'aise si Gilfig avait exercé jusque-là un pouvoir plus avisé sur les affaires du monde. Pendant un moment le débat fut très animé. Subucule accusa Haxt d'être un « esprit superficiel », tandis que Haxt le taxait de « crédulité » ou d'« humiliation aveugle. » Garstang intervint pour signaler que tous les faits n'étaient pas connus à l'heure actuelle et que les Rites Lustraux à l'Obélisque Noir pourraient éclaircir la situation.

Le lendemain matin, un grand barrage apparut devant eux : une rangée de solides piliers obstruaient la navigation sur la rivière. Le passage n'était possible qu'en un seul endroit, mais

cet espace praticable était lui-même fermé par une lourde chaîne. Les pèlerins firent flotter le radeau tout près de cet espace et mouillèrent la pierre qui leur servait d'ancre.

D'une hutte sur la berge surgit un zéléteur, aux cheveux longs et aux membres décharnés, revêtu d'une robe noire en haillons et brandissant une barre de fer. Il bondit sur le barrage et jeta un regard meurtrier sur les occupants du radeau.

— En arrière, en arrière ! cria-t-il. C'est moi le maître du barrage et je n'autorise personne à passer librement !

Garstang s'avança vers lui.

— J'implore votre indulgence. Nous sommes un groupe de pèlerins, à destination des Rites Lustraux d'Erze Damath. Si nécessaire, nous vous payerons un droit de passage, bien que nous comptions sur votre générosité pour nous dispenser de ce péage.

Le fanatique se mit à rire sauvagement et agita sa barre de fer.

— Nul ne peut être dispensé de ce péage ! Car j'exige la mort du plus méchant de votre clique – à moins que l'un d'entre vous me donne satisfaction en me prouvant sa vertu !

À califourchon sur le barrage, sa robe noire claquant au vent, il jetait des regards furieux sur le radeau.

Il y eut un mouvement de malaise parmi les pèlerins, qui échangèrent des coups d'œil furtifs. Un murmure s'éleva de leur groupe, devint vite un concert discordant d'auto-justifications et de plaidoyers *pro domo sua*. La voix stridente de Casmyre finit par couvrir celle des autres.

— Il est impossible que ce soit moi le plus mauvais ! Ma vie a toujours été bénigne et austère ; pendant que nous jouions j'ai fermé les yeux sur une ignoble tricherie.

Un autre proclama :

— Je suis plus vertueux encore, moi qui ne me nourris que de légumes secs, par crainte de supprimer de la vie.

Un autre :

— Ma délicatesse en cette matière est supérieure, car je ne subsiste qu'avec les cosses inutiles de ces mêmes légumes et l'écorce tombée des arbres, par crainte de détruire les germes des végétaux.

Un autre :

— Mon estomac ne supporte pas les légumes, mais le même idéal exaltant m'anime et je ne mets dans ma bouche que de la viande avariée.

Un autre :

— J'ai nagé un jour dans un lac de feu pour prévenir une vieille femme que la calamité qu'elle redoutait avait peu de chances de se produire. Cugel annonça :

— Ma vie est d'une constante humilité, car je l'ai inébranlablement consacrée à la justice et à l'égalité, même si je suis mal récompensé de ma peine.

Voynod ne fut pas moins catégorique :

— Certes, je suis un magicien, mais je n'exerce mon talent que pour soulager le malheur des hommes.

Puis Garstang dit à son tour :

— Ma vertu est d'origine quintessentielle, ayant été distillée par l'érudition des siècles. Comment ne pourrais-je pas être vertueux ? Les passions qui font agir d'ordinaire l'humanité me laissent de marbre.

Finalement tout le monde prit la parole, sauf Lodermulch, qui se tenait à l'écart, le visage déformé par un rictus amer. Voynod le montra du doigt.

— Parlez, Lodermulch ! Prouvez votre vertu, sinon soyez jugé comme le plus mauvais de nous, ce qui vous coûtera la vie !

Lodermulch éclata de rire. Il se tourna, prit son élan et sauta sur un arc-boutant isolé du barrage. De là il grimpa jusqu'au parapet. Il dégaina son épée, dont il menaça le zélateur.

— Nous sommes tous aussi méchants les uns que les autres, et toi tu l'es aussi, puisque tu nous imposes ces absurdes conditions. Détache la chaîne ou tu feras connaissance avec mon épée.

Le zélateur leva ses bras au ciel.

— Ma condition est remplie ; toi, Lodermulch, tu viens de faire la démonstration de ta vertu. Le radeau peut continuer son voyage. En outre, puisque tu utilises ton épée pour défendre l'honneur, je te confère à présent cet onguent qui, lorsque tu l'appliqueras sur ta lame, lui permettra de couper l'acier ou le



roc aussi facilement que du beurre. Partez donc, et que les dévotions lustrales puissent profiter à tous !

Ayant pris l'onguent, Lodermulch revint sur le radeau. La chaîne fut détachée et le radeau glissa sans difficulté de l'autre côté du barrage.

Garstang s'approcha de Lodermulch pour approuver sa conduite d'un ton modéré. Il ajouta une mise en garde :

— Dans le cas présent une action impulsive, quasi insubordonnée même, c'est bénéfique pour tout le monde. Si toutefois une conjoncture similaire se reproduisait à l'avenir il serait judicieux de consulter d'abord des personnes d'une sagesse éprouvée : moi, Casmyre, Voynod ou Subucule.

Lodermulch grogna d'un air indifférent.

— Comme vous voulez, à condition que le délai ne me cause aucun désagrément personnel.

Et Garstang dut se contenter de cette réponse.

Les autres pèlerins jetèrent sur Lodermulch des regards mécontents et se tinrent quelque peu à l'écart, de sorte que Lodermulch resta assis tout seul à l'avant du radeau.

L'après-midi passa, puis vint le crépuscule, le soir et la nuit ; au matin, on constata que Lodermulch avait disparu.

Tout le monde se perdit en conjectures. Garstang prit des renseignements, mais personne ne put jeter la moindre lumière sur cette énigme et il n'y eut que des avis partagés sur les causes de cette disparition.

Chose étrange, l'absence de l'impopulaire Lodermulch ne rendit pas pour autant aux pèlerins leur bonne humeur et leur franche camaraderie du début. Après son départ, chacun d'eux resta assis dans son coin et garda un silence maussade, jetant à la dérobée des regards à gauche et à droite. Il n'y eut plus de jeux de hasard ni de discussions philosophiques et, lorsque Garstang annonça qu'Erze Damath ne se trouvait plus qu'à une journée de voyage, cette nouvelle ne souleva guère d'enthousiasme.

## Erze Damath

Pourtant, le dernier soir qu'ils passèrent à bord, il y eut un semblant de regain de leur camaraderie. Vitz le discoureur exécuta un numéro de virtuosité vocale et Cugel fit une exhibition, avec force cabrioles et en levant haut les genoux, de la danse typique du pêcheur de homards de Kauchique, où il avait vécu dans sa jeunesse.

À son tour Voynod accomplit quelques métamorphoses simples et montra ensuite une petite bague d'argent. Il fit signe à Haxt.

— Touchez ceci avec la langue, pressez l'anneau sur votre front, puis regardez au travers.

— Je vois une procession ! s'exclama Haxt. Des hommes et des femmes défilent par centaines, par milliers. Ma mère et mon père marchent en tête, suivis de mes grands-parents – mais qui sont les autres ?

— Vos ancêtres, déclara Voynod, chacun dans son costume caractéristique, en remontant à l'homuncule originel dont nous sommes tous issus. (Il récupéra la bague et, fouillant dans sa bourse, il en tira une gemme d'une terne couleur bleue et verte.) Regardez bien maintenant, pendant que je jette cette pierre précieuse dans le Scamander ! (Et il lança la gemme sur le côté. Elle scintilla en l'air et tomba dans l'eau sombre en faisant « flac ! ») À présent, je vais simplement tendre la main et la gemme reviendra ! (Effectivement, devant tous les regards attentifs une étincelle humide passa devant la lueur du feu et la gemme se posa dans la paume de Voynod.) En possession de cette gemme, un homme est toujours à l'abri du besoin. Certes, elle n'est pas d'une très grande valeur, mais il peut la revendre indéfiniment... Que vous montrerai-je d'autre ? Cette petite amulette, peut-être. À parler franchement, elle est de nature érotique, procurant une intense émotion à la personne vers laquelle son pouvoir est dirigé. On doit s'en servir avec

précaution et j'ai là un accessoire vraiment indispensable : un périapte en forme de tête de bélier, qui fut façonné par ordre de l'Empereur Dalmasminus le Tendre, pour lui permettre de ne pas blesser la sensibilité d'aucune de ses dix mille concubines.

« Que puis-je vous présenter encore ? Voici ma baguette magique. Elle peut faire adhérer instantanément n'importe quel objet à un autre. Je la garde soigneusement dans sa gaine, pour ne pas souder par inadvertance une culotte à la fesse ou une bourse au bout des doigts. Cet objet a de multiples usages. Quoi d'autre ? Voyons... Ah, voici une trompe de qualité singulière. Quand on l'introduit dans la bouche d'un mort, elle suscite l'articulation des vingt derniers mots qu'il a prononcés avant de rendre l'âme. Insérée dans l'oreille du corps, elle confère au cerveau sans vie le don de la transmission de pensée... Qu'avons-nous ici ? Ah oui ! un petit objet fort divertissant !

Là-dessus, Voynod montra une poupée qui fit une récitation grandiloquente, entonna une chanson plutôt canaille et échangea de fines reparties avec Cugel, qui se tenait accroupi au premier rang, observant tout avec attention.

Quand Voynod, fatigué, termina sa séance récréative, les pèlerins ne tardèrent pas à s'endormir l'un après l'autre.

Seul Cugel resta éveillé sur sa couche, les mains croisées derrière la tête, contemplant les étoiles. L'étalage imprévu de la grande collection d'instruments et accessoires thaumaturgiques de Voynod l'avait laissé rêveur.

Quand il se fut assuré que tout le monde dormait, il se leva et alla se pencher sur la forme assoupie de Voynod. La sacoche du magicien était solidement verrouillée et placée sous son bras. Cugel s'y attendait, aussi se rendit-il dans la petite cambuse où l'on gardait les vivres. Il y prit une portion de saindoux, qu'il malaxa avec de la farine pour produire un onguent de couleur blanche. Avec un morceau de papier fort il confectionna une petite boîte, qu'il remplit de cet onguent. Puis il alla se recoucher.

Le lendemain matin il s'arrangea pour que Voynod le voie – comme par hasard – occupé à oindre avec sa mixture la lame de son épée.

— Ce n'est pas possible ! dit aussitôt Voynod, horrifié. Je suis stupéfait ! Hélas, pauvre Lodermulch !

Cugel lui fit signe de se taire.

— Que dites-vous ? murmura-t-il. Je ne fais que graisser mon épée pour ne pas qu'elle rouille.

En proie à une inexorable résolution, Voynod secoua la tête.

— Tout est clair ! Par amour du lucre vous avez assassiné Lodermulch ! Il ne me reste qu'à porter plainte contre vous aux attrape-voleurs d'Erze Damath !

Cugel fit un geste de supplication.

— Ne soyez pas si pressé ! Vous faites complètement erreur ; je suis innocent !

Voynod, un homme taciturne de haute taille, avec des rougeurs sous les yeux, un menton allongé, un grand front étiré, leva les mains.

— Je n'ai jamais été homme à tolérer un meurtre. Le principe de compensation doit s'appliquer en ce cas et de justes représailles s'imposent. C'est la moindre des choses que le criminel ne puisse jamais tirer avantage de son forfait !

— Vous faites allusion à l'onguent ? s'enquit finement Cugel.

— Exactement, répondit Voynod. La Justice n'exige rien de moins.

— Vous êtes un homme sévère, s'exclama Cugel, angoissé. Je n'ai pas le choix, je dois me soumettre à votre jugement.

Voynod tendit sa main.

— Remettez-moi l'onguent et, puisque vous êtes, de toute évidence, bourrelé de remords, je ne dirai plus rien de cette affaire.

Cugel eut une moue pensive.

— Qu'il en soit ainsi. J'ai déjà oint mon épée. Aussi vous abandonnerai-je ce qui reste de l'onguent en échange de votre dispositif érotique et de son accessoire, ainsi que de quelques talismans de moindre valeur.

— Qu'entends-je ? tempêta Voynod. Votre arrogance dépasse les limites ! Ces objets magiques sont d'une valeur inestimable !

Cugel haussa les épaules.

— Cet onguent n'est pas non plus un article que l'on trouve couramment dans le commerce.

Après un marchandage, Cugel se dessaisit de l'onguent en échange d'un tube qui projetait du concentré bleu à cinquante pas de distance, ainsi que d'un parchemin sur lequel étaient énumérées dix-huit phases du Cycle Laganétique ; et il dut se contenter de ces articles.

Peu après, les ruines éparses d'Erze Damath apparurent sur les berges occidentales : anciennes maisons de campagne, à présent croulantes et abandonnées, au milieu de jardins envahis par l'herbe folle.

Les pèlerins manœuvrèrent les perches pour pousser le radeau vers le rivage. Au loin apparut la pointe de l'Obélisque Noir et ils poussèrent tous des cris de joie à cette vue. Le radeau traversa en biais le Scamander et accosta aussitôt un des vieux appontements vermoulus.

Les pèlerins débarquèrent et se réunirent autour de Garstang, qui leur fit une allocution :

— C'est avec une profonde satisfaction que je me sens dégagé de la responsabilité du voyage. Regardez ! Voici la ville sainte où Gilfig a promulgué le Dogme Gnostique ! Où il fustigea Kazue et dénonça Enxis la Sorcière ! Il n'est pas impossible que les pieds sacrés aient foulé ce même sol ! (Garstang désigna le terrain d'un geste dramatique et les pèlerins, baissant les yeux, remuèrent les pieds, mal à l'aise.) Quoi qu'il en soit nous sommes ici et chacun de nous doit se sentir soulagé. La route a été fastidieuse et non exempte de périls. Nous étions cinquante-neuf quand nous sommes partis de la Vallée de Pholgus. Bamish et Randol ont été enlevés par des griouses au Champ de Sagma ; Cugel nous a rejoints près du pont sur l'Asc et c'est en descendant le cours du Scamander que nous avons perdu Lodermulch. Maintenant, nous sommes cinquante-sept, tous camarades, éprouvés et fidèles, et c'est une triste chose de dissoudre notre association, que nous garderons tous dans nos mémoires !

« Les Rites Lustraux vont commencer d'ici deux jours. Nous sommes arrivés à temps. Ceux qui n'ont pas perdu tout leur argent au jeu (ici Garstang lança un regard aigu à Cugel) peuvent chercher de confortables auberges pour y loger. Les plus pauvres devront se débrouiller de leur mieux. Notre voyage

vient de prendre fin ; nous allons nous séparer à partir d'ici et terminer le parcours par nos propres moyens, bien que nous devions forcément nous retrouver dans deux jours à l'Obélisque Noir. D'ici là, je vous dis adieu !

Alors les pèlerins se dispersèrent, les uns suivant les berges du Scamander vers l'auberge la plus proche, les autres s'écartant du cours d'eau pour gagner la cité proprement dite.

Cugel s'approcha de Voynod.

— Comme vous le savez, je ne suis jamais venu dans ce pays, peut-être pouvez-vous me recommander une auberge de grand confort et de prix modique.

— En effet, répondit Voynod. Je me rends justement dans une telle auberge : l'Hostellerie du Vieil Empire Dastric, laquelle occupe l'emplacement d'un ancien palais. À moins que les conditions n'aient changé, on y trouve un luxe somptueux et une table raffinée.

Cette perspective sourit à Cugel. Tous deux arpentèrent les avenues du vieil Erze Damath, dépassèrent une agglomération de cabanes en stuc, puis traversèrent une zone dépourvue de bâtiments, dont les artères formaient un échiquier vide, et arrivèrent dans un quartier de grandes maisons encore généralement habitées et enfouies dans un dédale de jardins.

Les citadins d'Erze Damath étaient d'une assez belle race, bien que de teint un peu plus basané que ceux d'Almery. Les hommes ne portaient que du noir : pantalons serrés et vestes à pompons noirs ; les femmes resplendissaient dans leurs robes de couleur jaune, rouge, orangée ou magenta et leurs babouches étincelaient de sequins orange et noirs. Le bleu et le vert, couleurs néfastes étaient rares, et le pourpre signifiait la mort. Les femmes arboraient de grandes plumes dans leurs cheveux, tandis que les hommes étaient coiffés de prétentieux disques noirs, le cuir chevelu émergeant d'un trou central. Un parfum résineux semblait très à la mode et chaque passant que rencontrait Cugel répandait des effluves d'aloès, de myrrhe ou de cannelle. Dans l'ensemble, les gens d'Erze Damath ne semblaient pas moins cultivés que ceux de Kauchique et ils avaient plus de vitalité que les citoyens d'Azenomei.

Enfin apparut l'Hostellerie du Vieil Empire Dastric, non loin de l'Obélisque Noir. Au grand déplaisir de Cugel et de Voynod l'établissement était complet et le portier refusa de les laisser entrer.

— Les Rites Lustraux ont attiré une foule de fidèles, expliqua-t-il. Vous aurez de la chance si vous trouvez à vous loger quelque part.

C'est ce qui arriva : Cugel et Voynod allèrent d'une auberge à l'autre et furent partout éconduits. Finalement, dans les faubourgs ouest de la ville, presque au seuil même du Désert d'Argent, ils échouèrent dans une grande taverne d'aspect plutôt malfamé ; l'Auberge de la Lampe Verte.

— Il y a seulement dix minutes, je n'aurais pas pu vous loger, leur déclara le patron, mais les attrape-voleurs viennent d'appréhender deux de mes pensionnaires, en les traitant de bandits de grand chemin et de franches canailles.

— J'espère que ce n'est pas le genre de toute votre clientèle ? demanda Voynod.

— Qui peut le dire ? répondit l'aubergiste. Je ne m'occupe que de fournir la nourriture, la boisson et le gîte ; c'est tout. Les brigands et les vauriens sont obligés de manger, boire et dormir, tout autant que les savants et les zéloteurs. Tous ont franchi à l'occasion ma porte et, après tout, que sais-je sur vous autres ?

Le crépuscule tombait et, sans plus d'histoires, Cugel et Voynod s'installèrent à l'Auberge de la Lampe Verte. Après s'être rafraîchis, ils se rendirent dans la salle commune pour y prendre leur repas du soir. C'était un vaste local aux poutres noircies par le temps, avec un carrelage d'un brun sombre sur le sol et toutes sortes de montants et de piliers de bois fendillés, à chacun desquels était accrochée une lampe.

La clientèle était mêlée, comme l'avait annoncé l'aubergiste, arborant une douzaine de costumes différents et présentant des types variés. Des hommes du désert, maigres comme des serpents, vêtus de cuir, étaient assis d'un côté ; de l'autre, il y avait quatre personnages aux figures blanches, enturbannés de soie rouge, qui ne soufflaient mot. Près du comptoir, au fond de la salle, un groupe de spadassins étaient assis. Ils portaient des pantalons bruns, des capes noires et des bérets de cuir, chacun

ayant un pendant d'oreille composé d'une pierre précieuse ronde se balançant au bout d'une chaînette d'or.

Cugel et Voynod prirent un repas de qualité moyenne, quoique servi de manière assez fruste, puis s'attardèrent à boire du vin, en se demandant comment passer la soirée. Voynod décida de faire une répétition de cris d'extase et de frénésies pieuses en vue des Rites Lustraux. Là-dessus Cugel le pressa de lui prêter son talisman de stimulation érotique.

— Les femmes d'Erze Damath se montrent à leur avantage et je pourrai, à l'aide du talisman, étendre ma connaissance de leurs capacités.

— Jamais de la vie, répondit Voynod, en serrant sa sacoche contre son flanc. Et je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi.

Cugel se renfrogna. Voynod était un homme dont les grandioses conceptions personnelles semblaient d'un goût douteux, en raison de son aspect malsain, étique et décharné.

Voynod vida son gobelet avec le mesquin souci de n'en pas perdre une goutte, ce qui ne fit qu'irriter encore plus Cugel, et se leva.

— Je vais maintenant me retirer dans ma chambre. Tandis qu'il s'éloignait, un des spadassins, qui se pavanait au milieu de la salle, le bouscula. Voynod lui lança une observation d'un ton aigre, que le fier-à-bras ne manqua point de relever.

— Comment osez-vous me parler en ces termes ! Dégagez et défendez-vous, sinon je vous couperai le nez !

Et le spadassin empoigna vivement sa lame.

— À votre guise, répondit Voynod. Le temps que je prenne mon épée et je suis à vous. (Il cligna de l'œil à Cugel et enduisit sa lame avec l'onguent, puis se tourna vers l'estafier.) Préparez-vous à mourir, mon bon ami !

Le spadassin, ayant vu les préparatifs de Voynod et comprenant qu'il s'agissait de magie, resta paralysé d'effroi. Brandissant son épée, Voynod le transperça, puis essuya sa lame avec le chapeau du spadassin.

Près du comptoir, les compagnons du mort se levèrent d'un bond, mais s'immobilisèrent en voyant le magicien leur faire face avec une grande assurance.



— Prenez garde, vous autres, coqs de basse-cour ! Vous avez vu le sort de votre compagnon ! Il a péri par la vertu de ma lame enchantée, dont l'implacable métal tranche le roc et l'acier comme du beurre. Voyez plutôt !

Là-dessus, Voynod assena un grand coup sur un pilier. La lame, heurtant une ferrure, se rompit en douze morceaux. Voynod resta confondu, mais les amis du spadassin bondirent vers lui.

— C'est ça ta lame magique ? Les nôtres sont en acier ordinaire, mais elles mordent dur !

Et Voynod fut immédiatement taillé en pièces. Les spadassins se tournèrent alors vers Cugel.

— Et toi ? Désires-tu partager le sort de ton camarade ?

— Nullement ! déclara Cugel. Cet homme n'était que mon serviteur, il portait ma sacoche. Je suis un magicien ; regardez ce tube ! Je projetterai du concentré bleu sur le premier qui me menacera !

Les spadassins haussèrent les épaules et s'éloignèrent. Cugel s'empara de la sacoche de Voynod, puis fit signe à l'aubergiste d'approcher.

— Ayez la bonté de faire enlever ces corps ; servez-moi ensuite un autre pot de vin aux épices.

— Et que devient là-dedans la note de votre camarade ? s'enquit l'aubergiste d'un ton irrité.

— Je la réglerai, n'ayez aucune crainte.

Les corps furent emportés dans une arrière-salle ; Cugel consumma un dernier verre de vin, puis se retira dans sa chambre, où il répandit le contenu de la sacoche de Voynod sur une table. L'argent passa dans sa bourse ; quant aux talismans, amulettes et accessoires, il les rangea dans sa propre sacoche ; il jeta l'onguent dans un coin. Satisfait de son travail de la journée, il se coucha et ne tarda pas à s'endormir.

Le jour suivant, Cugel flâna dans la ville, escaladant la plus haute de ses huit collines. Le panorama qui se déployait devant lui était à la fois magnifique et désolé. À main droite et à main gauche coulait le grand Scamander. Les avenues de la cité séparaient des blocs carrés de ruines, des espaces déserts, les cabanes en stuc des pauvres et les palais des riches. Erze

Damath était la plus grande ville qu'ait visitée Cugel, beaucoup plus vaste qu'Almery ou Ascolais, bien qu'à présent elle ne fût plus en majeure partie qu'un amas de décombres et de poussière.

Ayant regagné le centre, Cugel rechercha la baraque d'un géographe professionnel et, moyennant rétribution, lui demanda quel était l'itinéraire le plus sûr et le plus court pour se rendre à Almery.

Ce sage ne lui donna pas de réponse hâtive ou inconsidérée, mais consulta d'abord plusieurs cartes et plans directeurs. Après une profonde réflexion, il se tourna vers Cugel.

— Voici mon conseil. Remontez le cours du Scamander vers le nord jusqu'à l'Asc et suivez le bord de l'Asc jusqu'à ce que vous trouviez un pont à six piles. Arrivé là, orientez-vous vers le nord, traversez les Montagnes de Magnatz, après quoi vous parviendrez devant une forêt connue sous le nom de Gran Erm. Traversez cette forêt en direction de l'ouest et approchez-vous du rivage de la Mer Septentrionale. Là, vous devrez confectionner un radeau et vous confier à la force du vent et du courant. Si vous avez la chance d'atteindre le Pays du Mur Tombant, il n'y aura plus qu'un parcours relativement facile vers le sud jusqu'à Almery. Cugel eut un geste impatient.

— En substance, c'est la direction d'où je viens. N'existe-t-il pas d'autre itinéraire ?

— Bien sûr que si. Un homme téméraire pourrait choisir de se risquer dans le Désert d'Argent, après quoi il arriverait à la Mer Songane, au-delà de laquelle s'étendent les déserts infranchissables d'une région contigüe à l'est d'Almery.

— Par ma foi, cela ne me semble pas infaisable. Comment puis-je franchir le Désert d'Argent ? Y a-t-il des caravanes ?

— Pour quoi faire ? Les marchandises qu'elles transporteraient ne trouveraient aucun acheteur là-bas, et de toute façon les bandits de grand chemin seraient les premiers à se servir. Une escorte de quarante hommes au moins est nécessaire pour intimider ces brigands.

Cugel sortit de la baraque. Il s'attabla dans une taverne voisine devant une bouteille de vin et médita sur la meilleure façon de lever une troupe de quarante hommes. Les pèlerins,

évidemment, étaient au nombre de cinquante-six, non, de cinquante-cinq, maintenant que Voynod était mort ; c'est égal leur compagnie lui rendrait grand service...

Il but encore du vin et continua à réfléchir.

Enfin, il régla son ardoise et se dirigea vers l'Obélisque Noir. Le terme d'« Obélisque » était peut-être impropre, l'objet étant un grand piton de pierre noire massive, se dressant à une trentaine de mètres au-dessus de la cité. À sa base étaient sculptées cinq statues, chacune faisant face à une direction différente et représentant chacune le Grand Initié d'une croyance particulière. Gilfig regardait le sud, ses quatre mains chargées de symboles, ses pieds reposant sur les nuques de suppliants extasiés, avec des orteils allongés et dressés en volutes vers le haut, en signe d'élégance et de distinction.

— Qui est le Chef Hiérarque de l'Obélisque Noir ? demanda Cugel à un gardien. Et où peut-on le trouver ?

— Le Précurseur Hulm remplit cet office, répondit le gardien. (Puis, désignant une splendide construction voisine, il ajouta :) C'est dans ce bâtiment incrusté de pierreries que se trouve son sanctuaire.

Cugel s'approcha du bâtiment et, après de fougueuses explications, il fut introduit en présence du Précurseur Hulm : un homme entre deux âges, plutôt trapu et rond de figure. Cugel fit un geste au sous-hiérophante qui l'avait laissé entrer bien à contrecœur :

— Retirez-vous, mon message pour le Précurseur est confidentiel.

Le Précurseur fit un signe ; l'hiérophante s'en alla. Cugel se propulsa en avant.

— Puis-je vous parler sans craindre des oreilles indiscrètes ?

— Vous le pouvez.

— Avant tout, dit Cugel, sachez que je suis un puissant magicien. Regardez ! Voici un tube qui projette du concentré bleu ! Et voilà la liste de dix-huit phases du Cycle Laganétique ! Quant à cet instrument, c'est une trompe qui fait parler les morts ou bien, en l'utilisant d'une autre manière, elle permet la transmission de pensée avec leurs cerveaux défunts ! Et j'ai d'autres merveilles à foison !

— Intéressant, en vérité, murmura le Précurseur.

— Ma deuxième révélation est la suivante : il fut un temps où je servis comme préparateur d'encens au Temple des Téléologues, dans une lointaine contrée. Là, j'ai appris que chacune des statues sacrées qui sont construites permettent aux prêtres, en cas d'urgence, d'accomplir des actions censées être celles de la divinité elle-même.

— Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? demanda le Précurseur d'un ton affable. La divinité, régissant chaque aspect de l'existence, persuade les prêtres d'accomplir de telles actions.

Cugel approuva ce postulat.

— Je présume, par conséquent, que les statues sculptées au pied de l'Obélisque Noir ont des vertus à peu près similaires ?

Le Précurseur sourit.

— À laquelle des cinq vous référez-vous en particulier ?

— Particulièrement à la statue de Gilfig.

Les yeux vagues, le Précurseur sembla réfléchir. Cugel exhiba ses talismans et appareils variés.

— En échange de certain service, je ferai don de quelques-uns de ces objets magiques à celui qui pourra me le rendre.

— De quel service s'agit-il ?

Cugel l'expliqua en détail et le Précurseur acquiesça pensivement.

— Pouvez-vous me montrer encore une fois vos objets magiques ?

Cugel s'exécuta.

— N'avez-vous pas autre chose ?

Alors Cugel sortit à contrecœur le stimulateur érotique et expliqua la fonction du talisman accessoire. Le Précurseur approuva en hochant la tête, cette fois avec vivacité.

— Je crois que nous pourrons nous entendre ; tout se fait selon les désirs de l'omnipotent Gilfig.

— Nous sommes donc d'accord ?

— Nous sommes d'accord !

Le lendemain matin, le groupe des cinquante-cinq pèlerins se rassembla à l'Obélisque Noir. Ils se prosternèrent devant la statue de Gilfig et s'apprêtèrent à commencer leurs dévotions. Soudain les yeux de la statue lancèrent des flammes et sa

bouche s'ouvrit. « Pèlerins ! fit une voix métallique. Je vous ordonne de partir ! Vous devez traverser le Désert d'Argent et voyager jusqu'au rivage de la Mer Songane ! Là vous trouverez un fanum<sup>2</sup>, devant lequel vous devrez vous mortifier. Allez ! Traversez le Désert d'Argent, faites toute diligence !

La voix se tut. Garstang répondit en chevrotant :

— Nous t'entendons, ô Gilfig ! Nous obéissons !

À ce moment, Cugel bondit en avant.

— Moi aussi, j'ai entendu ce prodige ! Moi aussi, je veux être du voyage ! Venez, mettons-nous en route !

— Pas si vite, dit Garstang. Nous ne pouvons pas courir en tournoyant et en sautant comme des derviches. Nous aurons besoin de vivres ainsi que de bêtes de somme. Pour cela, des fonds sont nécessaires. Alors, qui va participer aux frais ?

— J'offre deux cents tercès !

— Et moi, soixante tercès, toute ma fortune !

— Moi, qui ai perdu quatre-vingt-dix tercès en jouant avec Cugel, je ne possède plus que quarante tercès, qui seront le montant de ma cotisation !

Chacun paya sa quote-part, y compris Cugel, qui versa soixante-cinq tercès dans la caisse commune.

— Voilà une bonne chose de faite, dit Garstang. Je prendrai donc demain toutes dispositions utiles et, le jour suivant, si tout va bien, nous partirons d'Erze Damath par la Vieille Porte de l'Ouest !

---

<sup>2</sup> Terrain, édifice consacré au culte d'une divinité. (N.D.T.)

## Le Désert d'Argent et la Mer Songane

Dans la matinée, Garstang, assisté de Cugel et de Casmyre, se mit en quête de l'équipage nécessaire.

On les dirigea sur une écurie où ils trouveraient des bêtes de somme. Elle était située dans l'une des zones, à présent vides, que bordaient les boulevards de la vieille cité. Un mur d'argile mêlée de pierres de taille entourait une bâtisse où l'on entendait un concert de cris, d'appels, de rauques mugissements, de grognements gutturaux, d'aboiements, de hurlements et de rugissements. En outre, il se dégageait de là un puissant mélange d'odeurs, où se combinaient celles de l'ammoniaque, du fourrage compressé, d'une douzaine de sortes de crottins, ainsi qu'un remugle de viande avariée, ce qui formait un tout d'une âcre fétidité.

Les voyageurs entrèrent par un portail dans un bureau qui donnait sur la cour centrale, où des enclos, des cages et des palanques renfermaient des bêtes dont la grande variété stupéfia Cugel.

Le tenancier de cette ménagerie s'avança : un homme de haute taille, à la peau jaune, fortement couturé, privé de son nez et d'une oreille. Il portait une robe de cuir gris, avec une ceinture, et il était coiffé d'un grand chapeau noir en forme de cône aux oreillettes évasées.

Garstang lui exposa l'objet de leur visite.

— Nous sommes des pèlerins qui doivent voyager à travers le Désert d'Argent et nous désirons louer des bêtes pour porter nos fardeaux. Nous sommes un peu plus de cinquante et nous prévoyons un voyage de vingt jours aller et retour, auxquels s'ajouteront peut-être cinq jours qui seront consacrés à nos dévotions : puissent ces renseignements vous éclairer sur nos besoins. Bien entendu, nous désirons uniquement les bêtes les plus sûres, les plus laborieuses et les plus dociles dont vous disposiez.

— Tout cela est très bien, déclara le tenancier, mais mon prix de location est le même que mon prix de vente, aussi avez-vous plus de bénéfice à vous rendre maîtres, en bonne et due forme, des bêtes faisant l'objet de la transaction.

— Et quel est votre prix ? s'informa Casmyre.

— Cela dépend de votre choix ; chaque animal a une valeur différente.

Garstang qui avait examiné avec soin la cour centrale, hocha tristement la tête.

— J'avoue que je suis perplexe. Chaque animal est d'une espèce différente et aucun ne semble appartenir à une catégorie bien définie.

Le tenancier reconnut que tel était le cas.

— Si vous voulez bien vous donner la peine de m'écouter, je vous expliquerai tout cela. L'histoire est fascinante jusqu'au bout et vous aidera à vous débrouiller avec vos bêtes.

— Alors nous avons double avantage à vous écouter, fit Garstang aimablement, bien que Cugel donnât des signes d'impatience.

Le tenancier s'approcha d'un rayon, où il prit un in-folio relié de cuir.

— Il y a quelque mille ans le Roi Kutt le Fou créa une ménagerie comme il n'y en avait jamais eu auparavant, par amour du sensationnel et pour stupéfier le monde. Ce fut son magicien, Follinense, qui produisit un groupe unique d'animaux et de monstres, en combinant une fantastique variété de plasmas ; vous en voyez le résultat.

— La ménagerie existe depuis si longtemps ? s'étonna Garstang.

— Certainement pas. Rien ne subsiste du temps du Roi Kutt le Fou, si ce n'est la légende et le formulaire du magicien Follinense, fit l'homme en tapotant le volume relié de cuir, où il a décrit sa bizarre systématique. Par exemple... (il ouvrit l'in-folio) eh bien... hum. Voici un exposé, moins explicite que les autres, dans lequel il analyse les monstres moitié hommes et moitié bêtes. C'est à peine autre chose qu'une brève série de notes :

Gid : *hybride d'un homme, d'un griffon, d'un mollusque, d'un insecte sauteur.*

Déodande : *glouton, basilic, homme.*

Erb : *ours, homme, lézard vert, démon.*

Griouse : *homme, chauve-souris ayant une bonne vue, hoon insolite.*

Leucomorphe : *inconnu.*

Bazil : *félidé, homme (guêpe ?)*

Éberlué, Casmyre battit des mains.

— Follinense aurait-il donc créé ces créatures au préjudice de l'avenir de la race humaine ?

— Sûrement pas, répondit Garstang. Cela semble plutôt une expérience faite par un rêveur désœuvré. Il reconnaît à deux reprises son incertitude.

— Je suis de cet avis, dans le cas présent, déclara le tenancier, bien qu'il se montre par ailleurs moins dubitatif.

— Quel rapport y a-t-il entre les créatures qui sont devant nous et la ménagerie d'origine ? s'informa Casmyre.

Le tenancier haussa les épaules.

— C'est encore une autre facétie du Roi Fou. Il lâcha la harde entière dans la campagne, au grand désarroi de tous. Les créatures, dotées d'une éclectique fécondité, devinrent sauvages, pour ne pas dire féroces, et maintenant elles errent en grand nombre dans la Plaine d'Oparona et la Forêt de Blanwalt.

— Alors, qu'avez-vous à nous offrir ? demanda Cugel. Nous voulons des bêtes de somme, dociles et frugales, et non des bêtes curieuses ou des monstres, si intéressants qu'ils soient.

— Certains de mes nombreux pensionnaires sont capables de remplir cette fonction, dit le tenancier d'un ton digne. Ce sont ceux qui coûtent le plus cher. D'autre part, pour un seul tercès vous pouvez obtenir une ventripotente créature au long cou, d'une extraordinaire voracité.

— Le prix est intéressant, fit Garstang avec regret. Malheureusement il nous faut des bêtes qui transportent des vivres et de l'eau dans le Désert d'Argent.

— Dans ce cas nous devons être plus difficiles. (Le tenancier se mit à étudier son cahier des charges.) Le grand animal bipède est peut-être moins féroce qu'il ne semble...



Finalement, on fit un choix de quinze bêtes et l'on se mit d'accord sur le prix. Le tenancier les amena à la grille ; Garstang, Cugel et Casmyre prirent possession de quinze créatures mal assorties, qu'ils conduisirent à une allure modérée, à travers les rues d'Erze Damath jusqu'à la Porte de l'Ouest. Là elles restèrent sous la garde de Cugel, tandis que Garstang et Casmyre allaient acheter des provisions et tout ce dont ils avaient besoin.

Le soir venu, tout était prêt. Quand le premier rayon mordoré du soleil annonça l'aube en éclairant l'Obélisque Noir, la caravane se mit en route. Les bêtes portaient les bannes à provisions et les outres d'eau ; les pèlerins étaient tous chaussés de neuf et coiffés de chapeaux à larges bords. Garstang n'avait pu engager de guide, mais il avait obtenu une carte du géographe, laquelle, du reste, ne comportait pour toutes indications qu'un petit cercle dénommé « Erze Damath » et une surface plus grande marquée « Mer Songane ».

Cugel fut chargé de conduire une des bêtes, une créature à douze pattes longue de six mètres, avec une tête d'enfant aux grimaces stupides et un pelage fauve. Cugel trouva cette tâche pénible, car la bête lui soufflait dans le cou une haleine empestée et, plusieurs fois, le serra de si près qu'elle lui marcha sur les talons.

Des cinquante-sept pèlerins qui avaient débarqué du radeau, quarante-neuf seulement prirent la route pour se rendre au fanum sur les rives de la Mer Songane, et ce nombre fut presque immédiatement réduit à quarante-huit. Un certain Tokharin, s'étant écarté de la piste pour satisfaire un besoin naturel, fut piqué par un scorpion géant et se mit à courir vers le nord en faisant de grands bonds et en poussant des cris rauques. Il disparut bientôt à l'horizon.

La journée se passa sans autre incident. Le paysage n'était qu'une grise étendue sèche et désolée, parsemée de pierres et n'ayant que des ronces comme végétation. Vers le sud il y avait une chaîne de basses collines et Cugel crut apercevoir une ou deux silhouettes qui se tenaient immobiles sur leur crête. La caravane fit halte au crépuscule. Cugel, se rappelant les bandits qui avaient la réputation de hanter ces parages, persuada

Garstang de poster deux hommes de garde : Lippelt et Mirch-Masen. Le lendemain matin, ils avaient disparu sans laisser de trace, et les pèlerins connurent la peur et l'angoisse. Ils se groupèrent nerveusement, en regardant de tous les côtés. Dans le petit jour pâle, le désert s'étendait, terne et plat. Au sud, il y avait quelques collines, dont seuls les sommets arrondis étaient en pleine lumière ; partout ailleurs le sol était uni à perte de vue.

La caravane se remit bientôt en route et ils n'étaient plus que quarante-six. Comme précédemment, Cugel s'occupa de la longue bête aux pattes multiples, qui ne trouva rien de mieux à faire ce jour-là que de s'exercer à donner des coups avec sa tête grimaçante entre les omoplates de Cugel.

La journée se passa sans incident ; on eut derrière son dos des lieues que l'on avait eues devant soi la veille. En tête marchait Garstang, s'appuyant sur son bourdon, venaient ensuite Vitz et Casmyre, suivis de quelques autres. Puis les bêtes de somme, chacune avec sa silhouette particulière : l'une, basse et sinueuse ; une autre, grande et bipède, ayant presque une conformation humaine, sauf la tête, petite et ramassée comme la carcasse d'un crabe. Une autre, à l'échine convexe, paraissait bondir ou piaffer sur ses six pattes raides ; une autre avait l'air d'un cheval couvert de plumes blanches. Derrière les bêtes de somme se traînaient les derniers pèlerins, avec Bluner fermant ostensiblement la marche, selon ses principes d'excessive humilité. Quand ils campèrent ce soir-là, Cugel fit apparaître la clôture extensible qui avait naguère appartenu à Voynod et en entourra la caravane.

Le lendemain, tandis qu'ils traversaient une chaîne de basses montagnes, les pèlerins furent attaqués par des bandits mais ce ne fut apparemment qu'une escarmouche avec des éclaireurs et la seule victime fut Haxt, qui fut blessé au talon. Cependant, deux heures plus tard survenait une péripétie plus sérieuse. Comme ils passaient au bas d'une pente, un rocher s'en détacha et vint rouler au beau milieu de la caravane, tuant une bête de somme en même temps que le Funambule Evangel Andle et Roremaund le Sceptique. Dans la nuit Haxt mourut aussi,

succombant sans nul doute à la blessure d'une arme empoisonnée.

Arborant des mines graves, les pèlerins poursuivirent leur voyage et tombèrent presque aussitôt dans une embuscade que leur avaient tendue les bandits. Heureusement les pèlerins se tenaient sur leurs gardes et ils mirent en déroute les bandits, qui eurent une douzaine de morts, tandis que les pèlerins ne perdirent que Cray et Magasthen.

Il commençait à y avoir des murmures et de longs regards se tournaient vers l'est, dans la direction d'Erze Damath. Garstang ranima les courages défaillants :

— Nous sommes des Gilfigites ; Gilfig a parlé ! Nous rechercherons sur les rives de la Mer Songane le fanum sacré ! Gilfig est infiniment sage et infiniment miséricordieux ; ceux qui tombent en le servant sont aussitôt transportés dans le paradisiaque Gamamere ! Pèlerins ! En avant vers l'ouest !

Reprenant courage, la caravane se remit en route une fois de plus et la journée s'écoula sans autre incident. Toutefois, pendant la nuit, trois bêtes de somme se détachèrent de leurs longues et décampèrent. Garstang fut obligé d'annoncer un rationnement général.

Au cours de la septième journée de marche, Thilfox mangea une poignée de baies vénéneuses et mourut dans des convulsions. Sur ces entrefaites, son frère Vitz, le discoureur, pris de folie subite, se mit à courir près de la file des bêtes de somme, blasphémant contre Gilfig et crevant à coups de couteau les outres d'eau, jusqu'à ce que Cugel finisse par le tuer.

Deux jours plus tard, la troupe assoiffée arriva devant une source. En dépit des avertissements de Garstang, Salanave et Arlo s'y précipitèrent et burent à grandes lampées. Presque aussitôt, ils étreignirent leurs ventres, hoquetèrent et s'étranglèrent, leurs lèvres devinrent couleur de sable et ils ne tardèrent pas à trépasser.

Une semaine plus tard, quinze hommes et quatre bêtes atteignirent une hauteur d'où l'on apercevait les eaux calmes de la Mer Songane. Cugel avait survécu, ainsi que Garstang, Casmyre et Subucule. Devant eux s'étendait un marécage, alimenté par un ruisseau. Cugel éprouva l'eau au moyen de

l'amulette qui lui avait été donnée par Iucounu et la déclara potable. Ils en burent tous à satiété, mangèrent des roseaux rendus comestibles, sinon savoureux, par la même amulette, puis s'abandonnèrent au sommeil.

Réveillé par un sentiment de danger, Cugel se leva d'un bond et remarqua une agitation menaçante parmi les roseaux. Il réveilla ses compagnons, qui préparèrent tous leurs armes ; mais quel que fût l'être qui avait causé ce remue-ménage, il dut prendre peur et se retira. On était au milieu de l'après-midi ; les pèlerins descendirent vers le rivage désolé pour faire l'inventaire de la situation. Ils regardèrent vers le nord et vers le sud, mais ne trouvèrent aucune trace du fanum. La mauvaise humeur se fit jour. Il y eut une querelle que Garstang ne parvint à apaiser qu'à force de persuasion. Balch, qui était parti explorer la plage, revint très excité :

— Un village !

Ils s'y précipitèrent tous, pleins d'espoir et d'enthousiasme, mais le village, quand les pèlerins s'en approchèrent, se révéla comme une bien pauvre chose, un amas de huttes en roseaux habitées par des hommes-lézards, qui montrèrent les dents et agitèrent leurs puissantes queues bleuâtres en manière de défi. Les pèlerins s'éloignèrent vers la plage et s'assirent sur les dunes, contemplant le ressac à marée basse de la Mer Songane.

Garstang, affaibli et voûté par suite des privations dont il avait souffert, parla le premier. Il essaya de prendre un ton enjoué.

— Nous sommes arrivés, nous avons triomphé du terrible Désert d'Argent ! Il ne nous reste plus maintenant qu'à trouver le fanum, pour y faire nos dévotions ; nous pourrons alors revenir à Erze Damath et notre avenir aura une béatitude assurée !

— Tout cela, c'est très joli, grommela Balch, mais où peut bien se trouver le fanum ? À droite comme à gauche c'est la même plage désolée !

— Nous devons placer notre confiance en Gilfig, notre guide ! affirma Subucule. (Il tailla une fléchette dans un morceau de bois, la toucha de son ruban sacré. Puis il appela :) Gilfig, ô Gilfig ! Guide-nous vers le fanum ! Pour ce faire j'envoie au ciel

une baguette d'orientation ! (Et il lança le bâtonnet en l'air, très haut. Quand la flèche retomba, sa pointe indiquait le sud.) C'est vers le sud que nous devons voyager ! s'écria Garstang. C'est vers le sud que se trouve le fanum ! Mais Balch et quelques autres refusèrent d'obéir.

— Vous ne voyez donc pas que nous sommes morts de fatigue ? À mon avis Gilfig aurait dû diriger nos pas vers le fanum, au lieu de nous laisser dans l'incertitude !

— Mais Gilfig vient vraiment de nous guider ! riposta Subucule. N'avez-vous pas remarqué la direction indiquée par la flèche ?

Balch éclata d'un rire sardonique.

— N'importe quel bâton jeté en l'air doit retomber, en indiquant aussi bien le sud que le nord.

Subucule recula, horrifié.

— Vous blasphémez Gilfig !

— Nullement ; je ne suis pas certain que Gilfig ait entendu votre requête ou peut-être ne lui avez-vous pas laissé suffisamment de temps pour y répondre. Jetez votre bâton en l'air cent fois de suite ; s'il indique chaque fois le sud, je m'empresserai de marcher vers le sud.

— Très bien, dit Subucule.

Il invoqua de nouveau Gilfig et lança la fléchette, mais quand elle revint au sol elle était pointée vers le nord. Balch ne dit rien. Subucule, le visage empourpré, déclara :

— Gilfig n'a pas le temps de jouer. Il nous a montré le chemin une fois et a estimé que c'était suffisant.

— Je suis sceptique, dit Balch.

— Et moi aussi !

— Et moi aussi !

Garstang leva les bras en les implorant :

— Nous sommes allés loin ; nous avons peiné, ensemble nous nous sommes réjouis, ensemble nous avons souffert et lutté ; ne tombons pas à présent dans la dissidence !

Balch et les autres se contentèrent de hausser les épaules.

— Nous ne nous enfoncerons pas à l'aveuglette vers le sud.

— Qu'allez-vous faire, alors ? Vous diriger vers le nord ? Ou retourner à Erze Damath ?

— Erze Damath ? Sans vivres et seulement avec quatre bêtes de somme ? Peuh !

— Alors dirigeons-nous vers le sud à la recherche du fanum.

Têtu comme une mule, Balch haussa de nouveau les épaules et Subucule se fâcha.

— Soit ! Que ceux qui veulent aller dans le sud se mettent de ce côté-ci, que ceux qui veulent partager le sort de Balch se mettent par-là !

Garstang, Cugel et Casmyre se joignirent à Subucule ; les autres restèrent avec Balch, formant un groupe de onze, et se mirent à chuchoter entre eux, tandis que les quatre pèlerins fidèles les observaient avec appréhension.

Les onze hommes se levèrent d'un bond.

— Adieu.

— Où allez-vous ? leur demanda Garstang.

— Peu importe. Recherchez votre fanum puisque vous le devez ; nous nous occuperons de nos propres affaires.

Ayant pris brièvement congé, ils se rendirent dans le village des hommes-lézards, où ils massacrèrent les mâles, limèrent les dents des femelles qu'ils habillèrent d'oripeaux en joncs tressés, et s'installèrent comme des seigneurs dans le village.

Entre-temps, Garstang, Subucule, Casmyre et Cugel voyageaient vers le sud en suivant la côte. À la tombée de la nuit ils établirent leur camp et dinèrent de mollusques et de crabes. Le lendemain matin ils constatèrent que les quatre dernières bêtes de somme étaient parties. Maintenant, ils restaient seuls.

— C'est la volonté de Gilfig, dit Subucule. Il nous faut seulement trouver le fanum et mourir !

— Courage ! murmura Garstang. Ne nous laissons pas aller au désespoir !

— Il ne nous reste que cette solution. Reverrons-nous jamais la Vallée de Pholgus ?

— Qui sait ? Allons d'abord faire nos dévotions au fanum.

Là-dessus, ils se remirent en route et marchèrent pendant toute la journée. Le soir venu, ils s'effondrèrent de fatigue sur le sable de la plage.

La mer étendait devant eux sa nappe toute plate, si calme que le soleil couchant y projetait son image exacte et non un rouge sillage. Des palourdes et des crabes leur procurèrent une fois de plus un maigre souper, après quoi ils s'installèrent sur la plage pour dormir. À un moment donné, au début de la nuit, Cugel fut réveillé par un bruit de musique. S'étant brusquement dressé, il regarda vers l'eau et constata qu'une ville-fantôme venait d'apparaître. Des tours élancées se découpaient sur le ciel, éclairées par des points scintillants de lumière blanche, qui oscillaient lentement en haut et en bas, en avant et en arrière. Sur les promenades, des foules joyeuses déambulaient. Les gens étaient vêtus de pâles habits lumineux et soufflaient dans des cornes aux sons harmonieux. Une barge de parade, toute garnie de coussins de soie et mue par une énorme voile de soie pervenche, passa lentement. Les lanternes de la proue et de l'étambot éclairaient le pont où se pressaient de gais lurons : les uns chantaient ou jouaient du luth, d'autres portaient des coupes à leurs lèvres. Cugel brûlait d'envie de partager leurs plaisirs. Il se leva péniblement sur les genoux et les appela. Les joyeux drilles abaissèrent leurs instruments et le regardèrent fixement mais déjà la barge s'éloignait, entraînée par sa grande voile bleue. Bientôt la cité vacilla et disparut, ne laissant à sa place que le sombre ciel nocturne.

Cugel ouvrait de grands yeux dans la nuit. Un chagrin qu'il n'avait encore jamais connu lui serrait la gorge. À sa grande surprise, il constata qu'il se tenait debout au bord de l'eau. Près de lui il y avait Subucule, Garstang et Casmyre. Ils se regardèrent dans le noir, mais ne se dirent rien. Tous les quatre remontèrent la plage et ne tardèrent pas à se rendormir sur le sable.

Tout au long de la journée suivante, ils se parlèrent peu, évitant même de se réunir, comme si chacun des quatre voulait s'isoler avec ses pensées. De temps en temps, l'un ou l'autre regardait à contrecœur vers le sud, mais aucun ne semblait disposé à quitter l'endroit, aucun ne parlait de départ.

Les pèlerins passèrent la journée dans une demi-torpeur. Le soleil se coucha et ce fut la nuit ; mais aucun d'entre eux ne songea à dormir.

Vers le milieu de la soirée, la ville-fantôme réapparut et ce soir-là une fête était en cours. Des feux d'artifice d'une merveilleuse complexité s'épanouissaient dans le ciel : spirales, girandoles, pluies d'étoiles rouges, vertes, bleues et argent. Sur la promenade, il y avait un défilé, avec des filles-fantômes aux toilettes irisées, des musiciens-fantômes aux volumineux accoutrements de couleurs rouge et orange, des arlequins-fantômes qui faisaient des cabrioles. Pendant des heures le bruit de la fête se fit entendre du plus loin de la mer et Cugel s'avança, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, pour assister au spectacle. Il ne s'en alla que lorsque la fête prit fin et que la ville s'effaça. Ses compagnons le suivirent quand il revint sur la plage.

Le lendemain, ils étaient tous affaiblis par la faim et par la soif. D'un ton lugubre, Cugel murmura qu'ils devaient continuer leur voyage. Garstang opina du chef et dit d'une voix éteinte :

— Au fanum, au fanum de Gilfig !

Subucule acquiesça. Ses joues, naguère rebondies, étaient devenues hâves ; ses yeux étaient troubles et voilés.

— Oui, haleta-t-il. Nous nous sommes reposés ; nous devons partir !

Casmyre approuva de mauvaise grâce.

— Au fanum !

Mais personne ne se mit en route vers le sud. Cugel erra en remontant la plage découverte à marée basse et s'assit pour attendre la nuit. Regardant à sa droite, il aperçut un squelette humain reposant dans une pose assez semblable à la sienne. Cugel tressaillit, se tourna vers la gauche. Il y avait là un deuxième squelette, sans doute plus ancien et qui avait souffert davantage des intempéries. Plus loin, il y en avait un troisième, celui-là réduit à un tas d'ossements.

Cugel sauta sur ses pieds et courut en titubant vers ses compagnons.

— Vite ! s'écria-t-il. Tant que nous en avons encore la force ! Vers le sud ! Partons, avant de mourir comme ceux dont les os reposent sur ce sable !

— Oui, oui, marmonna Garstang. Au fanum. (Et il se leva avec effort.) Venez ! jeta-t-il aux autres. Nous partons pour le sud !



Subucule se mit debout, mais Casmyre, après une molle tentative, retomba en arrière.

— Je reste ici, dit-il. Quand vous aurez atteint le fanum, intercédez pour moi auprès de Gilfig ; expliquez-lui que mon extase a surmonté la vigueur de mon corps.

Garstang voulait rester pour le convaincre, mais Cugel lui montra le soleil déclinant.

— Si nous attendons la nuit, nous sommes perdus ! Demain nous n'aurons plus aucune force !

Subucule prit Garstang par le bras.

— Nous devons partir avant la tombée de la nuit.

Garstang supplia une dernière fois Casmyre.

— Mon ami, mon compagnon, fais un dernier effort. Nous sommes venus ensemble de la lointaine Vallée de Pholqus, nous avons descendu en radeau le Scamander et traversé un désert redoutable. Sur le point d'atteindre le fanum devons-nous nous séparer ?

— En route pour le fanum ! grogna Cugel.

Mais Casmyre détourna son visage. Cugel et Subucule entraînèrent Garstang, dont les joues flétries étaient ruisselantes de larmes ; et ils se dirigèrent d'un pas chancelant vers le sud, le long de la plage, en évitant de porter les yeux sur l'étendue unie et claire de la mer.

Le vieux soleil se coucha en déployant dans le ciel un éventail coloré. Des flocons de nuages dispersés très haut projetèrent des reflets de teinte corail sur l'horizon mordoré. Alors la cité apparut et jamais elle n'avait semblé plus magnifique, avec ses tours accrochant les dernières lueurs du soleil. On voyait des jeunes gens et des jeunes filles sur la promenade ; ils avaient des fleurs dans les cheveux et s'arrêtaient parfois pour contempler le trio qui marchait le long de la plage. Le coucher du soleil pâlit ; des lumières blanches brillèrent dans la ville et des bouffées de musique traversèrent la mer. Longtemps, leur harmonie suivit les trois pèlerins, puis elle s'assourdit au loin et mourut. La mer était vide à l'ouest, reflétant les derniers miroitements ambre et orange.

À ce moment-là, les pèlerins trouvèrent une source d'eau fraîche, auprès de laquelle croissaient des baies et des prunes sauvages. C'est là qu'ils passèrent la nuit. Cugel piégea un poisson et attrapa des crabes sur la plage. Ainsi réconfortés, tous trois poursuivirent leur marche vers le sud, toujours à la recherche du fanum, que même Cugel s'attendait presque maintenant à trouver, si communicative était la foi de Garstang et de Subucule. Pourtant, à mesure que les jours passaient, ce fut le pieux Subucule qui commença à désespérer, à s'interroger sur la sincérité de l'ordre donné par la statue de Gilfig et à douter de la vertu essentielle de Gilfig lui-même.

— Qu'y a-t-il à gagner dans cet atroce pèlerinage ? Gilfig doute-t-il de notre foi ? Pourtant nous avons fait nos preuves en participant au Rite Lustral ; pourquoi nous a-t-il envoyés si loin ?

— Les voies de Gilfig sont inscrutables, dit Garstang. Nous sommes venus jusqu'ici ; nous devons continuer nos recherches sans arrêt !

Subucule s'arrêta net, pour regarder derrière lui le chemin qu'ils avaient parcouru.

— Voici ce que je vous propose. Élevons à cet endroit un autel avec des pierres, qui deviendra notre fanum ; nous ferons alors nos dévotions. Ayant obéi au commandement de Gilfig, nous pourrions retourner vers le nord et gagner le village où résident nos compagnons. Là-bas, avec un peu de chance, nous pourrions rattraper les bêtes de somme, refaire des provisions et traverser le désert pour arriver, peut-être, une fois de plus, à Erze Damath.

Garstang hésitait.

— Votre proposition mérite d'être retenue. Et pourtant...

— Un bateau ! s'écria Cugel, en désignant la mer. À cinq ou six encablures de la côte voguait un bateau de pêche, propulsé par une voile carrée, soutenue par une longue vergue flexible. Il disparut derrière un promontoire qui s'élevait à moins d'une demi-lieue au sud de l'endroit où se tenaient les pèlerins, et Cugel indiqua alors un village sur la côte.

— Parfait ! déclara Garstang. Ces campagnards peuvent être des Gilfigites comme nous et c'est dans leur village que se situe peut-être le fanum ! Allons voir !

Subucule restait hésitant.

— Se peut-il que la connaissance des textes sacrés ait pénétré si loin ?

— La prudence doit être notre mot d'ordre, dit Cugel. Nous devons reconnaître soigneusement les lieux.

Là-dessus, il ouvrit la marche dans un bois de tamaris et de mélèzes, d'où l'on pouvait observer le village qu'il surplombait. Les huttes étaient grossièrement construites avec des pierres noires et abritaient une peuplade d'aspect féroce. On voyait des visages couleur d'argile aux noirs cheveux hirsutes ; de rudes poils noirs hérissaient leurs solides carrures comme des épaulettes. Hommes et femmes avaient des crocs qui saillaient de leurs bouches et parlaient en poussant des grognements. Cugel, Garstang et Subucule reculèrent avec la plus grande prudence et, cachés parmi les arbres, conférèrent à voix basse. Garstang avait maintenant perdu tout courage et n'espérait plus rien.

— Je suis épuisé, d'esprit comme de corps ; peut-être vais-je mourir ici.

Subucule regarda vers le nord.

— Je vais revenir sur mes pas pour risquer ma chance avec le Désert d'Argent. Si tout va bien, je reverrai Erze Damath ou même la Vallée de Pholgus.

Garstang se tourna vers Cugel.

— Et vous, qu'allez-vous faire, puisque le fanum de Gilfig reste introuvable ?

Cugel montra du doigt un embarcadère près duquel quelques bateaux étaient amarrés.

— Ma destination est Alмеры, de l'autre côté de la Mer Songane. Je me propose de réquisitionner un bateau et de faire voile vers l'ouest.

— Je vous fais alors mes adieux, dit Subucule. Garstang, venez-vous avec moi ?

Garstang secoua la tête.

— C'est trop loin. Je mourrais sûrement dans le désert. Je vais traverser la mer avec Cugel et porter la Parole de Gilfig au peuple d'Almery.

— Alors je vous dis également adieu, fit Subucule en se détournant vivement pour cacher son émotion.

Et il se dirigea vers le nord. Cugel et Garstang suivirent des yeux la silhouette hardie qui s'éloigna et disparut. Puis ils se mirent à examiner le débarcadère. Garstang semblait indécis.

— Ces bateaux doivent tenir assez bien la mer, mais « réquisitionner » c'est « voler » : une action catégoriquement réprouvée par Gilfig.

— Il n'y a pas de problème, dit Cugel. Je déposerai des pièces d'or sur le débarcadère, suivant une honnête estimation du bateau.

Garstang acquiesça, la mine dubitative.

— Comment ferons-nous pour les vivres et pour l'eau ?

— Disposant du bateau, nous longerons la côte jusqu'à ce que nous puissions trouver des provisions, après quoi nous mettrons le cap sur l'ouest.

Cette fois, Garstang donna son plein accord et ils allèrent voir de près les bateaux, en les comparant les uns aux autres. Ils fixèrent leur choix sur une solide embarcation de dix à douze pieds de long, avec un grand timon et une petite cabine.

À la faveur du crépuscule ils se faufilèrent vers le quai. Tout était calme : les pêcheurs étaient retournés au village. Garstang monta à bord du bateau et déclara que tout était en ordre pour prendre la mer. Cugel commençait à détacher les amarres quand de sauvages vociférations éclatèrent au bout du quai et une douzaine de robustes villageois approchèrent d'un pas pesant.

— Nous sommes perdus ! s'écria Cugel. Courez pour éviter la mort ou partez à la nage, ce qui serait encore mieux !

— Impossible, déclara Garstang. Si c'est la mort qui vient, je veux lui faire face avec toute la dignité dont je suis capable !

Et il remonta sur le débarcadère. Ils furent aussitôt entourés par des gens de tous âges, attirés par le remue-ménage. L'un d'eux, le doyen du hameau, s'enquit d'une voix sévère :

— Que faites-vous là, à rôder en cachette sur notre quai et à essayer de voler un bateau ?

— Notre but est très simple, répondit Cugel. Nous désirons traverser la mer.

— Quoi ? rugit l'ancien. Comment est-ce possible ? Le bateau ne contient ni nourriture ni eau, et il est pauvrement équipé. Pourquoi n'êtes-vous pas venus nous demander ce dont vous avez besoin ?

Cugel cligna des yeux et échangea un regard avec Garstang. Il haussa les épaules.

— Je serai franc. Votre aspect nous a causé une telle frayeur que nous n'avons pas osé.

La remarque provoqua parmi la foule des rires en même temps que de la surprise.

— Nous sommes tous intrigués, fit l'interlocuteur. Expliquez-vous.

— Très bien, dit Cugel. Puis-je parler en toute franchise ?

— Bien sûr !

— Certains côtés de votre apparence nous ont donné une impression de barbarie et de férocité : vos crocs saillants, la crinière noire qui entoure vos visages, la cacophonie de votre langage, pour ne citer que quelques détails.

Les villageois, n'en croyant pas leurs oreilles, se mirent à rire.

— Quelle absurdité ! s'exclamèrent-ils. Nous avons les dents longues pour pouvoir déchirer les poissons coriaces dont nous nous nourrissons. Nous portons nos cheveux de cette manière pour repousser certains insectes nuisibles et, parce que nous sommes tous plutôt sourds, il est possible que nous ayons tendance à crier. Nous sommes essentiellement une peuplade douce et aimable.

— Exactement, fit le doyen, et pour vous le prouver nous approvisionnerons demain pour vous notre meilleur bateau et vous aiderons à le mettre à la mer avec nos meilleurs souhaits d'un bon voyage. Ce soir, il y aura une fête en votre honneur !

— Voici un village où règne la vraie sainteté, déclara Garstang. Seriez-vous par chance des adorateurs de Gilfig ?

— Non, nous nous prosternons devant Yob, le dieu-poisson, qui semble aussi efficace qu'un autre. Mais venez, montons au village. Nous devons nous préparer pour la fête.

Ils gravirent des marches taillées dans le roc de la falaise, qui aboutissaient sur un plateau illuminé par une douzaine de torches flamboyantes. Le doyen leur indiqua une hutte plus spacieuse que les autres :

— C'est ici que vous pourrez vous reposer cette nuit ; j'irai coucher ailleurs.

Garstang fit de nouveaux compliments sur la bienveillance de cette population de pêcheurs et le doyen inclina la tête.

— Nous essayons de réaliser une unité spirituelle. À la vérité, nous symbolisons cet idéal dans le plat de résistance de nos festins de cérémonie. (Il battit des mains.) Préparons-nous !

Une grande marmite était suspendue sur un trépied ; un billot et un hachoir étaient disposés là et maintenant, chaque villageois, passant devant le billot, se tranchait un doigt et le mettait dans la chaudière.

Le doyen expliqua :

— Par ce simple rite, auquel, bien entendu, nous attendons que vous preniez part, nous prouvons notre héritage commun et notre dépendance mutuelle. Venez, allons prendre la file.

Cugel et Garstang n'eurent donc pas le choix et durent se couper un doigt et le jeter à la casserole avec les autres.

La fête se prolongea dans la nuit. Au matin les villageois furent de parole. Un bateau qui tenait particulièrement bien la mer fut armé ; on le chargea de provisions, notamment de reliefs du festin de la veille.

Les villageois s'assemblèrent sur le quai. Cugel et Garstang leur exprimèrent leur gratitude, puis Cugel largua la voile et Garstang détacha les amarres.

Le vent en poupe, le bateau cingla vers le large. Petit à petit, la côte se fondit dans le lointain et les deux hommes furent seuls sur la Mer Songane, entourés de toutes parts du même miroitement métallique de l'eau.

Midi arriva et le bateau voguait dans le vide des éléments : de l'eau en dessous, de l'air au-dessus : le silence dans toutes les directions. L'après-midi fut long et léthargique, irréel comme un

rêve ; et la mélancolie grandiose du couchant fut suivie d'un crépuscule violacé.

Le vent parut fraîchir, et toute la nuit ils cinglèrent vers l'ouest. À l'aube le vent tomba et, tandis que les voiles pendaient oisivement, Cugel et Garstang purent dormir en même temps.

Par huit fois, ce cycle se répéta. Au matin du neuvième jour, ils aperçurent devant eux la ligne basse d'une côte. Vers le milieu de l'après-midi, ils amenèrent la proue de leur bateau, à la faveur de la marée, sur une large plage blanche.

— Sommes-nous arrivés à Almery ? demanda Garstang.

— C'est ce que je pense, répondit Cugel, mais je ne sais pas dans quelle partie. Azenomeï peut se trouver au nord, comme à l'ouest ou au sud. Si la forêt qui est là-bas est celle qui cache l'est d'Almery, nous ferions bien de passer de l'autre côté, car elle jouit d'une fâcheuse réputation.

Garstang montra du doigt la côte.

— Regardez : un autre village. Si les gens d'ici sont comme ceux de l'autre côté de la mer, ils nous aideront à trouver notre chemin. Venez, allons nous renseigner auprès d'eux.

Cugel eut un mouvement de recul.

— Il serait judicieux de reconnaître l'endroit, comme précédemment.

— Dans quel but ? demanda Garstang. En l'occurrence nous nous sommes fourvoyés et avons été confondus.

Il ouvrit la marche le long de la plage en direction du village. En approchant ils virent les habitants qui déambulaient sur la grande place : des gens gracieux aux cheveux dorés, qui faisaient entendre des voix aussi douces que de la musique. Garstang alla joyeusement vers eux, s'attendant à un accueil encore plus chaleureux que celui qu'ils avaient reçu sur le rivage opposé ; mais les villageois coururent à leur rencontre et les attrapèrent dans leurs filets.

— Pourquoi faites-vous cela ? s'effara Garstang. Nous sommes des étrangers et ne vous voulons aucun mal !

— Justement, c'est parce que vous êtes des étrangers, répondit le plus grand des villageois aux cheveux dorés. Nous servons le culte du dieu inexorable qui a nom Dangott. Les

étrangers sont des hérétiques par définition et doivent être donnés en pâture aux singes sacrés.

Là-dessus ils commencèrent à entraîner Cugel et Garstang sur les galets pointus qui bordaient la plage vers la mer, tandis que de beaux enfants dansaient joyeusement de chaque côté.

Cugel réussit à sortir le tube qu'il avait pris à Voynod et projeta du concentré bleu sur les villageois. Épouvantés, ils mordirent la poussière et Cugel parvint à s'extirper du filet. Tirant son épée, il bondit pour libérer Garstang de ses entraves, mais à ce moment les villageois revinrent à la charge. Cugel utilisa de nouveau son tube et les villageois, frappés de panique, prirent la fuite.

— Partez, Cugel, lança Garstang. Je suis un vieil homme, sans grande vitalité. Prenez vos jambes à votre cou ; mettez-vous à l'abri ; mes meilleurs vœux vous accompagnent.

— C'est ce que j'aurais fait normalement, admit Cugel. Mais ces gens-là ont stimulé mon esprit de bravade ; sortez donc de votre filet ; nous nous sauverons ensemble.

Une fois de plus, il sema le désarroi avec son jet de matière bleue, tandis que Garstang se libérait, puis les deux hommes filèrent le long de la plage.

Les villageois les poursuivirent en brandissant des harpons. Le premier qu'ils lancèrent transperça le dos de Garstang. Il tomba sans un cri. Cugel fit volte-face, ajusta son tube, mais le charme était rompu, et seule une éjection limpide se produisit. Les villageois levèrent à nouveau leurs armes pour envoyer une deuxième volée ; Cugel lança une imprécation, fit des tours et des détours et plongea sur le sol. Les harpons, passant au-dessus de lui, s'enfoncèrent dans le sable de la plage. Cugel brandit un poing menaçant, prit les jambes à son cou et s'enfuit dans la forêt.



## 5

# LE CASTEL D'IUCOUNU

## La caverne dans la forêt

À pas furtifs, Cugel traversait la Vieille Forêt, s'arrêtant au moindre craquement de branche morte, au moindre bruit de pas, au moindre halètement suspect. Bien que ralentissant sa marche, cette prudence n'était pas une question de principe, mais amplement motivée. Il y avait d'autres errants dans la forêt, animés d'inquiétants désirs et d'intentions sinistres, qui risquaient fort de lui chercher noise.

Pendant toute une terrible soirée, il avait fui devant un couple de déodandes et les avait finalement distancés ; une autre fois, près d'une clairière, il avait failli se trouver nez à nez avec un leucomorphe qui flânait par là. C'est pourquoi il n'avancait plus que d'un pas hésitant et furtif, se dissimulant derrière chaque arbre ou bien fonçant à travers les espaces découverts avec une extravagante légèreté, comme si le sol lui brûlait la plante des pieds.

Un après-midi, Cugel arriva devant une petite clairière humide, entourée de sombres mandouars, hauts et sinistres comme des moines encapuchonnés. Quelques rayons de soleil, filtrant dans la clairière, illuminaient un tortueux cognassier solitaire, sur lequel une feuille de parchemin était accrochée. Tapi dans l'ombre, Cugel fouilla longuement du regard la

clairière, puis, s'avancant, il prit le parchemin. Il y lut le message suivant, rédigé en pattes de mouche :

*Zaraïdès le Sage fait une offre généreuse !*

*Celui qui trouvera ce message pourra demander et obtenir une judicieuse consultation d'une heure, gratuitement. Dans un monticule voisin il y a une caverne ; c'est à l'intérieur de celle-ci que se trouve le Sage.*

Cugel étudia le parchemin avec perplexité. Une importante question restait en suspens : pourquoi Zaraïdès prodiguerait-il sa science au premier venu ? Il était rare qu'un service fût aussi gratuit qu'on l'annonçait ; d'une façon ou d'une autre la Loi des Compensations devait jouer. Si Zaraïdès offrait une consultation – toute prémisse d'altruisme absolu étant exclue – il devait attendre quelque avantage en échange : un minimum de satisfaction d'amour-propre ou la connaissance d'événements se passant à distance ; peut-être exigerait-il une attention polie tandis qu'il réciterait des poèmes, ou quelque autre faveur de ce genre. De toute manière, en relisant ce message, Cugel sentit croître son scepticisme. Il aurait volontiers jeté le parchemin s'il n'avait eu vraiment un besoin urgent d'être renseigné : en particulier sur le chemin le plus sûr menant au castel d'Iucounu, ainsi que sur la meilleure méthode pour réduire le Magicien Rieur à l'impuissance.

Cugel regarda tout autour de lui, cherchant le monticule auquel Zaraïdès faisait allusion. Au-delà de la clairière, le terrain semblait plus haut. En levant les yeux, Cugel remarqua des branchages noueux et de grasses frondaisons qui surplombaient la forêt, comme si un bosquet de daobades poussait sur une éminence.

En multipliant les précautions, Cugel s'y dirigea. Soudain, une grise muraille rocheuse lui barra la route : indubitablement c'était le monticule en question, couronné d'arbres et de plantes grimpantes.

Cugel se tirailla le menton et eut un rictus embarrassé. Il prêta l'oreille : partout, un profond silence. Marchant dans l'ombre, il contourna le monticule et ne tarda pas à arriver devant la caverne : une arche béante dans le roc, ayant la hauteur d'un homme et la largeur de deux bras étendus à

l'horizontale. Un écriteau placardé au-dessus de la caverne indiquait en grossières majuscules :

ENTREZ : BIENVENUE À TOUS !

Cugel regarda de tous côtés. On ne voyait rien et l'on n'entendait rien dans la forêt. Il avança prudemment de quelques pas, jeta un coup d'œil à l'intérieur de la caverne, n'y aperçut que des ténèbres.

Cugel revint sur ses pas. Malgré la bienveillante incitation de l'écriteau, il ne se sentait guère enclin à foncer en avant. Aussi, s'étant accroupi par terre, il se mit à observer attentivement la caverne.

Un quart d'heure s'écoula. Cugel changea de position et voici qu'il surprit à sa droite un homme qui s'approchait avec presque autant de précautions que lui-même avait prises. Le nouveau venu était de taille moyenne et portait les hardes grossières d'un paysan : pantalon gris, blouse de teinte rouille, bicorne brun à bec pointé en avant. Il avait une figure ronde, plutôt vulgaire, un nez camus, des petits yeux très écartés, un lourd menton recouvert d'une mousse noirâtre. Il tenait un parchemin semblable à celui que Cugel avait trouvé.

Cugel se mit debout. Le nouvel arrivant s'arrêta, puis s'avança vers lui.

— Vous êtes Zaraïdès ? En ce cas, sachez que je suis Fabeln, l'herboriste ; je cherche comment augmenter la croissance des poireaux sauvages. D'autre part, ma fille est toujours dans la lune et languit. Elle ne veut plus porter les paniers ; c'est pourquoi...

Cugel leva la main.

— Vous faites erreur ; Zaraïdès ne quitte pas sa caverne.

Fabeln plissa les paupières d'un air rusé.

— Qui êtes-vous alors ?

— Je suis Cugel : comme vous-même j'ai recherché ses lumières.

Fabeln eut un hochement de tête approbateur.

— Vous avez consulté Zaraïdès ? Est-il précis et digne de confiance ? Ne demande-t-il vraiment pas à être payé, comme c'est indiqué sur son prospectus ?

— C'est en tous points exacts, affirma Cugel. Zaraïdès, qui possède apparemment l'omniscience, ne répond aux questions que pour la joie pure de renseigner les gens. Mes problèmes sont résolus.

Fabeln lui jeta un coup d'œil oblique.

— Alors pourquoi attendez-vous près de la caverne ?

— Je suis également un herboriste et je suis en train de formuler de nouvelles questions, en particulier au sujet d'une clairière, des alentours où doit croître une profusion de poireaux sauvages.

— Vraiment ! s'exclama Fabeln, en claquant des doigts d'un air agité. Formulez avec soin et, pendant que vous composez vos phrases, je vais entrer pour m'informer au sujet de la lassitude de ma fille.

— Comme vous voudrez, dit Cugel. Cependant, si vous acceptez d'attendre, il ne me faudra que très peu de temps pour préparer mes questions.

Fabeln fit un geste jovial.

— Le temps que vous les prépariez, j'aurai fait l'aller et retour dans la caverne, car je suis un homme vif au point même d'être brusque.

Cugel s'inclina.

— En ce cas, allez-y.

— Je serai bref. (Et Fabeln entra dans la cave à grandes enjambées.) Zaraïdès ? appela-t-il. Où est Zaraïdès le Sage ? Je suis Fabeln ; je désire certains renseignements. Zaraïdès ? Ayez la bonté de venir à ma rencontre !

Sa voix s'étouffa. Cugel, qui était tout oreilles, entendit s'ouvrir et se refermer une porte. Puis ce fut le silence. Pensif, il se mit à attendre.

Les minutes s'ajoutèrent aux minutes et une heure entière passa. Le soleil rouge de l'après-midi descendit dans le ciel et disparut derrière le monticule. Cugel commença à se sentir mal à l'aise. Où était Fabeln ? Il dressa l'oreille : venait-il d'entendre

à nouveau le bruit d'une porte qui s'ouvrait et se refermait ? En effet, c'était Fabeln : tout allait donc bien !

Fabeln regarda devant lui sans quitter la caverne.

— Où est Cugel, l'herboriste ? (Il parlait d'une voix rauque et brusque.) Zaraïdès ne prendra pas place au banquet ni ne discutera de poireaux, d'une façon d'ailleurs très générale, si vous ne vous présentez pas.

— Un banquet ? demanda Cugel avec intérêt. La générosité de Zaraïdès va-t-elle donc si loin ?

— Certainement : n'avez-vous pas remarqué la salle tapissée, les coupes de cristal, la soupière d'argent ? (Fabeln parlait avec une insistance un peu morne qui intriguait Cugel.) Allons, venez ; je suis pressé, je n'ai pas le temps d'attendre. Si vous avez déjà dîné, je vais en informer Zaraïdès.

— Nullement, répondit Cugel d'un ton digne. Je serais profondément vexé de manquer à ce point d'égards envers Zaraïdès. Conduisez-moi ; je vous suis.

— Alors venez. (Fabeln fit demi-tour.)

Cugel le suivit dans la caverne, où une odeur repoussante offusqua ses narines. Il s'arrêta.

— Quelle est cette puanteur ? Je la trouve insupportable.

— Je l'ai remarquée aussi, déclara Fabeln. Mais de l'autre côté de la porte cette mauvaise odeur disparaît !

— Je l'espère bien, s'irrita Cugel. Cela me couperait l'appétit. Où donc...

Il fut interrompu par une invasion de petits êtres vifs, à la peau humide et froide, répandant l'odeur à qu'il trouvait si infecte. Ils le cernèrent en poussant des cris aigus, saisirent son épée et sa sacoche. Une porte s'ouvrit, Cugel fut jeté dans un étroit terrier. À la lueur vacillante d'une flamme jaune il distingua ses ravisseurs : des créatures qui avaient la moitié de sa taille, à la peau livide, au faciès pointu, avec des oreilles dressées sur le haut de la tête. Elles marchaient légèrement courbées en avant. Leurs genoux semblaient articulés dans le sens contraire de ceux des humains normaux et leurs pieds, chaussés de sandales, paraissaient très souples et mous.

Cugel jeta autour de lui un regard stupéfait. Non loin de là, Fabeln était accroupi, le dévisageant avec une aversion mêlée de

joie mauvaise. Cugel s'aperçut alors qu'un collier de fer, attaché à une longue chaîne, entourait le cou de Fabeln. Tout au fond du terrier se recroquevillait un vieillard à la longue barbe blanche, pareillement muni d'un collier et d'une chaîne. Au moment même où Cugel regardait autour de lui les hommes-rats fixèrent un collier sur son propre cou.

— En arrière ! s'écria Cugel, consterné. Qu'est-ce que cela signifie ? Je proteste contre un pareil traitement !

Les hommes-rats le bousculèrent un bon coup et se sauvèrent. Cugel remarqua que de longues queues squameuses pendaient de leurs derrières pointus, qui relevaient singulièrement les blouses noires qu'ils portaient.

La porte se ferma ; les trois hommes restèrent seuls. Cugel se retourna, furieux, contre Fabeln.

— Vous m'avez dupé ; vous m'avez fait prendre au piège ! C'est une grave offense !

Fabeln eut un rire amer.

— Moins grave que votre fourberie à mon égard ! C'est à cause de votre tour de fripon que j'ai été attrapé ; je me suis donc assuré que vous ne puissiez pas vous échapper.

— Quelle inhumaine rancune ! hurla Cugel. Je veillerai à ce que vous receviez le châtiment que vous méritez !

— Peuh ! dit Fabeln. Ne m'ennuyez pas avec vos plaintes. De toute façon je ne vous ai pas attiré dans la caverne seulement par rancune.

— Non ? Vous avez un motif plus ignoble encore ?

— C'est simple : les hommes-rats sont rien moins que sots ! Quiconque attire deux autres personnes dans la caverne gagne sa propre liberté. Vous représentez une unité à mon actif ; je dois en fournir une deuxième pour être libre. Est-ce exact, Zaraïdès ?

— Seulement en apparence, répondit le vieillard. Vous ne pouvez pas marquer cet homme sur votre compte ; en bonne justice, vous et lui devriez être portés à mon actif. N'avez-vous pas été amenés à la caverne grâce à mes parchemins ?

— Mais nous n'y sommes pas entrés ! déclara Fabeln. C'est là que réside la subtile distinction qui doit être faite ! Les hommes-rats sont d'accord, c'est pourquoi vous n'avez pas été libéré.

— En ce cas, dit Cugel, je vous revendique séance tenante comme unité à mon actif, du moment que je vous ai expédié dans la caverne en éclaireur.

Fabeln haussa les épaules.

— C'est une question que vous devez aborder avec les hommes-rats. (Il fronça les sourcils et fit clignoter ses petits yeux.) Pourquoi ne me porterais-je pas moi-même au crédit de mon propre compte ? C'est un point de vue qui se défend.

— Pas du tout, pas du tout, clama une voix perçante derrière un grillage. Nous ne tenons compte que des unités que l'on nous procure après incarcération. Fabeln n'est à porter au crédit de personne. Toutefois il s'est adjugé une unité, à savoir le nommé Cugel. Zaraïdès a zéro à son compte.

Cugel tâta le collier attaché à son cou.

— Qu'arrivera-t-il si nous ne réussissons pas à fournir deux unités ?

— Vous avez un mois devant vous, pas plus. Passé ce délai, si vous n'avez pas réussi, vous serez dévorés.

Fabeln parla d'une voix froidement calculatrice :

— Autant dire que je suis déjà libre, à mon avis. Non loin d'ici ma fille m'attend. Elle a pris subitement en grippe les poireaux sauvages et de ce fait je n'ai plus besoin d'elle pour tenir mon intérieur. Il convient donc que je sois relâché par son entremise.

Et Fabeln hocha la tête d'un air béat.

— Je serais curieux de voir la méthode que vous utiliserez, fit remarquer Cugel. Où se trouve exactement votre fille et comment la ferez-vous venir ?

Fabeln arbora une expression à la fois rusée et vindicative.

— Je ne vous dirai rien ! Si vous voulez marquer des points, inventez vous-même une combinaison !

L'ayant toisé avec dégoût et mépris, Cugel se tourna vers Zaraïdès.

— Et vous, quelle est votre méthode ?

Zaraïdès lui désigna une planche sur laquelle se trouvaient des feuilles de parchemin.

— J'attache des messages persuasifs à des graines ailées qui sont ensuite lâchées dans la forêt. La méthode est d'une

efficacité douteuse, en ce qu'elle attire les passants jusqu'à l'entrée de la caverne, mais guère plus loin. Je crains de n'avoir plus que cinq jours à vivre. Ah ! si seulement j'avais mes grimoires, mes in-folios, mes livres d'études ! Que de sortilèges ! Que d'incantations ! Je pourrais fendre cette garenne de part en part ; je pourrais transformer chacun de ces hommes-rongeurs en une flammèche verte. Je pourrais punir Fabeln pour m'avoir trompé... Hum, hum. Avec le Gyrateur ? Ou la Démangeaison Déprimante de Lugwiler ?

— Le sortilège de l'Enkystement Lointain a ses partisans, suggéra Cugel.

Zaraidès acquiesça.

— L'idée est très recommandable... mais tout cela n'est qu'un rêve sans espoir ; mes sortilèges m'ont été enlevés et transportés dans un lieu secret.

Fabeln poussa un grognement et se tourna de côté. Une admonestation stridente s'éleva derrière le grillage :

— Les regrets et les bonnes excuses sont de piètres moyens de remplacement pour marquer des unités à votre compte. Prenez modèle sur Fabeln ! Il s'enorgueillit déjà d'en avoir une et en prévoit une deuxième pour le lendemain ! Voilà un prisonnier de choix !

— C'est moi qui l'ai capturé ! fit valoir Cugel. N'avez-vous aucune probité ? Je l'ai expédié dans la caverne ; il devrait être crédité à mon compte !

Zaraidès protesta avec véhémence :

— Pas le moins du monde ! Cugel déforme les faits ! Si la justice était bien rendue, Cugel et Fabeln devraient être portés tous deux à mon actif !

— Il n'y a rien de changé ! cria la voix perçante.

Zaraidès leva les mains en l'air, puis se mit à écrire sur ses parchemins avec un zèle enragé. Fabeln se jucha sur un tabouret, dans la pose d'un calme penseur. Cugel, en rampant près de lui, botta un des pieds du tabouret, ce qui fit tomber Fabeln par terre. Il se releva, voulut bondir sur Cugel, qui jeta sur lui le tabouret.

— Du calme ! ordonna la voix aiguë. Du calme, sinon des sanctions vous seront infligées !



— Cugel a basculé ma chaise pour que je m'étale, se plaignit Fabeln. Pourquoi n'est-il pas puni ?

— C'est une pure malchance, déclara Cugel. À mon avis, l'irascible Fabeln devrait être mis au secret pour au moins deux semaines et même trois de préférence.

Fabeln se mit à bredouiller de fureur, mais la voix stridente derrière le grillage intima un silence impartial à tout le monde.

Bientôt on leur apporta de la nourriture, une grossière bouillie nauséabonde. Après le repas, on les obligea de ramper dans un terrier encore plus étroit, à un niveau inférieur, où ils furent enchaînés au mur. Cugel eut un sommeil agité. Il fut réveillé par une voix qui s'adressait à Fabeln à travers la porte :

— Le message a été remis, il a été lu très attentivement.

— Bonne nouvelle ! s'écria Fabeln. Demain je serai un homme libre qui marchera dans la forêt !

— Silence, grogna Zaraïdès dans le noir. Faut-il que je passe des journées entières à écrire sur des parchemins au profit de tout le monde, sauf du mien, pour que votre infâme jubilation m'empêche de dormir la nuit ?

— Ha, ha ! gloussa Fabeln. Écoutez la voix de l'incapable magicien !

— Hélas, que n'ai-je mes grimoires ! gronda Zaraïdès. Je te ferais chanter sur une tout autre musique !

— Dans quel endroit se trouvent-ils ? s'informa prudemment Cugel.

— Quant à cela, renseignez-vous auprès de ces infects muridés ; ils m'ont saisi à l'improviste.

Fabeln leva la tête pour protester.

— Avez-vous l'intention d'échanger des confidences toute la nuit ? Je voudrais bien dormir.

Fou de rage, Zaraïdès se mit à gourmander Fabeln avec tant de violence que les hommes-rats firent irruption dans le terrier et l'entraînèrent hors de là, laissant seuls Cugel et Fabeln.

Dans la matinée, Fabeln avala rapidement sa bouillie.

— Dites donc, s'écria-t-il devant le grillage, enlevez-moi ce collier, que je puisse m'avancer pour appeler ma deuxième unité, Cugel étant la première.

— Bah, murmura Cugel. Quel être infâme !

Sans prendre garde à ses protestations, les hommes-rats serrèrent encore plus fort le collier de Fabeln, y attachèrent la chaîne et le tirèrent à quatre pattes de sa cellule. Cugel resta seul.

Il essaya de s'asseoir en se redressant, mais la boue humide lui pressait le cou et il retomba lourdement sur ses coudes.

— Maudite engeance ratière ! Il faut que je trouve un moyen de lui échapper ! À l'encontre de Fabeln, je n'ai pas de maisonnée où je puisse trouver des répondants. En ce qui concerne les parchemins de Zaraïdès, leur efficacité paraît douteuse... Il est possible, néanmoins, que d'autres puissent s'aventurer près de la caverne, comme nous l'avons fait, moi et Fabeln. (Il se tourna vers le grillage, derrière lequel était assis le gardien à l'œil vigilant.) Dans le but de recruter les deux unités requises, je voudrais faire le guet à l'extérieur de la caverne.

— C'est autorisé, annonça le gardien. Naturellement à condition d'une stricte surveillance.

— La surveillance va de soi, admit Cugel. Je demande toutefois que la chaîne et le collier soient retirés de mon cou. Avec une contrainte aussi évidente, même le plus crédule passera son chemin.

— Ce que vous dites ne manque pas d'un certain bon sens, reconnut le gardien. Mais qu'est-ce qui vous empêchera de prendre vos jambes à votre cou ?

Cugel eut un rire un peu forcé.

— Ai-je l'air de quelqu'un capable d'abuser de votre confiance ? De plus, pourquoi me sauverais-je quand il m'est si facile de vous procurer une unité après l'autre ?

— Nous prendrons certaines précautions.

Peu après, quelques hommes-rats envahirent le terrier. On enleva le collier de Cugel, on saisit sa jambe droite et une goupille d'argent fut enfoncée à travers sa cheville. Tandis qu'il criait de douleur, une chaîne fut attachée à la clavette.

— La chaîne est maintenant invisible, déclara un de ses ravisseurs. Vous pouvez à présent vous tenir devant la caverne et attirer de votre mieux les passants.

Gémissant toujours de souffrance, Cugel remonta en rampant les terriers jusqu'à l'entrée de la caverne, où Fabeln était assis, la chaîne au cou, attendant l'arrivée de sa fille.

— Où allez-vous ? demanda-t-il d'un ton méfiant.

— Je vais aller et venir devant la caverne, pour attirer les passants et les diriger vers l'intérieur !

Fabeln fit entendre un grognement acerbe et scruta du regard la forêt.

Cugel alla se poster devant l'entrée de la caverne. Il regarda de tous côtés, puis lança un appel mélodieux.

— Quelqu'un marche-t-il dans les parages ?

Ne recevant aucune réponse, il se mit à faire les cent pas, sa chaîne cliquetant sur le sol.

Quelque chose bougea parmi les arbres : un chatolement d'étoffe jaune et verte, et la fille de Fabeln apparut, portant un panier et une hache. Elle s'arrêta en voyant Cugel, puis s'approcha de lui d'un pas hésitant.

— Je cherche Fabeln, qui m'a demandé certains objets.

— Je m'en charge, dit Cugel, en tendant la main vers la hache, mais les hommes-rats, sur le qui-vive, le tirèrent promptement à l'intérieur de la caverne.

— Elle doit poser la hache sur le rocher éloigné, là-bas, firent leurs voix sifflantes à l'oreille de Cugel. Retournez le lui dire.

Cugel boitilla de nouveau vers la jeune fille. Elle le regarda, stupéfaite.

— Pourquoi avez-vous sauté en arrière de cette façon ?

— Je vous le dirai, fit Cugel, et c'est une curieuse histoire, mais vous devez d'abord poser votre panier et votre hache sur le rocher qui est là-bas, où Fabeln ne tardera pas à venir les prendre lui-même.

Un grognement de protestation furieuse retentit dans la caverne, vite étouffé.

— Quel était ce bruit ? s'enquit la jeune fille.

— Faites ce que je vous ai demandé avec la hache et je vous raconterai tout.

Intriguée, la jeune fille emporta la hache et le panier à l'endroit qui lui avait été désigné, puis s'en revint.

— Alors, où est Fabeln ?

— Fabeln est mort, dit Cugel. Son corps est à l'heure actuelle possédé par un esprit malin ; ne vous en occupez sous aucun prétexte : c'est un bon conseil que je vous donne.

Là-dessus, Fabeln poussa un grand cri et clama :

— Il ment, il ment. Viens ici, dans la caverne !

Cugel leva la main pour la retenir.

— Surtout pas. Prenez garde !

La jeune fille secoua la tête et Fabeln, exaspéré, tenta de défaire sa chaîne. Les hommes-rats l'entraînèrent à la hâte vers le fond noyé d'ombres, où Fabeln les combattit avec tant de vigueur que les hommes-rats durent le tuer et tirer son corps au fond des terriers.

Ayant écouté tout cela attentivement, Cugel se tourna vers la jeune fille et lui fit un signe de tête.

— À présent tout va bien. Fabeln a laissé certains objets de valeur à mes bons soins ; si vous voulez vous donner la peine d'entrer dans la caverne, je vous les remettrai.

Effarée, la jeune fille secoua la tête.

— Fabeln ne possédait aucun objet de valeur !

— Ayez la bonté de venir vous en rendre compte par vous-même.

Cugel l'amena courtoisement vers la caverne. Elle s'avança, regarda à l'intérieur, où les hommes-rats s'emparèrent d'elle et l'entraînèrent au fond du terrier.

— C'est une unité à marquer à mon compte, cria Cugel à la cantonade. N'oubliez pas de l'enregistrer !

— La cote est dûment notée, répondit une voix de l'intérieur. Une unité de plus et vous serez libéré.

Cugel passa le restant de la journée à aller et venir devant la caverne, en regardant de tous côtés parmi les arbres, mais il ne vit personne. À la tombée de la nuit, il fut tiré en arrière vers le fond de la caverne et enfermé dans le terrier du niveau inférieur où il avait passé la nuit précédente. Il était occupé maintenant par la fille de Fabeln. Nue, contusionnée, l'air vague, elle le regarda fixement. Cugel essaya d'engager la conversation, mais elle semblait privée de l'usage de la parole.

On servit la bouillie du soir. Tout en mangeant, Cugel observait la jeune fille à la dérobée. Elle n'était pas du tout

vilaine, bien qu'elle fût à présent tachée de boue et souillée. Cugel s'approcha d'elle en rampant, mais l'odeur des hommes-rats était si forte que son désir diminua et il revint à sa place.

Cette nuit-là, il y eut des bruits furtifs dans le terrier : des grincements, des grattements, des raclements. Cugel, clignant les yeux d'un air endormi, se leva sur un coude, ce qui lui permit de voir une partie du sol se soulever subrepticement. Une fumeuse lumière jaune filtra par l'ouverture, en éclairant la fille. Cugel donna l'alarme ; les hommes-rats, armés de tridents, se ruèrent dans le terrier, mais il était trop tard : la fille avait été enlevée.

Les hommes-rats furent pris d'une colère folle. Ils soulevèrent une dalle, jetèrent d'une voix perçante une bordée de jurons et d'insultes. D'autres apparurent, portant des seaux d'ordures qu'ils vidèrent dans le trou, en proférant aussi maintes injures. L'un d'eux expliqua d'un ton chagrin la situation à Cugel.

— Il y a d'autres êtres qui vivent en dessous ; ils nous dupent à tout bout de champ. Un jour nous prendrons notre revanche ; notre patience a des limites ! Cette nuit vous devez dormir ailleurs pour le cas où ils feraient une nouvelle incursion.

Il détacha la chaîne de Cugel, mais fut appelé à ce moment-là par ceux qui cimentaient le trou dans le sol.

Cugel s'approcha tranquillement de l'entrée et, profitant d'un moment d'inattention générale, se faufila dans le passage. Ramassant sa chaîne, il se mit à ramper dans une direction qu'il croyait devoir l'amener à la surface. Mais il arriva à un croisement de couloirs et se trompa de direction. Le boyau s'enfonçait dans la terre et, rétrécissant, lui comprimait les épaules ; puis il s'abaissa de plus en plus et Cugel dut s'aplatir, contraint pour avancer de se livrer à de pénibles contorsions, en jouant des coudes par brusques saccades.

On s'aperçut de sa disparition ; derrière lui explosèrent des glapissements de fureur et les hommes-rats coururent dans tous les sens.

Le passage fit un coude en épingle à cheveux, à un angle où il parut impossible à Cugel de glisser son corps. Se tortillant et avançant par à-coups, il parvint à s'insinuer dans une nouvelle

position, où il se trouva coincé. Il haletait et les yeux lui sortaient de la tête. Dans un brusque effort, il plongea en avant et déboucha dans un passage plus spacieux. Il aperçut une niche où se trouvait un globe de feu dont il s'empara.

Les hommes-rats s'approchaient en lui lançant des injonctions de leurs voix criardes. Cugel se jeta dans un passage transversal, qui menait à un magasin. Les premiers objets qu'il y vit furent son épée et sa sacoche.

Les hommes-rats se ruèrent dans le local en brandissant leurs tridents. Cugel les frappa d'estoc et de taille et les fit refouler en piaillant dans le couloir. Là ils se rassemblèrent, en de folles allées et venues, proférant de stridentes menaces contre Cugel. Parfois l'un d'eux bondissait vers lui en grinçant des dents et en brandissant sa fourche, mais lorsque Cugel eut tué deux de ces téméraires, les autres battirent en retraite pour conférer à voix basse.

Cugel en profita pour entasser quelques lourdes caisses dans l'entrée, s'accordant ainsi un moment de répit.

Les hommes-rats revinrent à la charge, essayant de pousser les caisses à coups de pied ou d'épaule. Cugel plongea sa lame dans un interstice, suscitant un lamentable gémissement de douleur.

Quelqu'un s'écria :

— Cugel, sortez de là ! Nous sommes des gens aimables et sans malice. Vous avez une unité à votre compte et ne tarderez pas, sans aucun doute, à en gagner une deuxième, ce qui vous rendra libre. Alors pourquoi jeter le trouble parmi nous tous ? Il n'y a aucune raison pour que, dans les rapports particulièrement malcommodes, nous n'adoptions pas une attitude de bonne camaraderie. Sortez donc et nous vous servirons de la viande avec votre bouillie du matin.

— Pour le moment j'ai l'esprit trop égaré pour avoir des idées claires, répondit poliment Cugel. Ne vous ai-je pas entendu dire que vous projetiez de me libérer sans autre condition ni difficulté ?

Il y eut des chuchotements dans le couloir, puis vint la réponse.

— Il y a eu, en effet, une décision qui vient d'être prise à ce sujet. Vous êtes déclaré, séance tenante, libre d'aller et venir à votre gré. Dégagez l'entrée, posez épée et avancez vers nous !

— Quelle garantie pouvez-vous m'offrir ? demanda Cugel, l'oreille collée contre la barricade.

Les murmures des voix aiguës reprirent, puis on lui répondit :

— Point n'est besoin de garantie. Nous allons nous retirer. Sortez, suivez le couloir vers votre liberté.

Cugel ne répondit rien. Levant la boule de feu, il fit le tour du magasin, qui contenait une grande quantité de vêtements, d'armes, d'outils. Dans un coffre qu'il avait poussé dans l'entrée, il remarqua une pile de grimoires reliés de cuir. Il lut sur la couverture du premier ce titre :

### ZARAÏDES LE SAGE

*Son Livre d'Étude : Prenez garde !*

Les hommes-rats l'appelèrent de nouveau, avec douceur :

— Cugel, cher Cugel, pourquoi n'êtes-vous pas sorti ?

— Je me repose, je reprends des forces, répondit Cugel. (Il prit le grimoire, tourna les pages et trouva un répertoire.)

— Sortez de là, Cugel ! ordonna une voix plus sévère. Nous avons là une marmite contenant une vapeur nocive que nous avons l'intention de répandre dans le local où vous vous obstinez à vous confiner. Sortez, sinon tant pis pour vous !

— Patience, s'écria Cugel. Laissez-moi le temps de rassembler mes idées.

— Pendant que vous rassemblez vos idées nous préparons la marmite d'acide où nous projetons de plonger votre tête.

— Très juste, très juste, dit Cugel distraitement, absorbé par le livre d'études.

Il y eut un grincement et un tuyau fut introduit dans la salle. Cugel prit l'extrémité du tuyau qu'il recourba de façon à le pointer vers le couloir.

— Parlez, Cugel ! fit la voix de mauvais augure. Êtes-vous disposé à sortir ou devons-nous envoyer une grande bouffée de gaz pernicieux dans le magasin ?

— Je refuse de sortir, car vous en êtes incapables, répondit Cugel.

— C'est ce que vous allez voir !

Le tuyau vibra et se mit à siffler ; une clameur d'épouvante s'éleva dans le couloir. Le sifflement s'arrêta.

Cugel, ne trouvant pas ce qu'il cherchait dans le livre d'étude, sortit un autre volume. Il avait pour titre :

### ZARAÏDES LE SAGE

*Son Abrégé de Sortilèges : Prenez garde !*

Cugel l'ouvrit et le lut ; ayant trouvé une incantation appropriée, il approcha la boule de feu pour mieux cerner les vocables fatidiques. Il y avait quatre lignes de mots, trente et une syllabes en tout. Cugel les fit entrer de force dans sa cervelle, où ils se gravèrent profondément.

Quel était ce bruit dans son dos ? Par un autre accès, les hommes-rats firent irruption dans le magasin. Accroupis, blêmes et crispés, ils avançaient furtivement, les tridents braqués vers l'ennemi.

Cugel les tint en respect avec son épée, puis psalmodia l'incantation connue sous le nom d'« À l'Envers Sens Dessus Dessous et à l'Endroit », tandis que les hommes-rats le fixaient avec terreur. Un fracas déchirant se fit entendre ; la terre fut en proie à un soulèvement et à une convulsion, tandis que les couloirs se retournaient avec violence, éjectant tous leurs hôtes dans la forêt. Les hommes-rats se sauvaient en glapissant et il y avait également des créatures blanches qui couraient et que Cugel distinguait mal à la lueur des étoiles. Les hommes-rats et les créatures blanches s'empoignèrent à bras-le-corps et s'entre-déchirèrent féroceement. La forêt retentit de grognements et de grincements, de cris perçants et d'une clameur de voix aiguës.

Cugel s'éloigna tranquillement et passa la nuit dans un buisson d'airelles.

À l'aube, il revint prudemment vers le monticule, avec l'espoir de prendre possession du livre d'études et de l'abrégé de Zaraïdès. Il y avait un grand fouillis et de nombreux petits cadavres, mais les objets qu'il recherchait furent introuvables. À



regret, Cugel s'écarta et il tomba peu après sur la fille de Fabeln, assise dans les fougères. Elle poussa un cri aigu en le voyant approcher. Cugel pinça les lèvres, hocha la tête d'un air désapprobateur. Il la conduisit à un ruisseau qui coulait non loin de là et voulut la laver, mais elle se libéra dès qu'elle put et alla se dissimuler sous un rocher.

## Le Castel d'Iucounu

Le monticule, après s'être soulevé, avoir éjecté tout ce qu'il contenait et s'être stabilisé, avait repris son aspect primitif. Furetant dans le fatras d'une extrême diversité qui jonchait le sol, Cugel découvrit des articles de tous genres : des vêtements neufs ou usagés ; des justaucorps, des pourpoints et des capes ; d'antiques tabards<sup>3</sup> ; des culottes évasées comme on les porte à Kauchique, ou frangées et garnies de pompons dans le style du Vieux Romarth, ou bigarrées et à godets suivant la mode extravagante d'Andromaque. Il y avait des bottes, des sandales et des chapeaux de toutes sortes ; des plumets, des panaches, des emblèmes et des écussons ; de vieux outils et des armes brisées ; des bracelets et des colifichets ; des filigranes ternis, des camées couverts d'une croûte ; des pierres précieuses que Cugel ne put s'empêcher de ramasser, ce qui l'empêcha peut-être de trouver en temps voulu ce qu'il cherchait : les grimoires de Zaraïdès, qui avaient été dispersés avec le reste.

Cugel continua à fouiller. Il trouva des coupes d'argent, des cuillères en ivoire, des vases en porcelaine ; des ossements rongés et des dents brillantes de différentes espèces, qui luisaient comme des perles parmi les feuilles – mais il ne vit nulle part les grimoires et les in-folios qui auraient pu l'aider à vaincre Iucounu le Magicien Rieur. À ce moment même, Firx, la créature de coercition d'Iucounu, s'agrippait de toutes ses forces au foie de Cugel. Celui-ci finit par s'écrier :

— Je suis simplement en train de chercher l'itinéraire le plus direct pour me rendre à Azenomeï ; tu rejoindras bientôt ta compagne dans la cuve d'Iucounu ! Dans l'entre-temps, tiens-toi tranquille ; es-tu vraiment au comble de l'impatience ?

Sur ces mots Firx relâcha de mauvaise grâce sa pression.

---

<sup>3</sup> Manteaux du Moyen Âge : dalmatiques des hérauts d'armes. (N.D.T.)

Inconsolable, Cugel allait et venait au hasard, regardant parmi les branches et sous les racines, louchant sur les bas-côtés de la forêt, donnant des coups de pied dans les fougères et dans les mousses. Puis il aperçut au pied d'une souche ce qu'il cherchait : une certaine quantité d'in-folios et de grimoires, convenablement empilés. Sur la souche était assis Zaraïdès.

Cugel s'avança vers lui, pinçant les lèvres, tant était grande sa déception. Zaraïdès l'observait avec une expression sereine.

— Vous semblez chercher un objet perdu. J'espère que ce n'est pas une grande perte pour vous ?

Cugel secoua la tête d'un mouvement bref.

— Quelques broutilles se sont dispersées. Qu'elles tombent donc en poussière parmi les feuilles.

— Pas du tout ! déclara Zaraïdès. Décrivez-moi les objets perdus ; je mettrai en mouvement un oscillateur de recherche. En quelques instants vous recouvrirez votre bien !

— Je ne veux pas vous imposer une tâche aussi insignifiante, éluda Cugel. Abordons plutôt d'autres questions. (Il désigna la pile de volumes, sur laquelle Zaraïdès avait maintenant posé les pieds.) Par bonheur vous êtes rentré en possession de vos précieux livres.

Zaraïdès hocha la tête avec une calme satisfaction.

— Tout va bien maintenant ; je suis seulement inquiet du déséquilibre qui fausse mes rapports avec vous. (Il arrêta du geste Cugel, qui avait eu un mouvement de recul.) Il n'y a là rien qui doive vous alarmer, bien au contraire. Votre conduite m'a évité la mort ; la Loi des Compensations a été perturbée et je dois trouver un moyen de vous rendre la pareille. (Il démêla sa barbe avec les doigts.) Malheureusement, la récompense doit avoir, en majeure partie, une valeur symbolique. Je pourrais bien exaucer la totalité de vos désirs sans pour autant contrebalancer le service que vous m'avez rendu, même involontairement.

Ces paroles réconfortèrent un peu Cugel, mais Firx donna de nouveau des signes d'impatience. Les mains crispées sur son abdomen, Cugel s'écria :

— Ayez la bonté, avant toute chose, d'extirper la créature qui déchire mes entrailles, un certain Firx.

Zaraïdès leva les sourcils.

— De quelle sorte de créature s'agit-il ?

— C'est un être détestable venu d'une lointaine étoile. Il ressemble à un paquet de ronces et n'est qu'un enchevêtrement d'épines blanches, de barbelures et de griffes.

— Le problème est sans grande difficulté, répondit Zaraïdès. De telles créatures ne résistent pas à une méthode assez primitive d'extirpation. Venez, ma demeure n'est pas loin.

Zaraïdès descendit de la souche, ramassa ses volumes et les lança en l'air ; ils montèrent tous très haut, voltigèrent rapidement par-dessus les cimes des arbres et disparurent. Cugel les regarda partir avec mélancolie.

— Cela vous étonne ? s'enquit Zaraïdès. Mais ce n'est rien : une opération très simple et un moyen de refréner le zèle des voleurs et des bandits de grand chemin. Mettons-nous en route ; nous devons éjecter cette créature qui vous cause tant de tourments.

Il ouvrit la marche au milieu des arbres. Cugel le suivit, mais voilà que Firx, se rendant compte tardivement que les choses prenaient mauvaise tournure pour lui, se mit à protester furieusement. Plié en deux, sautant de côté, Cugel s'efforçait, tout en titubant, de trotter derrière Zaraïdès, qui avançait sans jamais se retourner.

Zaraïdès avait élu domicile dans les branches d'un gigantesque daobade. Un escalier accédait à une lourde branche inclinée qui donnait sur un porche rustique. Cugel gravit péniblement les marches, longea la branche maîtresse et pénétra dans une grande pièce carrée. Le mobilier était à la fois sobre et luxueux. Des fenêtres permettaient de voir la forêt dans toutes les directions ; un moelleux tapis, orné de motifs noirs, bruns et jaunes, couvrait le plancher.

Zaraïdès fit signe à Cugel d'entrer dans son laboratoire.

— Nous allons vous débarrasser immédiatement de cette peste.

Cugel le suivit en trébuchant et, sur un geste du magicien, monta sur un piédestal de verre.

Zaraïdès apporta un écran composé de lamelles de zinc et le plaça dans le dos de Cugel.

— Ceci est pour avertir Firx qu'un magicien expérimenté se trouve près de lui : le zinc inspire une grande phobie aux créatures de son espèce. Maintenant, voici une simple potion comprenant du soufre, de laqua simplex, une teinte de zyche, quelques extraits de plantes : bourrache, hilp, cassas, bien que ces dernières ne soient peut-être pas essentielles. Buvez, je vous prie... Firx, sors de là ! Hors d'ici, espèce de peste extra-terrestre ! Déménage ! Sinon je saupoudre avec du soufre toutes les entrailles de Cugel et le transperce avec des baguettes de zinc ! Sors de là ! Dois-je te noyer avec de laqua simplex ? Allons, dehors, retourne à Achernar le mieux que tu pourras !

À ces mots, Firx lâcha prise rageusement et émergea de la poitrine de Cugel : c'était un amas de nerfs et de crampons blancs, ayant chacun une griffe ou une barbelure. Zaraïdès attrapa la créature dans une cuvette en zinc, qu'il recouvrit d'un filet du même métal.

Cugel avait perdu connaissance. Quand il revint à lui, Zaraïdès était à son côté, affable et serein, attendant qu'il se rétablisse.

— Vous êtes un homme qui a de la chance, lui dit Zaraïdès. Il était grand temps de vous faire opérer. Ce malfaisant incube était enclin à étendre ses griffes dans tout votre corps, jusqu'à ce qu'il ait saisi votre cerveau. À ce moment-là, vous et Firx n'auriez formé qu'un seul être. Comment se fait-il que vous ayez été imprégné de cette créature ?

Cugel eut une petite moue dégoûtée.

— C'est l'œuvre d'Iucounu le Magicien Rieur, répondit-il. (Puis voyant Zaraïdès lever très haut ses sourcils, il ajouta :) Vous le connaissez ?

— Seulement de réputation, par son côté plaisant et son goût du grotesque, répondit le sage.

— Il n'a rien d'un bouffon ! s'exclama Cugel. Pour un prétendu manque d'égards il m'a expédié dans le nord, au bout du monde, où le soleil tourne très bas et ne donne pas plus de chaleur qu'une lampe. Iucounu s'est amusé à mes dépens ; c'est à moi maintenant de lui jouer un tour à ma façon ! Vous m'avez annoncé que vous brûliez du désir de me prouver votre

gratitude, aussi, avant que je n'exprime mes souhaits les plus importants, vengeons-nous comme il faut d'Iucounu.

Zaraïdès acquiesça pensivement en se frottant la barbe avec les doigts.

— Je veux vous donner un conseil. Iucounu est un homme vaniteux et susceptible. Son point le plus vulnérable est son amour-propre. Tournez-lui le dos, changez de résidence ! Cette attitude de fier mépris sera le châtiment le plus raffiné que vous pourrez lui infliger.

Cugel se renfroigna.

— Ces représailles me paraissent trop abstraites. Si vous avez la bonté d'appeler un démon, je lui donnerai des instructions concernant Iucounu. L'affaire sera ainsi réglée et nous pourrons parler d'autre chose.

Zaraïdès secoua la tête.

— Tout cela n'est pas si simple. Iucounu, lui-même d'esprit tortueux, ne se laisserait pas prendre à l'improviste. Il apprendrait aussitôt qui aura été l'instigateur de l'agression et les relations cordiales que nous avons entretenues à distance prendraient fin.

— Pouah ! railla Cugel. Est-ce que par hasard le sage Zaraïdès aurait peur de défendre une juste cause ? Se peut-il qu'il baisse les yeux et recule devant un être aussi timide et falot que Iucounu ?

— Ma foi oui, dit Zaraïdès. À tout instant le soleil peut s'obscurcir ; je ne tiens pas à passer ces dernières heures à échanger des plaisanteries avec Iucounu, dont l'humour est plus raffiné que le mien. Alors écoutez-moi. Dans un moment, je dois m'occuper de certaines importantes obligations. Pour vous prouver en fin de compte ma reconnaissance, je vais vous transférer dans un lieu de votre choix. Où voulez-vous aller ?

— Puisque vous ne pouvez rien faire de mieux, emmenez-moi à Azenomeï, au confluent du Xzan et du Scaum !

— Comme il vous plaira. Ayez la bonté de monter sur cette estrade. Étendez vos mains ainsi... Respirez profondément et, durant le transfert, prenez soin de retenir votre souffle... Êtes-vous prêt ?

Cugel fit un signe de tête affirmatif. Zaraïdès recula et proféra une incantation. Cugel fut projeté en l'air et disparut. Un instant plus tard, ses pieds foulaient de nouveau le sol et il se mit à déambuler en plein centre d'Azenomeï. Il respira profondément. « Après tant d'épreuves, tant de vicissitudes, me voilà de retour à Azenomeï ! » Hochant la tête d'un air émerveillé, il regarda autour de lui. Les anciennes constructions, les terrasses surplombant la rivière, le marché : tout était comme avant. Non loin de là, se trouvait la baraque de Fianosther. Lui tournant le dos pour éviter d'être reconnu, il alla flâner ailleurs.

— Et maintenant ? rumina-t-il. D'abord, des vêtements neufs, puis le bien-être d'une auberge où je puisse peser tous les aspects de ma condition présente. Celui qui veut se moquer d'Iucounu doit entreprendre un tel dessein avec prudence.

Deux heures plus tard, s'étant baigné, tondu, rafraîchi et arborant des habits neufs de couleur noire, verte et rouge, Cugel était attablé à l'Auberge de la Rivière devant une assiette de saucisses épicées et une carafe de vin nouveau.

« Cette question de règlement de comptes pose des problèmes extrêmement délicats, songeait-il. Je dois manœuvrer en faisant très attention. »

Il se versa du vin, mangea quelques saucisses. Puis il ouvrit sa sacoche et en retira un petit objet soigneusement enveloppé dans un tissu soyeux : la capsule violette qu'Iucounu l'avait chargé de lui rapporter, pour faire la paire avec celle qu'il possédait déjà. Il éleva la lentille vers son œil, mais s'arrêta net : elle transformerait si avantageusement tout ce qui l'entourait qu'il pourrait vouloir la garder toujours, pour se donner de belles illusions. Or, c'est au moment où il contemplait ce disque brillant que germa dans son esprit une idée si ingénieuse, a priori si efficace et néanmoins peu hasardeuse, qu'il renonça à en chercher une meilleure.

En substance, son plan était simple. Il irait se présenter devant Iucounu et lui remettrait la capsule, ou plus exactement une capsule de même apparence. Iucounu voudrait la comparer avec celle qu'il possédait déjà afin d'éprouver la capacité des lentilles accouplées, et il regarderait inévitablement à travers

toutes deux en même temps. La discordance entre le réel et l'illusoire lui troublerait le cerveau et le réduirait à l'impuissance, permettant ainsi à Cugel de prendre les mesures qui lui sembleraient profitables.

Y avait-il une faille dans ce projet ? Cugel n'en voyait aucune. Si Iucounu s'apercevait de la substitution, Cugel n'aurait qu'à s'excuser et lui remettre la capsule authentique, afin d'endormir les soupçons d'Iucounu. Tout considéré, les chances de succès paraissaient excellentes.

Sans hâte, Cugel finit de manger ses saucisses, commanda une deuxième boire de vin et admira le paysage sur l'autre rive du Xzan. Il n'était pas pressé ; en effet, agir impulsivement pour affronter Iucounu serait une grave erreur, comme il l'avait déjà appris à ses dépens.

Le lendemain, toujours persuadé que son plan était impeccable, il se rendit chez un souffleur de verre, dont l'atelier se dressait au bord du Scaum, à huit cents toises à l'est d'Azenomeï, dans un ondoyant taillis de bilibobs jaunes.

Le souffleur de verre examina la capsule.

— Une copie exacte, de forme et de couleur identiques ? Ce n'est pas un travail facile, avec un violet si pur et si vif. Il est malaisé d'obtenir une nuance pareille dans du verre ; il n'existe pas de teinte spécifique ; on doit tâtonner, se fier au hasard. Je vais tout de même préparer une fusion. Nous verrons bien ce que cela donne.

Après plusieurs essais, il fabriqua du verre dans la teinte requise et confectionna une capsule qu'on ne pouvait, à première vue, différencier de la lentille magique.

— Parfait ! déclara Cugel. Et maintenant, quel est votre prix ?

— J'évalue une telle capsule de verre violet à cent tercès, répondit l'artisan d'un ton désinvolte.

— Comment ? s'écria Cugel, révolté. Ai-je l'air d'un jobard ? C'est un prix exorbitant.

Le souffleur de verre rangea ses outils, ses cannes de verrier et ses creusets, sans paraître se soucier de l'indignation de Cugel.

— L'univers ne donne aucun signe de stabilité, dit-il. Tout fluctue, revient par cycles, monte et descend ; tout est sujet à



variations. Mes prix, qui s'identifient au cosmos, obéissent aux mêmes lois et varient selon le désir plus ou moins impérieux du client.

Cugel, mécontent, eut un mouvement de recul et le souffleur de verre en profita pour s'emparer des deux capsules.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ? s'exclama Cugel.

— Je vais refondre ma lentille dans un creuset ; que voulez-vous que j'en fasse ?

— Et ma capsule ?

— Je la garde en souvenir de notre conversation.

— Attendez ! (Cugel respira profondément.) Je serais disposé à vous payer le prix excessif que vous demandez si la nouvelle capsule était aussi claire et impeccable que l'ancienne.

Le souffleur de verre les examina l'une après l'autre.

— À mon point de vue elles sont identiques.

— Et leur foyer ? réclama Cugel. Appliquez les deux lentilles sur vos yeux, regardez au travers et vous m'en direz tant !

Le souffleur de verre porta les deux capsules à ses yeux. L'une lui procura une vision du Monde Supérieur, l'autre lui montra l'image de la Réalité. Pris de vertige par l'effet de cette discordance, le souffleur de verre vacilla et serait tombé si Cugel, soucieux de préserver ses capsules, ne l'avait retenu et guidé vers un banc.

S'emparant des lentilles, Cugel jeta trois tercès sur l'établi.

— Tout est sujet à variations et c'est ainsi que vos cent tercès ont été dévalués et n'en font plus que trois.

Trop hébété pour réagir, le souffleur de verre marmonna quelques mots, essaya de lever la main, mais déjà Cugel avait traversé à grandes enjambées l'atelier et pris le large.

Revenu à l'auberge, il enfila ses vieux vêtements, souillés et lacérés après bien des vicissitudes, et se mit en route sur les rives du Xzan.

Tout en marchant, il se préparait à l'imminente confrontation en essayant de prévoir les moindres éventualités. Devant lui, le soleil faisait miroiter des tours de verre en spirale de teinte verte : le castel d'Iucounu !

Cugel s'arrêta pour lever les yeux sur l'extravagante construction. Que de fois, durant son voyage, avait-il rêvé de se

trouver en cet endroit, avec Iucounu le Magicien Rieur à portée de la main !

Il se mit à gravir le chemin sinueux, pavé de sombres carreaux bruns, et la tension de ses nerfs augmentait à chaque pas. En approchant de la porte principale il vit sur le lourd vantail un objet qu'il n'avait pas remarqué auparavant : un visage sculpté dans du vieux bois, une face maigre aux joues et aux mâchoires crispées, avec des yeux horrifiés, des lèvres tombantes, une bouche grande ouverte comme pour pousser un cri de désespoir ou peut-être un défi.

En levant la main pour frapper à la porte, Cugel eut des sueurs froides. Il se détourna de la face de bois hagarde et suivit des yeux la direction de ce regard aveugle – par-delà le Xzan, vers les collines qui ondulaient à perte de vue dans la pénombre. Il repassa en revue son plan d'action. Comportait-il une faille ? Lui-même courait-il un danger ? Il n'y en avait apparemment aucun. Si Iucounu s'apercevait de la substitution, Cugel pourrait toujours invoquer une erreur et exhiber la capsule authentique. Il avait gros à gagner en risquant peu ! Se tournant vers la porte, il heurta le lourd panneau.

Au bout d'une minute, la porte s'ouvrit lentement. Un flux d'air frais en sortit, charriant une odeur amère que Cugel ne put définir. Un rayon de soleil, se glissant par-dessus son épaule, franchit le seuil et se posa sur le dallage. Cugel jeta un regard hésitant dans le vestibule, peu disposé à entrer sans y être expressément invité.

— Iucounu ! appela-t-il. Montrez-vous, que je puisse entrer dans votre castel ! Je ne veux pas faire de nouveau l'objet d'injustes accusations !

Quelque chose bougea à l'intérieur, des pas résonnèrent lentement. Iucounu arriva d'une pièce voisine et Cugel crut déceler un changement dans sa physionomie. Sa grande tête molle et jaune semblait plus flasque encore qu'auparavant ; les mâchoires tombaient, le nez pendait comme une stalactite, le menton était à peine plus grand qu'un bouton sous la grande bouche qui se contractait.

Iucounu était coiffé d'un chapeau carré de couleur brune, aux coins relevés. Il arborait une blouse aux losanges bruns et

noirs, une culotte bouffante d'épais drap marron à broderies noires : de beaux vêtements qu'Iucounu portait sans élégance, comme s'ils n'étaient pas les siens et qu'il s'y sentît mal à l'aise. Or, il accueillit vraiment Cugel d'une façon qui parut singulière au visiteur.

— Eh bien, l'ami, quelle est ton intention ? Tu n'apprendras jamais à marcher sur les murs avec les mains.

Et Iucounu ricana sous cape. N'en croyant pas ses oreilles, Cugel leva des sourcils étonnés.

— Telle n'est pas mon intention. L'objet de ma visite est de haute importance : c'est-à-dire que je viens vous rendre compte du succès de la mission dont vous m'aviez chargé.

— Parfait ! s'écria Iucounu. Tu vas pouvoir me remettre à présent les clés de la huche à pain.

— *La huche à pain ?* s'effara Cugel. (Iucounu était-il fou ?) Je suis Cugel, que vous avez envoyé en mission dans le nord. Je suis revenu avec la capsule magique grâce à laquelle on a une vision du Monde Supérieur !

— Bien sûr, bien sûr ! s'exclama Iucounu. *Brzmszzst*. Je crains d'être un peu perdu, parmi tant de situations contrastées ; rien n'est tout à fait comme avant. Mais à présent, sois le bienvenu. Cugel, bien sûr ! Comment va l'ami Firx ? Bien, j'espère ? Il m'a beaucoup manqué. Un bon petit gars, Firx !

Cugel acquiesça sans chaleur.

— Oui, Firx a vraiment été un ami, aux inlassables encouragements.

— Parfait ! Entre donc ! Je dois t'offrir un rafraîchissement ! Que préfères-tu : *sz-mzsm* ou *szk-zsm* ?

Cugel regarda Iucounu à la dérobée. Son comportement était plus qu'étrange.

— Aucune de ces boissons ne m'est familière, aussi je vous remercie mais ne tiens pas à y goûter. Regardez plutôt ! La lentille magique violette !

Et Cugel présenta la copie qu'il s'était procurée quelques heures auparavant.

— Parfait ! déclara Iucounu. Tu as bien réussi et je passe l'éponge par conséquent sur tes infractions – car maintenant tout me revient en mémoire, après avoir mis de l'ordre dans

diverses conjonctures. Mais donne-moi la capsule ! J'ai hâte de la mettre à l'épreuve !

— Bien entendu, répondit Cugel. Je me permets toutefois de vous conseiller, pour être à même d'apprécier le Monde Supérieur dans toute sa magnificence, de vous munir aussi de votre propre lentille, afin de pouvoir regarder à travers les deux simultanément. C'est la seule méthode appropriée.

— C'est juste, c'est très juste ! Ma capsule ; mais où donc ce coquin rétif l'a-t-il cachée ?

— Un coquin rétif ? s'étonna Cugel. Quelqu'un aurait-il semé le désordre parmi vos objets de valeur ?

— C'est une façon de parler. (Iucounu fit entendre un étrange rire étouffé, puis se laissa lourdement tomber sur le plancher, en faisant le grand écart.) Cela ne forme qu'un tout, dit-il dans cette position à Cugel, qui le regardait avec des yeux ronds, et cela n'a plus d'importance, du moment que tout doit se passer suivant le système *mnz*. À ce sujet je consulterai Firx prochainement.

— La dernière fois, dit Cugel sans s'impatienter, vous avez pris votre capsule dans une commode qui se trouve dans la chambre qui est là-bas !

— Silence ! ordonna Iucounu, soudain exaspéré. (Il se hissa sur ses pieds.) *Szsz* ! Je suis très au courant de l'endroit où la capsule est rangée. Tout est entièrement coordonné ! Suis-moi. Nous allons faire connaissance immédiatement avec la nature du Monde Supérieur !

Il s'esclaffa sans rime ni raison.

Iucounu alla en traînant les pieds vers la chambre voisine, d'où il rapporta le coffret contenant sa capsule magique. Il fit un signe impérieux à Cugel.

— Reste exactement où tu es. Ne bouge pas, si tu sais à quoi t'en tenir avec Firx !

Cugel s'inclina docilement. Iucounu sortit sa lentille.

— Maintenant, donne-moi la nouvelle !

Cugel lui tendit la fausse capsule.

— Placez-les ensemble devant vos yeux, pour vous délecter pleinement avec la splendide vision du Monde Supérieur !

— Oui ! C'est ce qui va arriver !

Iucounu leva les deux capsules et les appliqua sur ses yeux. Cugel, s'attendant à le voir tomber paralysé sous l'effet de la discordance, prit la corde qu'il avait apportée pour lier le magicien dès qu'il aurait perdu conscience ; mais Iucounu ne se montrait nullement incommodé. Il regardait d'un côté et de l'autre, en gloussant d'une façon bizarre.

— Splendide ! Superbe ! Un spectacle qui procure le plaisir le plus raffiné !

Il ôta les capsules, les rangea soigneusement dans le coffret. Cugel le regardait faire d'un air morose.

— Je suis très content, dit Iucounu, en faisant onduler ses mains et ses bras, ce qui ahurit une fois de plus Cugel. Oui, poursuivit Iucounu, tu as bien réussi et tu as réparé ton odieuse offense à mon égard. Tout ce qu'il nous reste à faire maintenant, c'est délivrer Firx, qui m'est indispensable. À cette fin je dois te placer dans une cuve. Tu seras immergé dans un liquide approprié pendant environ trente-six heures, ce qui peut suffire pour inciter Firx à s'extérioriser.

Cugel fit la grimace. Comment pouvait-on faire entendre raison à un magicien qui n'était pas seulement bouffon et irascible, mais avait aussi le cerveau dérangé ?

— Une telle immersion pourrait bien m'être contraire, indiqua-t-il prudemment. Il serait beaucoup plus judicieux d'accorder à Firx un plus long délai de parcours.

Iucounu parut favorablement impressionné par cette suggestion, car il manifesta sa joie en dansant une gigue très compliquée, avec une agilité remarquable pour un homme ayant des membres courtauds et un corps replet. Pour terminer sa démonstration, Iucounu fit un grand saut en l'air et atterrit assez rudement sur la nuque et les épaules. Ses bras et ses jambes s'agitèrent, comme les pattes d'un hanneton retourné sur le dos. Cugel avait les yeux rivés sur lui, se demandant si le magicien était vivant ou mort. Mais Iucounu, clignant des yeux, se redressa promptement.

— J'ai besoin de perfectionner les pressions et les élans exacts, marmonna-t-il. Sinon, il y a choc. Il s'agit d'une opération différente de celle du *ssz-pntz*. Il s'esclaffa de nouveau, rejetant sa tête en arrière, et Cugel aperçut, dans sa

bouche grande ouverte, non pas une langue, mais une griffe blanche. Il comprit aussitôt le pourquoi de la bizarre conduite d'Iucounu. Une créature semblable à Firx avait réussi par un moyen quelconque à pénétrer dans le corps d'Iucounu et à prendre possession de son cerveau.

Cugel se frotta le menton d'un air intéressé. Quelle extraordinaire situation ! Il s'appliqua à concentrer ses pensées. L'important était de savoir si la créature conservait les dons de magicien d'Iucounu.

— Votre sagacité m'émerveille ! fit Cugel. Je suis rempli d'admiration ! Avez-vous augmenté votre collection de curiosités thaumaturgiques ?

— Non, il y en a largement assez sous la main, répondit la créature, parlant par la bouche d'Iucounu. Mais j'ai besoin maintenant de repos. L'évolution que j'ai accomplie il y a quelques instants nécessite la tranquillité.

— C'est très simple, dit Cugel, le moyen le plus efficace d'atteindre ce but est de se cramponner avec une extrême intensité au Lobe de la Volution Directrice.

— Vraiment ? s'enquit la créature. Eh bien, je vais l'essayer ; voyons : voici le Lobe de l'Antithèse et voilà la Circonvolution de la Forme du Subconscient... *Szim*. Il y a beaucoup de choses qui m'intriguent ici ; ce n'est jamais ainsi à Achnar.

La créature jeta un regard incisif à Cugel pour voir s'il avait relevé les mots qui venaient de lui échapper. Mais Cugel arborait une expression d'ennui apathique et la créature continua à chercher parmi les éléments variés du cerveau d'Iucounu.

— Ah oui, nous y voilà : le Lobe de la Volution Directrice. Allons-y pour une subite et vigoureuse pression.

Le visage d'Iucounu se crispa, ses muscles fléchirent, sa corpulente personne se ratatina sur le sol. Cugel bondit en avant, ligota en un clin d'œil les bras et les jambes d'Iucounu et colla un tampon adhésif sur sa grande bouche.

Après quoi, Cugel exécuta de joyeuses cabrioles à sa façon. Tout allait bien ! Iucounu, son castel, sa grande collection d'accessoires magiques étaient à sa disposition ! Cugel regarda le gros corps inerte et se mit à le traîner vers un endroit où il

pourrait commodément trancher la grande tête jaune. Mais il se ravisa en se rappelant les nombreux affronts, les épreuves et les humiliations qu'il avait subis par la faute d'Iucounu. Fallait-il laisser Iucounu sombrer si vite dans l'oubli, sans qu'il reprenne conscience et soit bourrelé de remords ? Jamais de la vie !

Cugel tira le corps inanimé dans le hall, où il s'assit sur un banc pour réfléchir.

Peu après, le magicien remua, ouvrit les yeux, fit un effort pour se lever et, se voyant dans l'incapacité de le faire, il tourna vers Cugel un regard surpris, ensuite scandalisé. De sa bouche muselée sortirent des sons péremptaires. Cugel lui répondit d'un signe de tête indifférent.

Il se leva ensuite, examina les liens et le bâillon, resserra le tout, puis entreprit une inspection prudente du castel, à l'affût des pièges, leurres ou traquenards que le machiavélique Iucounu aurait pu disposer afin de mettre en échec ou duper les intrus. Il fut particulièrement vigilant pendant sa visite au laboratoire d'Iucounu, sondant toute chose au moyen d'une longue tringle, mais si le magicien avait tendu des filets ou des chausse-trapes, il n'en trouva aucune trace.

En explorant les étagères d'Iucounu, Cugel découvrit du soufre, de laqua simplex, un peu de zyche et des herbages, au moyen desquels il prépara un élixir visqueux de teinte jaune. Il traîna le corps flasque du magicien dans le laboratoire, administra la potion, proféra les injonctions et les persuasions rituelles, et finalement, tandis que le teint d'Iucounu devenait encore plus jaune que d'habitude à cause du soufre ingurgité, tandis que laqua simplex lui coulait des oreilles, tandis que ses propres efforts faisaient haleter et transpirer Cugel, la créature d'Achernar s'extirpa à coups de griffes du corps pantelant. Cugel l'attrapa dans un grand mortier de grès, la broya en pâte avec un pilon de fer, fit dissoudre le tout dans de l'huile de vitriol, ajouta du désinfectant aromatique et vida la visqueuse gadoue ainsi produite dans un conduit d'écoulement.

Iucounu, n'ayant pas tardé à reprendre conscience, fixa sur Cugel des yeux qui étincelaient d'une inquiétante fureur. Cugel lui administra une inhalation de raptogène et le Magicien Rieur retomba en léthargie.

Cugel se rassit pour prendre un peu de repos. Un problème se posait à lui : comment priver au mieux Iucounu de la liberté de ses mouvements pendant qu'il lui énumérerait tous ses griefs ?

Ayant consulté un ou deux manuels, il scella les lèvres d'Iucounu avec un enduit collant, mit sa vitalité en veilleuse grâce à une incantation peu compliquée, puis il l'enferma dans un énorme tube de verre, qu'il suspendit à une chaîne dans le vestibule.

Cela fait, et tandis que Iucounu reprenait de nouveau conscience, Cugel prit du champ et arbora un aimable sourire.

— Enfin, Iucounu, justice va être faite. Te souviens-tu des affronts que tu m'as infligés ? Ils étaient plutôt rudes ! J'ai fait le serment de te faire regretter ta mauvaise action ! Ce vœu va être exaucé. M'as-tu compris ?

La mine décomposée d'Iucounu lui fournit une réponse adéquate.

Cugel s'attabla devant une bouteille du meilleur vin blanc d'Iucounu, dont il se versa une coupe avant de reprendre :

— J'ai l'intention de régler nos comptes de la manière suivante : je calculerai la somme des épreuves que j'ai subies, en y incluant d'aussi considérables incidences que les frissons de fièvre, les courants d'air glacés, les insultes, les affres de la peur, les incertitudes, les mornes désespérances, les visions horribles ou répugnantes et toutes autres misères indescriptibles, dont les moindres n'étaient pas les agissements de l'ineffable Firx. De ce total, je soustrairai quelque chose pour mon indiscretion initiale et peut-être pour une ou deux compensations ultérieures, mais la rétribution qui m'est due n'en restera pas moins imposante. Heureusement, tu es Iucounu, le Magicien Rieur. En toute objectivité, le comique de la situation te fera rire... jaune !

Cugel interrogea Iucounu du regard, mais le coup d'œil qu'il reçut en réponse n'avait rien de jubilant.

— Une dernière question, dit Cugel. As-tu disposé des pièges ou des leurres susceptibles de m'occire ou de m'immobiliser ? Cligne des yeux une seule fois pour *oui* et deux fois pour *non*.



Derrière son tube, Iucounu se contenta de le fixer avec mépris.

Cugel poussa un soupir.

— Je comprends que je dois rester sur mes gardes.

Emportant son vin dans la grande salle, il commença à se familiariser avec la collection d'instruments magiques, accessoires, talismans et objets curieux devenus, à toutes fins utiles, son propre bien. Iucounu le suivait partout du regard, l'air impatient, comme s'il espérait quelque chose, et cela n'avait rien de rassurant.

Toutefois, les jours passèrent sans que Cugel tombât dans un piège et il commença à croire qu'il n'en existait aucun. Pendant ce temps, il se plongea dans les grimoires et les in-folios d'Iucounu, mais ses recherches furent décevantes. Certains de ces volumes étaient écrits dans des langues archaïques, en caractères indéchiffrables, ou bien avec une terminologie hermétique ; d'autres décrivaient des phénomènes qui dépassaient son entendement ; enfin d'autres exhalaient un tel souffle de maléfice qu'il rabattit vivement leurs couvertures.

Seuls un ou deux de ces ouvrages lui furent accessibles. Ceux-là, il les étudia en grande hâte, entassant mot à mot les formules magiques dans sa mémoire, jusqu'à ce qu'il en eût la tête enflée. Bientôt, il fut à même de jeter un sort avec les incantations les plus simples et les plus primitives, dont il expérimenta certaines sur Iucounu : notamment la Démangeaison Déprimante de Lugwiler. Mais dans l'ensemble, Cugel eut des déboires dus apparemment à un manque de compétence innée. Les magiciens éprouvés étaient capables de recourir à trois et même quatre parmi les plus puissants sortilèges ; pour Cugel, mener à bien une seule incantation était une tâche d'une extrême difficulté. Un jour, tandis qu'il appliquait une transposition spatiale à un coussin de soie, il intervertit certaines opérations et fut lui-même catapulté à reculons dans le vestibule. Agacé par le sourire goguenard d'Iucounu, Cugel emporta le tube devant la façade du castel, et l'encadra d'une paire de supports auxquels il suspendit des lanternes qui désormais éclairèrent chaque nuit les abords du castel.

Un mois s'écoula et Cugel se sentit plus à l'aise dans la demeure qu'il occupait. Les paysans d'un village voisin lui apportaient des provisions, en échange desquelles il leur rendait des petits services. Un jour, le père de Jince, la camériste qui s'occupait de sa chambre à coucher, perdit une broche de valeur dans une profonde citerne et supplia Cugel de la lui retrouver. Cugel y consentit volontiers et descendit le tube contenant Iucounu dans la citerne. Iucounu finit par localiser la broche, que l'on put alors récupérer au moyen d'un grappin.

Cet épisode donna à Cugel l'idée de se servir encore d'Iucounu pour d'autres fins. Un « Concours de Grotesques » avait été ouvert à la foire d'Azenomeï. Cugel y présenta Iucounu et, bien qu'il ne réussît pas à obtenir le premier prix, les grimaces du magicien ne passèrent pas inaperçues et suscitèrent de nombreux commentaires.

Ce fut à la foire que Cugel rencontra Fianosther, le marchand de talismans et accessoires magiques qui, la première fois, l'avait incité à s'introduire pour son compte chez Iucounu. Fianosther jeta un regard à la fois surpris et amusé à Cugel, qui emportait dans un chariot le tube contenant Iucounu.

— Cugel ! Cugel l'Astucieux ! s'exclama Fianosther. Les bruits qui courent sur toi sont donc exacts ! C'est toi le nouveau maître du castel d'Iucounu et de sa grande collection d'instruments magiques et de curiosités !

Cugel fit d'abord semblant de ne pas reconnaître Fianosther, puis il répondit de sa voix la plus glaciale :

— C'est tout à fait vrai. Iucounu a décidé de prendre une part moins active aux affaires du monde, comme tu le vois. Ce nonobstant, le castel est truffé de pièges et de traquenards ; la nuit, plusieurs bêtes affamées sont lâchées sur le pourtour et j'ai jeté un sort d'une extrême violence pour garder chaque entrée.

Fianosther parut ignorer la froideur de Cugel. Frottant l'une l'autre ses mains grassouillettes, il s'enquit :

— Du moment que tu disposes maintenant d'une vaste collection d'objets curieux, voudrais-tu me vendre certains articles de moindre choix ?

— Je n'ai ni besoin ni envie de le faire, dit Cugel. Les coffres d'Iucounu contiennent assez d'or pour durer jusqu'à ce que le soleil s'assombrisse.

Et les deux hommes, suivant l'usage de leur époque, levèrent les yeux pour évaluer la couleur du soleil couchant. Fianosther fit un gracieux salut.

— Dans ce cas, je te souhaite une bonne fin de journée et à vous aussi.

Ces derniers mots étaient adressés à Iucounu, qui ne répondit qu'en lui jetant un mauvais regard.

De retour au castel, Cugel amena Iucounu dans le vestibule ; puis, étant monté sur le toit, il se pencha au-dessus du parapet pour embrasser du regard l'étendue des collines qui ondulaient à perte de vue comme la houle sur la mer. Pour la centième fois, il médita sur l'étrange manque de prévoyance d'Iucounu ; il ne fallait surtout pas que Cugel tombe dans la même erreur. Il jeta donc les yeux autour de lui pour s'assurer que le castel était bien protégé. Au-dessus de lui, s'élevaient les tours de verre en spirale de teinte verte ; à ses pieds, s'inclinaient les faîtages aigus et se dressaient les pignons, suivant une esthétique jugée parfaite par le Magicien Rieur. Seule la façade de l'ancien donjon permettait d'accéder facilement au castel. Ce que voyant, Cugel enduisit les saillies extérieures des courtines avec des couches de stéatite, de manière que quiconque tenterait d'escalader les parapets glisserait en y posant les pieds et ferait une chute mortelle. Si Iucounu avait pris cette précaution – songeait Cugel – au lieu d'aménager son trop ingénieux labyrinthe à panneaux de cristal, il ne serait pas maintenant enfermé dans un tube de verre géant.

D'autres moyens de défense devaient être également mis en œuvre : il y avait à cet égard bien des ressources à trouver dans la bibliothèque d'Iucounu.

Revenu dans la grande salle, il fit honneur au repas que lui servirent Jince et Skivee, ses deux accortes soubrettes, puis se remit à ses études. Ce soir-là il s'initia au sortilège de l'Enkystement Lointain, un moyen de représailles qui fut plutôt utilisé dans d'autres millénaires, et au Transfert à Longue Distance dont Iucounu s'était servi pour l'expédier

promptement dans les déserts septentrionaux. C'étaient là deux puissantes incantations ; l'une et l'autre exigeaient une maîtrise aussi hardie que minutieuse, que Cugel, de prime abord, craignit de ne pouvoir jamais acquérir. Néanmoins il persévéra et finit par se sentir capable d'utiliser l'une ou l'autre, suivant les besoins.

Deux jours plus tard, comme il s'y attendait, on frappa à la grande porte. Cugel alla l'ouvrir et se trouva en présence de l'indésirable Fianosther.

Fianosther fit un geste onctueux.

— Bonjour, lui dit Cugel sans entrain. Je suis souffrant et te prie de te retirer immédiatement.

— J'ai appris ta fâcheuse indisposition et j'en ai été si contrarié que je me suis empressé de venir t'apporter un opiat. Permets-moi d'entrer. (Ce disant, il repoussa Cugel pour faire passer sa corpulente personne.) Je décanterai la dose appropriée.

— Le mal dont je souffre atteint mon esprit, déclara Cugel d'un ton significatif, et il se manifesta par de terribles éclats de colère. Je te supplie donc de partir, sinon, dans une crise irrésistible, je suis capable de te couper en trois morceaux avec mon épée ou bien, ce qui est encore pire, de te jeter un sort.

Fianosther eut un frisson d'inquiétude, néanmoins il poursuivit, sans se départir de son optimisme.

— J'apporte également une potion qui calme les désordres de l'esprit, dit-il en sortant un flacon noir. Bois-en une seule gorgée et tes angoisses prendront fin.

Cugel empoigna le pommeau de son épée.

— Il semble que je doive parler sans ambiguïté. Je te somme de partir et de ne jamais remettre les pieds ici ! Je devine tes intentions et je te préviens que tu trouveras en moi un ennemi moins indulgent que ne l'était Iucounu ! Et maintenant, va-t'en ! Sinon je t'inflige le Sortilège de l'Orteil Macroïde, par lequel un de tes doigts de pied s'enflera jusqu'à prendre les proportions d'une maison.

— Ah ! c'est ainsi ! vociféra Fianosther avec rage. On lève le masque ! Et Cugel l'Astucieux se montre sous son vrai jour !

Ingrat ! Qui t'a incité à piller le castel d'Iucounu ? C'est moi et cela me donne droit, en toute honnêteté, à une part de la fortune d'Iucounu !

Cugel dégaina vivement sa lame.

— J'en ai entendu assez ; je passe maintenant à l'action.

— Arrête ! s'écria Fianosther en brandissant son flacon noir. Il me suffit de briser cette bouteille sur le sol pour libérer une peste contre laquelle je suis immunisé. En arrière donc !

Mais Cugel, rendu furieux, se fendit pour pousser une botte dans le bras levé. Criant d'effroi, Fianosther lança la bouteille noire en l'air. Cugel bondit et l'attrapa habilement au vol ; mais dans l'entre-temps Fianosther, se jetant sur lui, le frappa, ce qui fit que Cugel tituba en arrière et heurta le tube de verre qui renfermait Iucounu. Le tube culbuta sur les dalles et se fracassa ; Iucounu sortit péniblement à quatre pattes de l'amas de débris.

— Ha, ha ! se mit à rire Fianosther. On dirait que la chance a tourné !

— Pas du tout ! s'écria Cugel, en saisissant un tube de concentré bleu qu'il avait trouvé parmi les instruments d'Iucounu.

Iucounu s'efforçait, au moyen d'un éclat de verre, de rompre le sceau qui le muselait. Cugel projeta sur lui une giclée de concentré bleu et Iucounu laissa sourdre un long gémissement derrière sa bouche cousue.

— Jette ce bout de verre ! ordonna Cugel. Tourne-toi contre le mur. (Il menaça Fianosther.) Et toi aussi !

Il ligota très soigneusement les bras de ses ennemis, puis, passant dans la grande salle, prit le grimoire qu'il était en train d'étudier.

— Et maintenant – tous les deux dehors ! commanda-t-il. Et au trot ! Je vais maintenant en finir avec vous !

Il força les deux hommes à se rendre sur un terre-plein qui se trouvait derrière le castel et les plaça quelque peu à l'écart l'un de l'autre.

— Fianosther, tu as bien mérité le sort que je te réserve. Pour ta fourberie, ton avarice et tes odieux agissements, je t'inflige le Sortilège de l'Enkystement Lointain !

Fianosther gémit pitoyablement et tomba sur les genoux. Cugel n'y prit point garde. Consultant son grimoire, il fit les gestes rituels puis, désignant et nommant Fianosther, prononça les syllabes fatidiques.

Mais Fianosther, au lieu de disparaître dans les profondeurs terrestres, demeura accroupi sur place. Cugel s'empressa de consulter son manuel et s'aperçut qu'il avait interverti par erreur deux pervulsions, inversant de la sorte les effets du sortilège. Aussi, au moment même où il comprenait qu'il s'était trompé, de légers bruits se firent entendre de tous côtés et, par-delà les millénaires, d'anciennes victimes de cet ensorcellement firent irruption d'une profondeur de quelque seize lieues sous terre et se répandirent à la surface. Ils gisaient là, stupéfaits, les yeux vitreux, et clignotants, bien que quelques-uns fussent étendus raides, trop faibles pour réagir. Leurs vêtements étaient tombés en poussière, bien que les enkystés les plus récents portassent encore une ou deux guenilles. Bientôt, à part les plus ahuris ou les plus rigides, tous essayèrent de remuer, sensibles à l'air, cherchant des yeux le ciel, s'émerveillant d'y découvrir le soleil.

Cugel eut un rire amer.

— Il y a là comme un défaut. Mais peu importe, je ne me tromperai pas deux fois. Iucounu, ton châtement sera à la mesure de ton forfait, ni plus ni moins ! Tu m'as expédié au diable vauvert, dans les déserts du nord, où le soleil glisse très bas vers le sud. J'en ferai autant avec toi. Tu m'as infligé la présence de Firx ; je t'infligerai celle de Fianosther. Vous pourrez cheminer péniblement ensemble à travers les toundras, pénétrer dans le Grand Erm, affronter les montagnes de Magnatz. Ne cherche pas à te défendre ; n'invoque aucune excuse ; je serai inflexible. Reste tranquille si tu veux éviter une nouvelle décharge de concentré bleu !

Ainsi donc, Cugel eut recours au Transfert à Longue Distance et repassa mentalement avec soin les formules d'activation.

— Préparez-vous ! s'écria-t-il.

Là-dessus, il proféra l'incantation, n'hésitant qu'au moment d'une pervulsion, où il eut un trou de mémoire.

Mais tout allait bien. Un bruit sourd arriva d'en haut, ainsi qu'un hurlement guttural, tandis que le démon accouru était arrêté à mi-vol.

— Apparaïs, apparaïs ! s'écria Cugel. La destination est la même que la première fois : sur les bords de la mer septentrionale, où le chargement doit être déposé sain et sauf ! Apparaïs ! Saisis les personnes désignées et emporte-les suivant cet ordre !

Un grand claquement d'ailes fouetta l'espace ; une silhouette noire à la tête hideuse piqua du nez. Une serre s'abaissa ; Cugel fut soulevé et emporté vers le nord, trahi une fois de plus par une pervulsion mal placée.

Le démon vola pendant un jour et une nuit, grognant et gémissant. Peu après l'aube, Cugel fut déposé sur une plage et le démon s'envola dans un grondement.

Tout n'était que silence. À main droite comme à main gauche s'étendait la plage grise, découverte à marée basse, avec ici et là quelques touffes d'herbes sauvages et de ronces. À quelques toises plus haut, gisaient sur la grève les débris de la cage dans laquelle une fois déjà Cugel avait été déposé à ce même endroit. Courbant la tête, les bras noués autour des genoux, Cugel s'assit sur le sable et contempla la mer.

FIN

ÉDITIONS J'AI LU  
*31, rue de Tournon, 75006-Paris*

*diffusion*  
*France et étranger : Flammarion - Paris*  
*Suisse : Office du Livre – Fribourg*  
*Canada : Socadis – Montréal*

« Composition réalisée en ordinateur par IOTA »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN  
7, bd Romain-Rolland - Montrouge.  
Usine de La Flèche, le 05-10-1976.  
1009-5 - Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 1976.